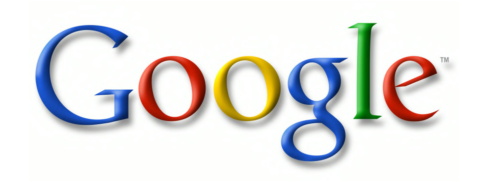



DK
215.7
.M47
BUHR A
a39015 01810415 1b

SOUVENIRS

D'UN ZOUAVE

PARIS.—TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

SOUVENIRS

D'UN

ZOUAVE

DEVANT SEBASTOPOL

RECUEILLIS PAR

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

EX-MÉDECIN SANITAIRE

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1856

[redacted]

A MONSIEUR

ALEXANDRE DUMAS

Veuillez accepter, cher maître, la dédicace de ce livre, qui ne doit le jour qu'à votre bienveillant patronage.

Je n'ai que ce moyen de vous témoigner aujourd'hui toute ma reconnaissance.

Dr FÉLIX MAYNARD.

Paris, le 25 septembre 1855.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46

SOUVENIRS

D'UN ZOUAVE

DEVANT SÉBASTOPOL

I

Départ de Constantinople. — Les passagers. — Les politiques du bord. Le clairon des zouaves.

Le *Nil*, paquebot à vapeur des Messageries impériales, se prépare à sortir du Bosphore avec un chargement de trois cent cinquante soldats de l'armée d'Orient, les uns congédiés comme invalides, les autres envoyés au dépôt du régiment en France, ou dans leur famille, en vertu d'un congé de convalescence.

Le *Nil* n'étant pas installé comme un navire-hôpital doit l'être, notre fret humain sera obligé de passer dix jours et dix nuits en plein air, et n'ayant que le tillac pour lit de camp.

Je me trompe : ceux d'entre ces hommes (évacués des hôpitaux et des ambulances) qui se sentent assez de vi-

gueur dans les poignets pour se suspendre à un bout de corde, se laissent glisser à fond de cale sur l'avant, seul endroit du bateau où les passagers de quatrième classe trouvent un abri. Là on peut dormir sur une épaisse litière de foin; mais il faut se contenter du peu de lumière et d'air que le panneau de misaine entr'ouvert laisse pénétrer dans ces catacombes.

Les passagers de troisième classe, sous-officiers pour la plupart, occupent un roufle carré, à douze couchettes, bâti entre les claires-voies de la machine et le mât de misaine.

Le salon de seconde classe reçoit des passagers civils et des officiers des armées de terre et de mer jusqu'au grade de capitaine inclusivement; aux officiers supérieurs et généraux, ainsi qu'aux voyageurs payant en conséquence, appartient le somptueux salon des premières, avec ses cabines si confortables.

La pluie tombe par torrents, tandis que le chaland de Thopana nous amène ces infirmes le long du bord. Ils embarquent et reçoivent stoïquement d'épaisses ondées. La tente dressée sur l'avant du navire est inutile : sursaturée d'eau, elle ne sert plus qu'à tamiser ce déluge. Ce ne serait qu'un petit inconvénient de voyage pour des hommes qui ont passé l'hiver sous le morceau de toile d'une tente-abri, si ces hommes ne sortaient pas alors des hôpitaux.

— Autre circonstance aggravante : — les commis de *l'intendance qui* les accompagnent ont oublié de leur

donner des couvertures de laine; mais notre commandant pousse à terre, et va s'en faire délivrer quatre cents par les magasins de la guerre. C'était de toute justice et de toute humanité. Puis, aussitôt que chaque homme eut reçu ce cachemire de laine bise qui le protégera contre l'humidité des nuits passées à la belle étoile, le *Nil* s'élança à toute vapeur du côté de la mer de Marmara.

Depuis que je voyage en Orient, je rattache toujours les souvenirs des pérégrinations passées aux faits de la pérégrination actuelle, et j'installe dans ma mémoire une galerie de portraits et de tableaux auxquels j'adjoins une légende empruntée aux conversations du bord; car on devient causeur à bord. J'ai parfois entendu des diplomates, des généraux, de hauts personnages, entraînés par un irrésistible besoin d'expansion, raconter ce qu'ils n'auraient jamais osé raconter à terre; dévoiler le mystère de certaines combinaisons politiques et révéler des secrets qu'on pourrait à juste titre qualifier de secrets d'État.

Un jour viendra peut-être où, sans indiscrétion coupable, il me sera permis, non pas de trahir ces confidences, car une confidence est une chose sacrée pour moi, mais de raconter à mon tour ce que j'ai eu tant de plaisir à entendre raconter.

D'ici là, je me fais l'écho des chroniques du gaillard d'avant.

Un mot cependant des passagers de l'arrière, des aris-

tocrates de première classe, comme on dit. — Les officiers (vous le savez déjà) n'ont droit au salon des premières places qu'à partir du grade de chef de bataillon. Les sous-lieutenants, les lieutenants et les capitaines résident aux secondes; mais j'ai vu parfois tolérer quelques exceptions à cette règle. — Ainsi, l'an dernier, le capitaine Kleinenberg, aide de camp du général d'Elchingen, et Michel d'Elchingen fils, alors sous-officier au 7e dragons, furent admis aux premières places. — Ils rapportaient en France le cœur du général d'Elchingen, mort du choléra à Gallipoli.

Les officiers anglais de tout grade s'exemptent avec leurs guinées de cette proscription, et ils sont toujours nombreux sur nos paquebots, où ils trouvent plus de confortable que sur les bateaux de leur nation.

Nos officiers subalternes devraient jouir de la même prérogative, en payant, bien entendu; la Compagnie des Messageries ne s'y oppose pas; ce n'est pas elle qui leur interdit les premières places : c'est un arrêté ministériel.

Vingt-quatre convives sont assis à la table de l'état-major, tous passagers, sauf le commandant du navire, l'agent des postes et moi, le médecin sanitaire. Le commandant se tient au haut bout de la table, l'agent des postes au milieu, et moi à l'autre extrémité, vis-à-vis le commandant; à droite du commandant, un colonel anglais; à sa gauche, deux chefs de bataillon français. Puis ensuite viennent un payeur général, un chirurgien *en premier de l'armée*, un capitaine de frégate, un offi-

cier américain, touriste revenant du siége, un courrier de la reine d'Angleterre, un spéculateur ou plutôt une sangsue de Kamiesh, partie l'an dernier d'Algérie avec une pacotille de boîtes de sardines et de saucissons rances, et retournant à Marseille avec une centaine de mille francs. Les autres places sont occupées par des Anglais, officiers de tous grades et parfaits gentlemen.

Les chefs de bataillon, le chirurgien, le capitaine de frégate, l'intendant et le payeur, nouvellement promus, vont occuper en France les postes qui leur sont désignés par avancement. Il en est de même des Anglais. — Personne, excepté le prêtre, ne quitte l'Orient en vertu d'un congé de convalescence. Aussi, la plus franche et la plus vive gaieté règne-t-elle pendant les repas, et le talent de notre cuisinier est-il apprécié à sa juste valeur, — tant que la mer est belle, tant que le navire file ses dix nœuds sans tangage et sans roulis.

J'ai fait bien des voyages où le deuil et la douleur naviguaient de conserve avec nous. Aussi, cette traversée ressemblerait à une partie de plaisir, si, à l'avant comme à l'arrière du bateau, et sur le pont comme dans les cabines, régnaient partout le bien-être et la santé.

Mais non; ils sont là-haut plus de trois cent cinquante souffreteux de toute espèce, couchés sur la dure et à la belle étoile, et nourris par un gargotier spéculateur qui, malgré la vigilance et la sévérité du commandant, trouve moyen de réaliser de grands bénéfices sur la somme de soixante-quinze centimes ou un peu plus

allouée quotidiennement par l'État pour la nourriture de chaque soldat passager. — Je m'empresse de dire que la Compagnie n'est pas complice de ces odieuses spéculations. Au contraire, le passager, riche ou pauvre, veut-il se plaindre du fournisseur, il y a à bord un registre où chacun peut consigner ses griefs; la Compagnie expulse immédiatement le coupable de ses bateaux.

Nos soldats passagers, divisés par groupes de gamelles, se domicilient sur le pont, aussi industrieusement que possible; chaque groupe conservera, pendant la traversée, la place qu'il a choisie en partant; ceux qui se croient plus rusés que les autres se sont emparés du côté du vent; mais le vent changera, et demain ils auront à leur tour les désavantages de la position sous le vent. Le problème à résoudre pour chacun, c'est qu'étant assis il puisse en même temps s'adosser quelque part. Aussi ne reste-t-il plus le moindre espace vide le long des pavois, le long du guindeau et à la base du roufle des troisièmes classes et de la cuisine.

Pendant le jour, ce troupeau de soldats n'a pas le droit de dépasser, vers l'arrière, le pied du grand mât; mais, le soir venu, le tillac entier lui appartient, et le tillac n'est pas trop grand pour servir d'arène à trois cent cinquante dormeurs, qui ressemblent à autant de cadavres empaquetés d'une serpillière, lorsque l'aigrette de flammes qui surgit par instants au sommet de la cheminée des machines épanche dans la nuit des ondées de lumière.

Les zouaves et les matelots passagers ont trouvé moyen, ou plutôt *tâché* moyen, comme ils disent, de se créer du confort là où le Jean-Jean de la ligne n'a pas soupçonné qu'il fût possible d'en découvrir les plus simples éléments.

Voici un zouave manchot qui s'est associé avec un chasseur à pied, fiévreux, convalescent, mais possédant intègres ses quatre membres. Ce zouave, au lieu d'errer mélancoliquement comme ce morne fantassin qui ne sait que faire de son individu et vogue tout désorienté à la recherche d'une position sur les passavants, ce zouave cajole un Mathurin de l'équipage, qui, en sa qualité de *pays*, lui enseignera l'art de s'arrimer en plein air un peu plus confortablement que le commun des martyrs.

— Pays, dit le zouave, il nous faudrait un billet de logement.

— Le fait est que c'est un peu dur d'avoir le quart en haut pendant dix jours et dix nuits, répond le matelot, qui semble réfléchir en grattant de l'ongle sa joue, que l'énorme morceau de tabac qu'il mâche avec délices a soulevée en dôme. — Le fait est que c'est très-dur.

— Mais quand tu es de service, pays, ta couchette ne reste-t-elle pas vide? insinua le militaire.

— Oh! non! il n'y a pas de danger que les toiles d'araignée y poussent. Est-ce que je n'ai pas mon matelot, le bâbordais, qui dort quand je veille, et qui veille quand je dors?

— *Si j'avais* mes deux mains en activité de service,

répond le zouave, je descendrais à fond de cale, et le chasseur me suivrait; car nous ne devons pas nous séparer.

— *La mauvaise air* d'en bas ne convient guère au jeune homme, ajouta sentencieusement le matelot.

— Alors, pays, si cette boîte à mulets était à louer, on pourrait s'y installer.

Et le zouave montrait au matelot une de ces boxes qui servent au transport des chevaux et des mulets; cette boxe, amarrée au plat-bord, vis-à-vis la cheminée de la machine, était remplie de cordages et de voiles.

Notre zouave, comme il vous le dira plus tard, avait déjà transformé une boxe en chambre garnie pendant une traversée de Kamiesh à Constantinople. — Ce qui l'embarrassait aujourd'hui, c'est que la boxe étant remplie de cordages et de prélarts, il fallait la permission du maître d'équipage pour déblayer ce local; cette permission, il espérait l'obtenir par l'intermédiaire de son prétendu *pays* le matelot.

— Pays, si tu glissais deux mots en notre faveur dans le tuyau du maître?

Le pays fit d'abord la sourde oreille.

Le matelot est peu complaisant de sa nature, surtout en mer, et quand il lui faut se déranger d'une longueur d'aviron pour rendre un service; — il jouit intérieurement des petites misères qu'éprouve le soldat passager, et il ne tarit pas en railleries sur la piteuse contenance *du guerrier que le mal* de mer terrasse.

Un de ses plus grands plaisirs consiste, le matin, à asperger d'eau salée le dormeur attardé qui n'est pas encore debout quand le lavage du pont commence.

Et il ne manque jamais de conseiller un remède infaillible, selon lui, contre les nausées du mal de mer :

— Mangez une brique et buvez un verre d'eau salée.

Et comme il rit de ce pauvre *pioupiou* qui perd tout son cachet du moment où les vagues de la mer le balancent!

— Attention! lui crie-t-il, au moment d'un fort coup de roulis, attention! et partons du pied gauche!

Et le pioupiou, oubliant la théorie, s'en va des deux pieds à la fois.

— Attention! Le petit doigt sur la couture de la culotte et *la tête fixée* quinze pas devant soi!

Et le troubadour, étendant les bras, cherche un point d'appui dans l'espace, étreint le vide, glisse, tombe et va donner de la tête dans un panneau.

Et le matelot de rire bon plein, et de relever, avec une feinte commisération, l'infortuné guerrier, qui se traîne de nouveau le long des pavois avec des allures de tortue.

On ne reconnaîtrait plus alors, sous la couverture de laine qui l'enveloppe comme d'une carapace, ce même héros qui naguère enlevait haut la main les embuscades ennemies.

Mais aujourd'hui le temps est beau, la mer nivelée, la brise endormie, et le bateau n'est pas plus cahoté qu'un convoi de chemin de fer.

Un matelot n'aurait donc pas beau jeu à *raser* un *chacal* de Crimée.

— Allons, pays! reprit le zouave, vas-tu nous laisser coucher dehors?

Le maître passait en ce moment, et le matelot, saisissant l'à-propos, s'écria :

— Père Méry, voilà deux militaires qui ont vu votre fils à Sébastopol.

Et cela disant, il cligna de l'œil et fit pivoter sous sa joue le tabac qu'il savourait, afin que le zouave, comprenant l'apologue, ne lui donnât pas un démenti et attaquât le père Méry par son faible : — l'amour paternel.

— Et que oui! que je l'ai vu, riposta le zouave, et que c'était et que c'est encore un fier soldat que monsieur votre fils. Ensemble nous avons mangé du Russe, et il avait un fameux appétit. Quand j'ai quitté le camp, il m'a dit : « Clairon, si vous rencontrez jamais le père Méry, mon père, dites-lui que son fils est un brave. »

Il voulait vous écrire par mon occasion; mais au moment où il mettait la main à la plume, le général Canrobert l'a envoyé chercher pour dîner. L'obéissance aux chefs passe avant les devoirs de la piété filiale.

Pendant que le zouave parlait, la face du bonhomme rayonnait de contentement et d'orgueil. Il suffoquait, il bleuissait et murmurait des mots inintelligibles.

— Pourvu qu'il ne me demande pas maintenant le numéro du régiment de son fils, pensa le zouave.

Mais le père Méry n'était pas si méticuleux : du mo-

ment où on lui disait que l'on connaissait son fils, on devenait son ami.

— N'est-ce pas que c'est un beau gars? demanda-t-il avec fierté.

— Ah! pour ça, oui; et si beau que la princesse Gortschakoff, la femme du commandant en chef des Russes, étant un jour sur la tour Malakoff, l'aperçut qui montait la garde aux tranchées, et s'écria : « Corbleu! quel bel homme! » et elle promit cent roubles sterling de récompense à qui le lui amènerait vivant et prisonnier.

Le père Méry, à cette sortie hyperbolique qui dépassait le but, se boucha un œil comme pour répondre au zouave : « Tu blagues, » et il allait lui tourner les talons quand le matelot reprit :

— Le fait est qu'il n'y a pas dans tout le deuxième régiment de zouaves en général, dans la troisième du second en particulier, un sujet mieux pris et plus élégant de formes que le fils Méry.

Le zouave était sauvé : il savait maintenant à quelle arme appartenait le fils du maître; aussi, reprenant un ton sérieux, il ajouta :

— Pardon, maître, c'était histoire de rire ce que j'en disais de la princesse Gortschakoff; mais puisque votre fils est zouave comme moi, donnez-moi en souvenir de lui la permission d'habiter ce logement pendant la traversée.

Et il montrait la boxe encombrée de filins et de toiles.

Le père Méry se frotta le menton ; il hésita longtemps ;

il avait sur le cœur la princesse et la tour Malakoff. Mais peu après il se radoucit, en pensant que son fils aurait pu déjà être tué, ou blessé comme le zouave qui lui demandait un abri, et il s'écria en tournant les talons, et d'un ton de bourru bienfaisant :

— Eh bien! logez-vous-y donc, puisque cette boxe a été construite pour loger des bêtes.

Un quart d'heure après, grâce à un boujarron d'eau-de-vie que le fournisseur du bord lui versa pour le compte du chasseur à pied, le matelot aida le manchot et le fiévreux à transformer en appartement la boxe susdite.

Mais je ne vous ai pas dit encore d'où nous venait cette boxe, et comment elle était construite.

Quand nos paquebots quittent Marseille pour Kamiesh, ils emportent presque toujours des chevaux et des mulets appartenant aux officiers passagers. Ces animaux ne sont pas logés dans l'entre-pont, comme sur les navires spécialement affectés aux transports de cavalerie ; ils demeurent sur le tillac, enfermés un à un dans une stalle mobile, dans une *boxe*. Cette boxe n'est ni assez large pour que l'animal se couche, ni assez longue pour qu'il joue du jarret ; les parois en sont plus élevées que lui, sauf celle de devant, qui est échancrée, afin qu'il puisse projeter son col et sa tête vers la mangeoire. L'animal, ainsi enfermé, est exempt du supplice de la sangle, qui, passant sous son ventre, le retient comme suspendu, en s'amarrant à deux anneaux de fer scellés au plafond de l'entre-pont. On est forcé d'employer ce moyen pour ga-

rantir des chutes, par suite de roulis et de tangage, les bêtes de somme que l'on transporte par troupes, dans l'entre-pont du navire converti en écurie. Les boxes alors tiendraient trop de place.

Eh bien, ces boxes, nous les rapportons à Marseille; mais nous les rapportons vides, et nous ne conservons sur le pont que celles qui ne peuvent être démontées et remisées en botte dans un coin de la cale.

Admettons qu'il nous en reste trois ou quatre sur le pont; le premier fantassin de passage arrivant n'y fait pas attention; mais le premier matelot qui les aperçoit inoccupées s'en empare et y élit domicile; ainsi fait le zouave, et l'appartement se meuble. On l'occupe à deux : deux couvertures ployées en quatre et superposées forment le matelas sur lequel dormiront côte à côte, ou couchés sur le dos, les deux associés. — La boxe est assez large, et, d'ailleurs, fût-elle plus large, qu'on n'y serait pas mieux à l'aise; on risquerait d'être réveillé par le roulis; — ainsi, grâce à son peu de largeur, l'on s'accote mutuellement, ou plutôt, en langage maritime, on est calé l'un par l'autre, et cet arrimage fraternel est propice au sommeil. Azor, le vieil Azor, sert d'oreiller au zouave; le marin, lui, a son sac de toile à voile semblable à la musette du cavalier.

Il est bien rare qu'on ne puisse escamoter en double quelques couvertures de surplus, pour servir de drap de dessus : le marin en vole deux, car l'une d'elles, étendue sur les arêtes de la boxe, préservera les dormeurs de

l'humidité de la nuit; le zouave, lui, se contente d'une seule en supplément; il déroule son turban et s'en fait un rideau d'alcôve. — Voilà pour la nuit.

Le jour, tout ce matériel est empaqueté soigneusement en deux parties formant divan à chaque extrémité du salon. Là, on cause; là, on fume en tête-à-tête, et les visiteurs, les auditeurs viennent s'accouder au dehors.

Moi aussi, malgré le décorum que m'imposait la hiérarchie du bord, j'étais l'un des plus zélés auditeurs d'une de ces réunions où notre zouave avait presque toujours la parole.

Ce zouave, ainsi que je vous l'ai déjà dit, blessé de Crimée, sortait de l'hôpital de Péra. Il m'intéressait vivement; sa figure ne m'était pas inconnue. Je l'avais déjà vu quelque part, non pas flâneur ou bourgeois, mais soldat et en activité de service. Était-ce en Afrique, à Philippeville, à Stora, à Alger, à Oran? Était-ce en Orient, à Gallipoli, à Varna, à Kamiesh? Je ne pouvais m'en rendre compte d'abord, mais la mémoire me revint en l'interrogeant sur ses campagnes et sur sa blessure.

A Varna, en juillet 1854, un bataillon de zouaves faisant partie d'une division envoyée dans la Dobrustcha, passa rapide devant moi, qui flânais alors dans les rues champêtres de cette capitale de Bulgarie, et disparut au milieu de la poussière du chemin de Kustendji. Je m'effaçai le long d'un mur pour laisser s'écouler ce torrent d'hommes, et je ne le voyais déjà plus que je cherchais

à le voir encore, tant les sonneries de ses clairons retentissaient alertes et entraînantes.

Quand on assiste à un défilé de soldats, on porte d'ordinaire son attention sur le chef et sur les officiers qui les commandent, sur le plus grand, le plus petit, le plus chevronné de la troupe, sur les traînards, sur la cantinière, sur le major, sur tous ceux enfin qui, par leur position, leur tenue, leurs allures, font saillie en dehors de la masse commune.

Les sept ou huit cents zouaves de ce bataillon formaient un tout si complet et si parfait d'ensemble, que je les admirai en bloc, mais cependant en remarquant plus spécialement l'un des clairons.

Pourquoi le remarquai-je, lui, plutôt que ses collègues? Je ne sais. J'obéissais en cela à une nécessité mystérieuse. Il arrive très-souvent que nous photographions ainsi dans notre mémoire, et sans le vouloir, la physionomie de l'inconnu que nous sommes destinés à revoir plus tard.

Et j'étais, en effet, destiné à revoir ce clairon de zouaves, puisque c'est lui que je retrouve à bord du *Nil*, parlant bombardement, embuscades et tranchées.

— Il est de ceux qui méritent qu'on les écoute. Quand il lui plaît, il retient autour de lui un cercle d'auditeurs attentifs. Matelots, soldats et bourgeois, se *suspendent à ses lèvres,—je m'y suis suspendu,* et je vais essayer de recueillir quelques épisodes de cette grande épopée qu'il raconte à sa manière.

Le troupier, acteur dans une bataille, dans un combat, ne peut en voir l'ensemble; mais certains détails lui appartiennent; il aime à se les rappeler, et pour peu qu'il soit né conteur, il fait de chacun d'eux un petit drame où il joue le principal rôle.

Les événements de la guerre, comme tous les autres événements de la vie humaine, n'ont jamais eu et n'auront jamais deux historiens identiquement véridiques. Le même fait se modifie, raconté par des bouches diverses; ses couleurs peuvent varier à l'infini.

Il y a aussi l'histoire et la chronique. L'une, officielle, sévère, sans être toujours vraie; l'autre, indépendante, capricieuse, parfois invraisemblable, et cependant servant fort souvent d'enveloppe à la vérité.

J'aime assez les franches coudées de cette dernière. Propage-t-elle une erreur, — le bon sens populaire en fait prompte justice. — Se met-elle au service de la vérité, — cette vérité court bien vite de par le monde, et s'infiltre dans les masses.

Les historiettes de guerre, ou plutôt, *ses aventures au camp,* que va nous raconter ce zouave clairon, paraîtront au premier abord tellement personnelles, qu'on sera tenté de les révoquer en doute; et cependant elles sont l'expression de la vérité, quand même, selon quelques esprits méfiants, elles n'en auraient pas le cachet.

Je les ai contrôlées, et par des renseignements demandés aux nombreux passagers, officiers et soldats, *que j'ai plusieurs* fois escortés à leur retour d'Orient, et

par la lecture des documents officiels publiés par le *Moniteur;* et, je le déclare, il n'est pas un fait, pas un détail qu'on puisse trouver en contradiction avec ces documents.

Ainsi donc, tandis qu'après avoir déposé aux Dardanelles le firman, cette feuille de papier de trois mètres carrés d'étendue, sur laquelle le sultan a fait tracer en deux lignes d'écriture majuscule la permission de sortir de son empire, le *Nil* descend l'Hellespont pour gagner Smyrne et s'y ravitailler ; — tandis qu'il dévore l'espace de Smyrne à Syra, de Syra à Malte et de Malte à Marseille, demandant à chacune de ces échelles du charbon pour les fourneaux et des vivres pour les hommes, nous, captifs à bord, chassons, s'il se peut, l'ennui de ces longues journées de mer, en prêtant l'oreille aux causeries des braves qui reviennent du plateau de Kersonèse.

Le salon de mon clairon et de ce chasseur à pied dont je vous ferai connaître l'appétit, était placé vis-à-vis la cheminée de la machine ; de sorte qu'en me tenant assis sur le grand panneau, je pouvais écouter les conversations sans trop me mêler aux groupes de curieux qui, presque chaque soir, se réunissaient autour de ses lambris.

Ce salon ressemblait à une chaire d'histoire ayant le zouave pour titulaire.

Là fort souvent s'élevaient de vives discussions sur certains *points* obscurs de grande stratégie, et si les so-

lutions données n'étaient pas toujours conformes aux principes des tacticiens et des hommes de guerre les plus célèbres, du moins ne manquaient-elles jamais de pittoresque et de gros bon sens. Là aussi j'ai appris à connaître certains détails intimes de la guerre d'Orient, détails oubliés dans les relations officielles.

Ce matin, nos politiques à graines d'épinards discutaient les chances du siége de Sébastopol ; c'était pendant le déjeuner ; et les champions d'une idée, d'un plan toujours réalisable selon eux, étalaient une richesse d'arguments que rétorquaient aussitôt des adversaires non moins riches en objections ; si bien que, le déjeuner fini, chacun se donna raison dans le calme de la digestion.

Ce soir, nos politiques à galons de laine entament aussi une polémique sur la grande question du moment ; mais comme ils préfèrent le fait matériel, le fait brutal, aux conclusions théoriques les plus sublimes, celui qui a raison est celui qui s'appuie sur le fait accompli.

Ainsi notre zouave prétendait que le premier coup de canon tiré sur la terre de Crimée l'avait été après le débarquement des armées alliées à Old-Fort.

— La flotte, s'écriait-il, la flotte tirait sur Menchikoff, à mesure que nous nous avancions en losange le long de la côte. J'y étais, et l'un des premiers en avant, et je sonnais avec mon camarade Fritcher un soigné pas redoublé de circonstance. On aurait dit que les canons du *Bayard*, de la *Ville de Paris*, du *Valmy* et de tous les *autres battaient la mesure* au chant de nos clairons. Ah !

par ma foi! ce fut un beau débarquement. Et on en a brûlé de la poudre depuis ce jour où la première cartouche et la première gargousse prirent feu de concert!

— Stop! minute! riposta vivement un quartier-maître de la frégate à vapeur *le Descartes*, un grand et solide gaillard qui avait une croix d'honneur en plus de sa médaille, et un bras de moins dans le total de ses membres. — Stop! minute! sans vous commander, camarade, vous faites erreur!

— Je fais erreur? et comment, je vous prie? n'avons-nous pas attaqué le czar le 14 septembre?

— Oui, vous l'avez attaqué ce jour-là, vous autres fantassins et cavaliers, que les canotiers de la flotte ont mis à terre ce même jour; mais nous, les gens de mer, nous avions tâté Sébastopol dès le onzième jour du précédent mois de juin.

— Voilà de l'histoire que je ne connaissais pas...

— Et c'est de l'histoire aussi vraie que la vérité vraie.

— Sans doute que vous rédigez le *Moniteur*, maître?

— Eh! le *Moniteur* ne s'en trouverait pas trop mal, si parfois il daignait nous consulter.

— J'avais toujours cru que le premier coup de feu datait du 14 septembre, reprit de nouveau le zouave.

— Détrompez-vous. Le premier coup de canon dans ces parages a été tiré le 11 juin 1854. Je le répète et je le maintiens, car c'est moi, chef de pièce alors sur le *Descartes*, c'est moi qui l'ai pointé, ce premier coup de canon.

— Et depuis lors il a fait des petits, exclama un *zéphir*, soldat des bataillons d'Afrique.

— Et il en fera bien d'autres encore, ajouta un caporal de la légion étrangère.

— Chut! Ce n'est pas ici un club, dit le zouave, président. — Chasseur! toi qui possèdes tes deux mains non avariées, tu afficheras ces mots sur la muraille de notre kiosque :

— *Ici, il est défendu de parler politique.*

— *Mais si l'on ne dit rien, l'on n'en pense pas moins,* riposta une baïonnette intelligente.

— Soit, et que ça ne vous empêche pas, maître, de nous dire comment vous avez tiré ce premier coup de canon.

— Voilà! reprit le quartier-maître. C'était deux mois après le bombardement d'Odessa...

— Ah! le bombardement d'Odessa! s'écria un matelot auditeur, quel dommage de ne l'avoir pas continué à grand orchestre!

— Quelle fête, quelle noce manquée! dit un autre, nous accostions la cité dès le lendemain matin.

— C'est pourtant vrai, reprit le quartier-maître, et le Saint-Pétersbourg de la mer Noire était flambé. Mais, au nom de l'humanité, on nous ordonna de refermer nos sabords. Ah! on en débite, de la besogne bien faite, quand l'humanité est chef de pièce!...

Il y eut alors un temps d'arrêt dans le groupe des causeurs, comme si chacun réfléchissait à part soi sur les

conséquences de la prise d'Odessa à cette époque; — bientôt le quatier-maître reprit :

— Nous voyez-vous à Odessa, nous autres gens de mer, vous dire à vous autres gens de terre : — Rafraîchissez-vous un peu, camarades, mangez un morceau et suivez messieurs vos sapeurs sur cette grande route qui conduit à Pérékop; et si par hasard les Russes viennent vous demander vos papiers, dites-leur que les Français ne voyagent pas avec un *passe-port*, mais avec un *passe-partout*.

Pendant ce temps, la flotte côtoie le littoral, s'en va mouiller dans le golfe de Kerson, et vous donne un coup de main pour forcer cette porte de Crimée dont on ne veut pas vous tirer le cordon.

— Vous avez raison, maître, vous avez raison.

— Soit, mais ne parlons plus de cela; c'était alors le plan; — aujourd'hui, il ne vaudrait rien, peut-être, et j'en reviens à mon premier coup de canon.

— Le 11 juin, un dimanche soir, — le *Furious*, le *Terrible* et le *Descartes* s'approchèrent, à cinq heures, de l'entrée de la baie de Sébastopol, et y comptèrent douze vaisseaux de ligne, quatre frégates à voiles et deux frégates à vapeur. Dans une précédente reconnaissance, on y avait vu cinq bâtiments à vapeur. Où étaient les trois absents?

La croisière anglo-française du golfe de Pérékop et des côtes circassiennes et asiatiques ne les avait donc pas empêchés *de sortir*?

— Il paraîtrait que non, dit un matelot.

— Les croiseurs alors n'ouvraient pas l'œil comme ils l'ouvrent aujourd'hui; à cette époque, on pouvait faire, en plein jour, la traversée du Bosphore à Varna, sans apercevoir une seule flamme de navire de guerre anglais ou français.

Rien de plus vrai, pensai-je, moi qui raconte ces causeries : aux mois de juillet et août, j'ai fait plusieurs voyages de Constantinople à Varna et de Varna à Constantinople, et jamais je n'ai rencontré dans cette mer une seule flamme des navires de guerre alliés. Nous portions en allant à Varna un million de numéraire, de cinq jours en cinq jours, pour la solde des troupes, et le *Wladimir*, le celèbre bateau à vapeur russe, aurait eu beau jeu à nous rencontrer.

Le quartier-maître reprit : — Tandis que le *Furious*, le *Terrible* et le *Descartes* remplissaient leur mission d'éclaireurs, trois vaisseaux de ligne et six navires à vapeur russes, dont deux frégates embusquées à l'ouest de la baie de la Quarantaine, ainsi que d'autres bâtiments cachés dans les criques du cap Kersonèse, manœuvrèrent de manière à nous cerner et à nous couper la retraite; mais les capitaines Loring et d'Arican rendirent inutile la présence des vaisseaux à voiles, en obliquant vers le sud-sud-ouest ; puis ils se formèrent en ligne de bataille, le *Descartes* au milieu, attendant les cinq frégates russes à vapeur, qui firent route vers nous. Le *Wladimir*, leur meilleur marcheur, nous tira un coup

de canon à grande distance, et nous lui répondîmes en hissant nos couleurs. C'est moi qui pointais à bord du *Descartes*.

Le feu ne continua pas; la distance était trop grande. — Mais les alliés se retirèrent à petite vapeur, pour montrer aux Russes que nous étions prêts à accepter le combat.

Les Russes en eurent un moment le désir.

Ils se rapprochèrent, et la canonnade recommença dès que les boulets purent arriver en plein fouet; nous virâmes alors de bord, en poussant des hourras d'enthousiasme, et nous laissâmes porter sur les Russes, qui, les lâches! prirent chasse à grande vitesse; — et nous les poursuivîmes en vain jusque sous les canons de Sébastopol.

La poursuite cessa avec le jour et quand les Russes eurent disparu derrière les fortifications du port.

Tel fut, camarades, le début des canonnades qui, depuis lors, retentissent sur le plateau de Kersonèse. Ce n'est donc pas à Old-Fort qu'elles ont commencé.

Vous saurez aussi que les Russes, ce jour-là, avaient l'intention de prendre nos navires à l'abordage, car leurs ponts étaient couverts de soldats.

— Ah! s'ils l'avaient osé, s'écrièrent à la fois plusieurs des auditeurs, nous ne serions peut-être plus devant Sébastopol!

Le quartier-maître qui racontait ce prologue de la campagne *de Crimée* disait-il vrai? Il n'eut pas de contra-

dicteurs ce soir-là, et depuis lors, en parcourant les relations officielles, je n'ai rien trouvé qui pût infirmer ses assertions.

J'ai eu entre les mains une lettre d'un officier anglais qui raconte une visite des amiraux alliés aux atterrissages de Sébastopol. J'en citerai quelques fragments :

« Baltchick, 20 juillet.

» Nous revenons de faire une reconnaissance à Sébastopol avec treize navires, commandés par les amiraux Bruat et Dundas. — On envoya d'abord en avant le *Descartes*, le *Furious* et le *Terrible;* aussitôt on vit dans le port des préparatifs de sortie, des voiles déployées et des colonnes de fumée; mais au moment où les Russes allaient sortir, la vigie signala le gros de la flotte, et aussitôt on éteignit les feux et on reploya les voiles. Nos trois steamers envoyés en éclaireurs s'approchèrent du côté du nord, et si près, que le fort Constantin tira sur eux. Le gréement du *Terrible* fut endommagé et un boulet traversa la coque du *Furious*, et causa un certain ravage dans la cambuse des matelots, mais sans blesser personne. — Les navires se retirèrent alors. — Les fortifications de Sébastopol, augmentées encore depuis que je les ai vues, sont formidables. — Nous avons passé la nuit en pleine mer, et le matin la *Fury* est allée réveiller les Russes d'un coup de canon: — Comme le jour ne paraissait pas encore, nous avons pu jouir d'un spectacle

magnifique. Un instant, toutes les batteries ont été éclairées; on aurait dit les illuminations d'une fête nationale. »

Pendant un de mes autres voyages sur le *Nil*, j'ai entendu un matelot du *Roland* raconter ceci :

« Le *Roland*, passant le 22 septembre devant Sébastopol, vit dans le port cinq vaisseaux et deux frégates mouillés, beaupré sur poupe, les uns à la suite des autres. — Le lendemain, notre flotte alliée débouchait du cap Loukoul et se rapprochait de Sébastopol, quand un coup de canon se fit entendre dans le fond du port; puis, on aperçut, de nos bâtiments, les vaisseaux russes disparaître successivement dans l'eau. »

Je ne sache pas que les rapports officiels aient mentionné cette courtoisie des Russes attendant le passage de notre flotte pour sacrifier leurs vaisseaux sous nos yeux.

J'ai entendu dire aussi que, sans ces vaisseaux coulés bas et formant digue, la flotte anglo-française forçait la passe après le premier feu soutenu, dans l'affaire du 17 au 18 octobre; les vaisseaux allaient s'échouer dans le fond du port et les équipages débarquaient en *vrague* et se mettaient en communication avec les troupes de siége. On n'aurait peut-être pas alors perdu plus de monde qu'on n'en a perdu depuis.

Ce soir, à dîner, une discussion des plus ardentes s'engage entre un chef de bataillon et le capitaine de frégate, sur cette *possibilité* de la réunion des troupes de mer aux

troupes de terre, après avoir forcé l'entrée du port; le capitaine de frégate est pour l'affirmative, le chef de bataillon pour la négative.

Ce qui se passe aujourd'hui donne raison à l'officier de marine; les vaisseaux survivants des Russes inquiètent beaucoup nos travailleurs du Carénage et des nouveaux travaux que nous exécutons devant Malakoff; à plus forte raison leur feu causerait-il des ravages incalculables, si on le dirigeait sur les défenses mêmes de la ville, et c'est ce qui arriverait, si nous pouvions amariner ces vaisseaux ou nous embosser à leur place. Sébastopol ne résisterait pas un quart d'heure.

C'est dans cette même journée du 18 octobre que notre vaisseau amiral le trois-ponts *la Ville de Paris* vint mouiller bravement à huit encâblures des canons de Sébastopol; il reçut cinquante boulets dans sa muraille, trois au-dessous de la ligne de flottaison et une centaine d'autres dans le gréement, dans son grand mât, dans son mât de misaine et sur sa vergue de hune, qui fut hachée par morceaux; trois boulets rouges allumèrent un incendie, et plusieurs obus détruisirent sa dunette. A une heure trente-cinq minutes, une bombe tombe sur cette dunette, éclate dans la chambre du capitaine de frégate, fait sauter le pont, tue le lieutenant Somellier et blesse plusieurs autres officiers. L'amiral Hamelin échappa miraculeusement à la mort.

L'attaque par mer combinée ce jour-là avec l'attaque par terre nous livrait Sébastopol, si la passe du port n'a-

vait été défendue par les vaisseaux coulés bas en travers. Les amiraux alliés étaient décidés à sacrifier autant de vaisseaux à voiles qu'il en faudrait pour occuper les batteries de la place. Tandis que ces vaisseaux, accaparant les boulets ennemis, se seraient fait couler bas héroïquement, les navires à aubes et à hélices auraient forcé l'entrée à toute vapeur. Ce projet de passer ainsi entre le fort Alexandre et le fort Constantin avait été conçu dès le commencement du siége, et même avant le siége; je le retrouve à l'état de fait accompli parmi les milliers de documents publiés à propos de la prétendue prise de Sébastopol après la bataille de l'Alma.

Lord Westmoreland reçut, dit le *Journal de Vienne*, une lettre par laquelle son fils, officier en Crimée, lui annonçait que Sébastopol était pris, et que l'amiral Hamelin avait le premier, avec son vaisseau *la Ville de Paris*, pénétré dans le port en rompant la digue formée par les carcasses des vaisseaux russes.

Nous ne devons plus nous étonner du succès qu'eut alors cette grande mystification européenne; les plus incrédules ne pouvaient s'empêcher de croire à un fait aussi clairement spécifié.

Tout le monde sait qu'un Tartare expédié de Varna à Omer-Pacha, tenant alors son quartier général à Schoumla, répandit sur le continent cette fantastique nouvelle de la prise de Sébastopol; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est qu'un quiproquo, et un quiproquo *de bonne* foi, un enrouement de porte-voix,

une erreur d'acoustique a enfanté ce canard immortel.

Le *Pharamond,* bateau à vapeur des Messageries impériales, faisait à cette époque le service postal entre Constantinople et Varna; une après-midi, se trouvant par le travers de la baie de Varna, et sur le point d'y pénétrer, il est hélé par un autre bateau à vapeur qui, parti d'Eupatoria, se rendait à toute vitesse à Constantinople pour y annoncer la victoire de l'Alma. Le commandant de ce steamer, rangeant le couronnement du *Pharamond,* lui crie avec le braillard (porte-voix) que les Russes ont été battus à l'Alma, et que les alliés *vont entrer à Sébastopol.* Le commandant du *Pharamond* entend : *sont entrés à Sébastopol;* puis il va annoncer ce triomphe au gouverneur de Varna, et le gouverneur de Varna expédie son Tartare.

Le lendemain, le *Pharamond,* revenant dans le Bosphore et y revenant au moment où l'artillerie de Thopana grondait en l'honneur des vainqueurs de l'Alma, suppose avec raison que l'on célèbre la nouvelle de la prise de Sébastopol apportée par le steamer rencontré hier en mer Noire, et il publie à son tour cette nouvelle, qu'on accepte avec enthousiasme, sans vérifier comment et par qui elle lui a été transmise. Les ambassadeurs étrangers expédièrent aussitôt des courriers à leurs gouvernements, et le bruit de la chute de la forteresse russe, arrivant en Europe de deux points différents, ne pouvait manquer d'y être regardé comme très-authentique.

II

Prodige de la résection. — L'embuscade. — La charge. — Une balle dans l'épaule. — L'ambulance. — Kamiesh.

— Pourquoi donc êtes-vous manchot? demandai-je à notre clairon de zouaves, un soir qu'il me paraissait plus que jamais en verve.

— C'est qu'une balle cylindro-conique a démoli mon aileron gauche, répondit-il.

— Et la blessure est sans doute cicatrisée, puisque vous ne vous faites pas panser par moi ?

— Oui, major, la plaie, grâce à Dieu, est fermée ; mon associé, mon camarade le chasseur, que vous voyez là, pâle comme un défunt, emmaillotte chaque matin le moignon de mon épaule dans quelques tours de bande, et cela suffit. Vous aviez déjà tant d'ouvrage à bord, que je n'ai pas osé augmenter le nombre de vos clients.

Et en me répondant ainsi, la physionomie toute gauloise de ce grand et solide jeune homme s'illuminait d'un franc sourire. Il était beau avec son cou robuste et nu et ses cheveux blonds et ras selon l'ordonnance, et triturés au contact de la cechia de laine. Le soleil, qui ne tanne et ne brunit que les épidermes pâles, et revêt d'une teinte uniformément rougeâtre les blondes et roses figures, lui avait garancé la face jusqu'au milieu du front, — *tout en lui* respirait la force et l'énergie.

— Une blessure à l'épaule, ajoutai-je, est toujours très-dangereuse, surtout quand elle provient d'une arme à feu : vous êtes fort heureux qu'on ne vous ait pas désarticulé le bras.

— Le major de Péra s'est contenté d'en rogner un morceau : voyez.

Et il mit le haut de son torse à nu et nous montra le moignon de l'épaule, aplati par devant et comme tronqué et sillonné par une longue cicatrice descendant jusque vers la moitié du bras, qui, mobile encore, ne pouvait cependant plus effectuer ses grands mouvements d'autrefois. L'avant-bras et la main demeuraient libres; il n'était donc privé qu'à moitié de l'usage de ce membre.

Une balle pénétrant dans l'épaule, broyant la tête de l'os du bras, et déchirant les enveloppes de l'articulation, provoque des accidents funestes, et la mort est souvent inévitable, soit qu'on abandonne la blessure à elle-même, soit qu'on exécute l'une des plus terribles opérations chirurgicales, — la désarticulation du bras.

Je tenais donc sous mes yeux une preuve vivante, une preuve irrécusable de la possibilité d'éviter avec succès ces deux extrêmes, et, selon moi, le chirurgien de Péra avait eu plus que de l'habileté, il avait eu du génie en enlevant seulement la partie avariée de cet os que nous nommons l'humérus (la tête broyée par une balle), afin de conserver le membre.

Tandis que j'admirais en amateur ce chef-d'œuvre de *résection*, le zouave racontait comment, à l'attaque d'une

embuscade russe, il était tombé en sonnant la charge.

— Le ... juillet, à neuf heures et demie du soir, disait-il, cent cinquante zouaves des 6e et 7e compagnies du ... régiment, reçurent l'ordre d'enlever une embuscade russe située à quatre cents mètres en avant de la première parallèle française. Un capitaine et un lieutenant commandaient et deux clairons sonnaient; j'étais l'un de ces deux clairons, mon camarade Fritcher était l'autre. Nous partîmes, comme toujours, joyeux et alertes, et ayant laissé le *ménage* au camp, c'est-à-dire le sac et le turban, qui ne sont bons que pour aller en route, à la messe ou à la revue, et nous tenions chacun sous le bras *madame notre épouse*, notre bonne carabine à tige.

Le général Bosquet, qui devait soutenir avec plusieurs brigades les attaques de cette nuit, nous avait recommandé, en parcourant nos rangs, de marcher sur les Russes, d'abord dans le plus profond silence, puis, arrivés près d'eux, de nous élancer vers l'embuscade, en criant, en hurlant, en faisant le même tapage que pourraient faire cent mille hommes. Puis s'adressant personnellement à moi et à mon camarade Fritcher, il avait dit :

— Clairons ! sonnez la polka, sonnez la gavotte, sonnez la pastourelle, sonnez la valse, sonnez le tremblement, sonnez tout ce que vous voudrez, mais... mais ne sonnez pas la retraite !

— Suffit, mon général.

Et il partit content, car il nous connaissait bien,

moi et mon camarade Fritcher : plus d'une fois, en Afrique, nous lui avions déjà sonné la charge.

A l'heure convenue, une hirondelle de feu, — c'est ainsi que les Turcs appellent nos fusées, donna le signal du départ, et nous sortîmes de la parallèle; la nuit était venue, aussi noire qu'au fond d'une cave, et d'après l'ordre, nous gardions un profond silence. — Si les Russes nous entendent venir, ils ne pourront du moins nous compter. — Une poignée d'hommes, dans l'obscurité, est aussi grosse qu'un bataillon, un bataillon qu'un régiment, un régiment qu'une brigade.

Dès que nous eûmes parcouru à pas de loup les deux tiers de la distance qui nous séparait de l'embuscade, le capitaine nous commanda : Halte ! et nous divisa en deux sections : l'une, sous sa conduite, attaquerait à gauche; l'autre, avec le lieutenant, à droite.

Rien n'apparaissait encore, rien ne remuait du côté des Russes, et l'on n'aurait pu croire au voisinage d'un poste ennemi, si les enfants perdus ne l'avaient éventé la nuit précédente, et si, de jour, on n'avait pas relevé sa position.

Les *chacals* allaient donc s'élancer vers l'embuscade en hurlant comme des démons, et moi, j'avais déjà les lèvres à l'embouchure du clairon, prêt à dégoiser un pas de charge de ma composition et de celle de mon camarade Fritcher, quand tout à coup une fusillade infernale éclate dans la nuit du côté des Russes, à deux pas de nous; les balles sifflent à nos oreilles, et les carabines

qui flambent éclairent une longue ligne de tirailleurs ennemis.

Ce n'était plus le cas d'engager l'affaire avec des hurlements : il fallait modifier notre plan d'attaque, il fallait tirailler avec les tirailleurs du Caucase, et la troupe du capitaine tirailla, tandis que celle du lieutenant faisait un grand détour pour revenir ensuite tenter l'assaut.

Le capitaine me commanda donc la première sonnerie.

— En avant, et embusquez-vous !

J'obéis, et nos hommes s'éparpillèrent et s'embusquèrent tant bien que mal selon les accidents du terrain, et les tirailleurs ennemis, tantôt s'approchant, tantôt reculant, semèrent leurs balles dans le vide ; car si nous pouvions les entrevoir aux lueurs de leur mousqueterie, eux ne pouvaient nous découvrir, puisque nous n'avions pas encore tiré un seul coup de fusil.

Mais la partie s'engagea, vive et meurtrière, dès que j'eus fait entendre la deuxième sonnerie.

— Commencez le feu !

Alors, pendant un grand quart d'heure, nous rendîmes balle pour balle aux Moscovites; et nos balles, comme les leurs, ne se perdirent pas dans la nuit; au contraire, je distinguais à chaque instant, dans la fusillade, des hommes en grande capote blanche tombant comme foudroyés, après avoir épaulé leur arme. — C'est que nos tirailleurs, habiles et rusés, visaient l'ennemi comme s'ils l'eussent visé en plein jour; l'obscurité ne les embarras-

sait pas, ils n'abandonnaient jamais au hasard le soin d'utiliser leur cartouche, et toujours le doigt à la détente et l'œil à la mire, ils faisaient feu, et feu instantané, sur le Caucasien qui trahissait sa position par l'explosion de sa carabine ;—voilà pourquoi je vous disais que je voyais ces fantômes blancs tomber en nous mettant en joue.

Tout allait donc pour le mieux, et nous gagnions pied à pied le terrain que perdaient les Russes en se repliant sur leur embuscade, quand un sergent de la compagnie du lieutenant, qui s'était portée à droite, arrive en courant et dit quelques mots à notre capitaine.

—Par le flanc droit, au secours de la 7e, s'écrie celui-ci, et sonne le pas gymnastique.

Et je sonnai le pas gymnastique, et nos tirailleurs, se massant en colonne, rallièrent la septième compagnie qui faiblissait. Bientôt après, et au retentissement de la charge que je sonnais et que sonnait aussi mon camarade Fritcher, les *chacals* invincibles tombèrent comme un ouragan sur l'embuscade ennemie et passèrent par-dessus...

Il n'y eut alors que deux sabres-baïonnettes qui ne tailladèrent pas le cuir des Russes : mon sabre et celui de mon camarade Fritcher; — nous ne pouvions tout faire à la fois, car s'il ne faut qu'une main pour tenir un clairon, il en faut deux pour tenir un fusil.

Les Russes partis, nous nous occupions déjà à démolir, à raser, à aplatir l'embuscade, pour rentrer au plus vite *dans notre parallèle,* quand une grosse et grande masse

noire apparut descendant les pentes du côté de la ville. — Elle s'avançait vite, vite, et grossissait en s'avançant avec un bruit sourd et continu, ainsi que ferait une multitude d'hommes piétinant en silence sur un terrain caverneux.

Évidemment, les assiégés exécutaient une sortie, une grande sortie, et ils passaient alors au-dessus d'une mine. — Que faire? Tenter de défendre le poste que nous venions d'enlever si vaillamment? Mais ils étaient là cinq mille, six mille, dix mille peut-être, et nous n'étions que cent cinquante à peine!

J'ai su plus tard que la colonne russe se composait de douze mille hommes. — Nous étions donc forcés d'évacuer le local et de nous rabattre sur le bataillon resté dans la tranchée, et nous exécutâmes cette manœuvre, mais sans prendre fuite, sans perdre pied, et pas à pas, et presque toujours à reculons et en tirant comme à la cible sur cette muraille vivante qui s'avançait toujours. Et nous n'avions garde de sonner la retraite. — Le général Bosquet ne nous avait-il pas dit, à moi et à mon camarade Fritcher : — Sonnez le tremblement, sonnez tout ce que vous voudrez, tout! excepté la retraite!

Le bataillon resté dans la tranchée pendant notre attaque de l'embuscade, voyant de quoi il retournait, nous reçut en repoussoir et franchit la parallèle, suivi d'un autre bataillon d'infanterie, puis d'un autre encore, puis d'une brigade française, puis d'une brigade an-

Une grande affaire s'engageait.

En deux ou trois élans, nous arrivons à quelques mètres des Russes, qui s'avancent toujours. — Le choc est imminent, et les 6e et 7e compagnies, qui ont conservé leur place en tête de la colonne, vont tomber sur eux à la baïonnette, dès que j'aurai sonné la charge avec mon camarade Fritcher.

Coude à coude tous deux, et l'embouchure aux lèvres, nous attendons l'ordre de sonner, et nous respirons longtemps à l'avance.

Enfin, l'ordre est donné ; j'entonne ; mon camarade Fritcher continue, et je veux continuer aussi, quand, soudain, je reçois sur l'épaule gauche un coup violent qui me fait pirouetter et me renverse. — Ce doit être une balle, car la douleur que je ressens est pointue et profonde. — Les compagnies passent, les bataillons passent, les brigades passent, et je demeure là, par terre, étourdi un moment et comme anéanti ; mais bientôt je me relève furieux, et ne ressentant plus aucune douleur de ma blessure. — J'écoute ; je reconnais dans le bruit de la fusillade, et au milieu des clameurs et des hurlements du combat, la sonnerie de mon camarade Fritcher, et ma première pensée est de lui répondre en sonnant, moi aussi, une nouvelle charge pour ceux qui sont restés en arrière.

Mais pas moyen de sonner.

Dans ma chute, l'embouchure du clairon s'est remplie de terre, et je veux enlever cette terre avec mon épinglette.

Pas d'épinglette !

Je l'ai oubliée dans mon ménage au camp. Je veux me servir de mon couteau.

Pas de couteau ! je l'ai perdu !

— Oh ! camarades ! camarades ! disais-je à ceux des brigades qui défilaient encore près de moi, camarades, un couteau, une épinglette pour allumer mon clairon.

Mais ils passaient tous en courant, et sans me répondre, impatients qu'ils étaient de rejoindre les combattants.

Et cependant l'idée de sonner la charge me tourmentait toujours, et comme un fou, je suçai la terre qui obstruait mon embouchure.

Cependant, quand je me vis seul, tout à fait seul, au milieu de la nuit, la réflexion me vint, et je calculai que je serais bien fou de sonner ainsi, alors que tout notre monde était déjà engagé ; ce serait attirer sur moi les coups de fusil des éclaireurs russes qui rôdaient dans le voisinage, et me faire tuer sans profit.

Un instant après, je sentis quelque chose de chaud d'abord et de froid ensuite, qui ruisselait le long de ma poitrine. — Je glissai ma main sous ma veste, et je retirai ma main toute mouillée ; l'obscurité m'empêcha de voir ce que c'était ; mais à l'odeur, je reconnus du sang, et l'odeur de ce sang me coupa les jambes ; puis, faiblissant, je me laissai aller à terre.

— A moi, les camarades ! m'écriai-je d'une voix presque éteinte, à moi, les zouaves !

Mais il n'y avait déjà plus personne à même de m'en-

tendre ; les brigades s'éloignaient toujours en refoulant la sortie des Russes, et je ne devais plus espérer de secours qu'à la fin du combat, et peut-être de la nuit.

Bientôt mon sang cessa de couler, sans doute, car je sentis que les forces me revenaient.

Vous croirez peut-être, messieurs, que je m'apitoyai alors sur mon malheureux sort, en me trouvant ainsi seul dans la nuit, blessé et privé de toute assistance. Ma foi, non ! au contraire ! je répétai dix fois le *bono besef*, le *ça va bien* d'Afrique, et reprenant le chemin que nos compagnons avaient suivi en sortant de la parallèle, je m'efforçai de gagner au plus tôt l'ambulance de combat au dépôt des tranchées.

Bono besef, ça va bien, dans notre argot d'Afrique, *bono besef !* oui, tels sont les premiers mots qui sortirent de mes lèvres, quand le clairon s'en détacha.

— Merci, messieurs les Russes, vous m'envoyez en convalescence, merci ; grâce à votre balle cylindrique, j'irai revoir ma patrie, ma vieille mère et mes amis *Bono besef !*..

Personne ne m'avait vu, ou du moins personne n'avait paru faire attention à moi, quand je tombai, sauf le sous-lieutenant de la compagnie, qui, sentant la pointe de mon sabre-baïonnette lui effleurer la cuisse, craignit que je ne lui eusse décousu son pantalon. Mais, assuré du contraire, il se prit à rire, cet officier, à rire à gorge déployée en m'entendant crier : *Bono besef !* et il disparut dans le tourbillon des combattants.

Je le vis le lendemain, entrant, porté sur un brancard, dans la tente aux opérations de l'ambulance de la 3e division. — Il ne riait plus alors, et moi, je fumais ma pipe.

Mais n'anticipons pas sur les événements, puisque vous paraissez m'écouter avec intérêt.

Je connaissais assez bien la route à suivre pour arriver au dépôt des tranchées, l'ayant maintes fois étudiée de jour ; mais ce soir-là, affaibli par la perte de mon sang, je n'avançais que lentement, la main gauche dans la ceinture pour soutenir mon bras, cassé vers sa charnière, et de la main droite portant ma carabine et mon clairon.

Notre parallèle, où je voulais me mettre d'abord à l'abri, était encore éloignée d'une centaine de mètres, quand je m'aperçus que les boulets de la place, que j'avais jusqu'alors entendus passer au-dessus de ma tête, commençaient à ricocher à mes côtés et me saupoudraient de terre menue, tandis que les balles bourdonnaient à mes oreilles comme de véritables mouches à miel.

— Holà ! fis-je, en m'élançant dans une autre direction, j'en ai assez d'une balle de convalescence, et je n'ai pas besoin d'un boulet de congé...

Et le désir de vivre me rendant mes bonnes jambes de tantôt, j'exécutai une fugue au pas gymnastique et m'enfonçai dans la partie la plus rapprochée de la parallèle. Il *y faisait noir*, bien noir, encore plus noir qu'en

plein air, mais pas assez cependant pour m'empêcher d'entrevoir la silhouette d'un factionnaire qui, sans me crier : Qui vive! m'aurait abattu comme un chien, si je n'avais pas pris l'initiative et hurlé :

— France! Quel régiment?

Un factionnaire, à deux pas de l'ennemi, ne doit jamais faire la politesse du *qui vive* aux inconnus qui s'avancent vers lui. Une nuit, au commencement du siége, les Russes surprirent un de nos postes et en massacrèrent les soldats, après avoir répondu au qui vive : « — Amis! — Anglais! » Depuis lors, un ordre du jour du général Forey interdit le *qui vive* en pareille circonstance.

Je m'avançai donc vers la silhouette de ce prétendu factionnaire, en criant :

— France! Quel régiment?

Oh! bonheur! on répond :

— Zouaves!

Et j'avançai encore, et je trouvai là, non pas une sentinelle, mais un ami, un *vieux* qui, adossé aux parois de la tranchée, les bras croisés et le mousqueton entre les jambes, fumait paisiblement sa pipe.

— Ah! mon pauvre vieux! lui dis-je tout essoufflé, et sentant mes forces m'abandonner, maintenant que les balles et les boulets ne me stimulaient plus, au secours! je suis blessé!

Et je m'évanouis et je me laissai couler à ses pieds, malgré le bras qu'il étendait pour me soutenir.

Combien de minutes demeurai-je ainsi? Je ne sais. —

Je crus revenir d'un autre monde, quand je me trouvai agrafé au coude de Berthier (ainsi se nommait mon camarade), et marchant, soutenu par lui, dans la direction de l'ambulance de combat.

— Il paraîtrait que tu as reçu un fameux coup de foret dans l'épaule, disait Berthier.

— Oh! oui, je sens que la balle a mordu profondément.

— Le sang sortait comme le vin d'une bordelaise en perce.

— Et j'en ai tant perdu que je dois être aussi léger qu'une futaille vide; je roule, soutiens-moi.

— Aie pas peur. Le trou est bouché; j'ai bâti un turban autour de ton épaule avec ma ceinture, et la tienne sert d'écharpe à ton bras.

— Merci! mon vieux.

— Prends courage d'abord, et tu diras merci plus tard.

— Et ma *femme,* où est-elle? demandai-je après un instant de douloureux silence.

— La voilà.

— Et mon joujou?

— Le voilà aussi.

Et il me montra mon clairon, placé sous son aisselle de l'autre côté, et ma carabine qu'il portait en bandoulière avec la sienne.

Nous marchâmes ainsi côte à côte pendant près de deux heures, et je m'étonne aujourd'hui d'avoir eu alors assez de *forces pour ne* pas tomber à chaque instant.

Il nous fallut faire un grand détour pour éviter la mitraille, remonter le ravin des Anglais, et passer devant le dépôt des outils du génie.

Berthier, aussi aimable qu'obligeant, essayait de calmer mes souffrances et de me rendre la route moins longue et moins pénible, en causant du caporal qui lui avait permis de me conduire à l'ambulance.

J'ai oublié de vous dire que Berthier n'était pas seul dans la tranchée quand je le pris pour un factionnaire; les hommes de son peloton fumaient leur pipe à quelques pas de lui.

— Que faisait donc ce peloton dans la tranchée? lui demandai-je.

— Ah! répondit-il, ça regarde le caporal. Le peloton avait été envoyé en corvée du côté du camp à la tombée de la nuit, et nous revenions au bataillon, quand, arrivés où tu nous as rencontrés, nous entendîmes le coup de feu de là-bas.

— Enfants! dit le caporal, le bataillon était là quand nous partîmes; il n'y est plus quand nous revenons : m'est avis que nous ne devons pas aller plus loin à sa recherche. Dans l'intérêt de l'armée française, je vous transforme en corps de réserve. — Halte donc! et fumons une pipe!

Et notre peloton bivouaqua ainsi au milieu de la tranchée.

— Il est bon, le caporal! Je l'ai vu cependant plusieurs *fois à l'ouvrage*, et il n'avait pas froid aux yeux.

— Non, certes, ce n'est pas un peureux, mais il est devenu *conservateur* comme tant d'autres.

— Conservateur?

— Eh! oui, conservateur de sa peau.

— Pourquoi donc? sa peau a-t-elle plus de valeur aujourd'hui qu'autrefois?

— Non, mais sa peau, qui lui appartient maintenant, ne lui appartenait pas voilà six mois.

— Je ne comprends pas.

— Il est libérable du service depuis le premier janvier, et devrait être déjà rentré au pays. Mais, d'après l'ordonnance, il ne peut quitter l'armée qu'après son remplacement au corps par un soldat du nouveau contingent, et le nouveau contingent ne se presse pas d'arriver. Comprends-tu, maintenant?

— Je commence à comprendre. Le caporal s'est battu en vrai lion jusqu'au trente et un décembre dernier, à minuit...

— Il travaillait alors pour le compte de l'État, et travaillait consciencieusement.

— Et aujourd'hui, il ne voit pas la nécessité de se faire tuer en dehors de son temps de service.

— Ah! ma foi! il n'est pas le seul qui raisonne ainsi dans l'armée d'Orient.

— C'est vrai! mais ceux-là même qui ont ces idées n'en marchent pas moins bravement à l'ennemi quand on ordonne d'y marcher. L'obéissance passive a remplacé

le zèle, voilà tout; et le devoir en supplément s'accomplit sans enthousiasme.

Nous causions ainsi en marchant, et Berthier usait de tous ses moyens pour ne pas laisser tomber la conversation, car dès qu'il se taisait je me taisais aussi, et je paraissais cruellement souffrir.

Une torture nouvelle, la torture de la soif, vint augmenter mon martyre.

— Oh! que j'ai soif, mon vieux, que j'ai soif! murmurai-je haletant.

— C'est toujours comme ça quand on a perdu beaucoup de sang, répondit doucement Berthier.

— Ma langue est sèche comme une lime, elle m'écorche le palais.

— Tâche de faire de la salive et de l'avaler.

— Je n'ai plus de salive, et je n'avale que de l'air qui s'échauffe en traversant ma bouche et me brûle le gosier.

— Patience, nous rencontrerons peut-être quelques camarades ayant leur bidon.

— Patience!... c'est facile à dire.

Si le terrain avait encore été détrempé par les pluies de la semaine précédente, j'aurais cherché du pied une flaque d'eau dans le ravin, et m'agenouillant devant elle, me couchant à plat ventre, j'y aurais lapé comme un chien; mais le temps s'était remis au beau depuis plusieurs jours, et le soleil avait desséché les sillons des boulets et les trous creusés par les bombes, sans y laisser *même un peu de boue*; et cependant je me serais con-

tenté de cette boue que j'aurais portée à mes lèvres pour en aspirer l'humidité.

Oh! quelle horrible fièvre que cette fièvre de la soif. Je n'avais pas seulement soif par la bouche et par la gorge, j'avais soif par tout le corps; je ne souffrais plus de ma blessure, et je serais devenu fou, je crois, si enfin Berthier ne m'eût crié :

— Halte! voici du liquide!

C'était vrai. Nous arrivions devant le front de bandière d'un campement anglais, et Berthier, après avoir lancé les trois grands mots d'avertissement : Français, amis et blessés! m'entraînait vers une tente où brillait un fanal.

Nous y entrâmes, sans nous préoccuper du grade de ceux qui l'habitaient. J'avais soif, je voulais boire, et il fallait qu'ils me donnassent à boire, les Anglais, quels qu'ils fussent, soldats, sous-officiers, officiers ou généraux.

Mais voyez la chance! cette tente est une cantine, et au premier geste que je risque de ma main droite, la pantomime est comprise, et on m'offre du rhum, du raki, du mastic, du wisky, du brandy, du vin chaud, du café, de la bière, etc., etc.

— Merci! merci! les Englishmen! je ne veux que de l'eau, rien que de l'eau pure!

Et, au grand ébahissement des fusiliers, des coldstream, des highlanders, des Écossais, des je ne sais plus quoi, j'avale un gobelet d'eau, deux gobelets, trois gobe-

lets, coup sur coup, et j'en aurais avalé bien d'autres encore, si Berthier et mes nouveaux amis n'y eussent mis bon ordre.

Berthier, tandis que j'éteignais mon incendie, répondait bravement à une douzaine de toasts à la gloire des armées alliées.

Je revins à la vie sous l'influence de cette eau, et je m'assis sur un banc, afin de mieux la sentir circuler dans mes veines. Mais à mesure que les forces et la raison me revenaient, revenaient aussi les douleurs dans l'épaule, — douleurs atroces et continues.

— Ça recommence donc à te mordre? me dit Berthier, qui se tourna vers moi entre deux toasts.

— Oui, et dur encore!

— En effet, tu prends un coup de soleil à l'envers.

— Ça me va jusqu'au cœur.

— Tu pâlis, tu verdis, tu as la physionomie peinte en rayon de lune, et tu pleures, je crois...

— Moi, pleurer! Oh! non, fis-je en ravalant deux grosses larmes que je sentais déjà prêtes à crever sous mes paupières, et un hoquet de douleur qui m'étranglait; non, je ne pleure pas.

— Ça te soulagerait peut-être.

— Allons donc! Est-ce qu'un soldat de France a jamais pleuré devant des soldats d'Angleterre? Si nous étions seuls, ce serait permis à peine... quoique la douleur arrosée par les larmes soit moins dure. Mais ici, ne crains rien, vieux! je ne pleurerai pas.

Et Berthier me serra la main en silence comme pour me remercier.

— Voilà, me dit-il un instant après, une goutte de *gin* qui te donnerait du ton, si tu voulais y tremper le bout de la langue.

— Je préfère ma bouffarde; allume-la pour moi.

— L'une n'empêcherait pas l'autre.

— Non! pas de gin; ma bouffarde seule : histoire de leur faire voir, à ces *John-Bulls*, ce que c'est qu'un zouave avec une balle cylindro-conique dans son individu.

Et je me pris à fumer comme un Suisse au repos.

Tout à coup, je lance un juron, — un juron de contentement, un *mille tonnerres* de bienvenue. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, j'avais les doigts de la main gauche engagés dans ma ceinture pour soulager mon bras, quand, après une longue aspiration de fumée, et un effort pour la renvoyer du côté d'un gros Écossais qui avait l'air de se moquer de moi, parce que j'avais bu de l'eau, sans doute, je sens quelque chose de froid, de lourd et de rond qui, sortant de ma ceinture, roule sur mon poignet et glisse dans le creux de ma main.

Je regarde... c'est une balle!

— La voilà! m'écriai-je, la mouche qui m'a piqué! Tenez! voyez...

Et la balle cylindrique de circuler de main en main, et les Englishs de me féliciter de ce que le major ne serait plus obligé d'aller la chercher au fond de mon épaule.

J'avouerai que je ne pensais pas sans en trembler d'avance à cette future opération du major; aussi, m'en croyant affranchi désormais, repris-je assez gaiement le chemin de l'ambulance de combat.

Nous y arrivâmes enfin, à cette ambulance, après deux heures et demie de marche en pleine nuit, sur une route macadamisée de biscaïens, de boulets, de tessons de projectiles creux, et éclairée par des mèches de bombes en guize de becs de gaz.

L'ambulance du dépôt des tranchées reçoit d'emblée ceux dont les blessures réclament des pansements plus longs que n'en peuvent faire les chirurgiens de régiment; dès que les blessés y sont arrivés, on essaye de les mettre en état de supporter le transport en brancard, en cacolet ou en fourgon, du dépôt aux baraques du moulin d'Inkermann, où ils demeurent deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'il y ait des lits vacants à la grande ambulance du quartier général. Les vacances de lits se renouvellent chaque fois qu'un paquebot ou un navire de transport conduit à Varna, à Constantinople, en France ceux qui désormais sont incapables de servir, et ceux dont la guérison doit être tellement longue et difficile qu'il leur faut un changement d'air et des localités paisibles.

Notre ambulance provisoire se composait de trois tentes : une pour la visite et le pansement des éclopés; et ces mêmes éclopés se réfugiaient dans les deux autres en attendant le départ des litières, des cacolets et des fourgons pour l'ambulance divisionnaire.

Quand une affaire a été chaude, les victimes font queue devant la première tente; ce soir-là, le major ne devait pas manquer de pratiques; mais j'étais l'un des premiers arrivés, le cinquième ou le sixième, je crois; je n'attendis pas longtemps, et je me présentai au pansement en montrant au chirurgien la balle que je croyais être sortie de mon épaule.

— Holà! dit le major. Tu prétends que ce morceau de plomb est entré dans ton épaule?

— Oui, major, puisqu'il en est sorti...

— Tu prétends que cette balle, en te frappant, t'a fait pirouetter et t'a jeté par terre?

— Oui, major, puisque je me suis relevé.

— Bien raisonné pour un clairon! As-tu des os, dans ton épaule?

— Oui, major, puisque je sens qu'il y en a un de cassé.

— Eh bien! ajouta-t-il, si, comme tu le prétends, cette balle est entrée dans ton épaule; si elle t'a frappé avec assez de violence pour te casser un os et te renverser à terre, cette balle, qui est de plomb, devrait conserver des traces d'aplatissement. — Or, elle est encore telle qu'elle était au sortir du moule; ce n'est donc pas elle qui a fait le coup. — Allons, je connais ta carotte. Tu as peur que je n'aille chercher la vraie balle au fond de la plaie, et tu as ramassé celle-ci pour me la faire avaler en pilule. — Approche!

Et j'approchai, car il fallait obéir, et le bourreau, dilatant l'orifice de ma plaie à l'aide de son gros doigt, y

fouilla longtemps, égratigna mes chairs avec son ongle, et fit craquer des fragments d'os.

La balle y était encore, car je la sentais remuer. — Elle était entrée dans le sommet du moignon de l'épaule par devant, et avait glissé de haut en bas jusqu'à la moitié de l'arcade de l'aisselle.

— Ça s'en ira plus tard, dit le major en retirant son doigt sanglant; — puis il me demanda des nouvelles de la fusillade que nous entendions encore au lointain, plaça un peu de charpie sur le trou de la blessure, entoura mon épaule d'une bande de linge et me renvoya en criant :

— A un autre!

J'allai me coucher dans une tente voisine, sur une natte de paille doublée d'un lambeau de couverture de laine grise. — Ce n'était pas si bon qu'un mauvais matelas, mais ça valait encore mieux que rien. — J'y grelottais. J'étais presque nu du haut du corps; car on avait coupé mon tricot pour me panser, et j'avais enlevé ma chemise toute mouillée de sang. L'infirmier me donna une couverture et un verre de vin chaud. Cela me réchauffa au dedans et au dehors, et je me pris à réfléchir sur ma triste position.

Je ne disais plus *bono besef*, car je souffrais horriblement, et je me désespérais en pensant à cette balle logée sous ma peau.

Mais d'ou venait-elle donc, celle qui avait glissé dans *ma main pendant* que je fumais ma pipe chez les An-

glais? Je détachai machinalement ma ceinture, je la déroulai, je regardai, à la lueur du fanal, combien elle était empesée par le sang que j'avais perdu, et je m'aperçus qu'elle était trouée en cinq ou six endroits, et que tous ces trous n'en formaient qu'un seul en réunissant les plis de l'étoffe. Ah! je compris alors, en voyant ma ceinture ainsi percée, d'où venait la balle toute neuve tombée au creux de ma main. Cette balle, à l'adresse de mon ventre, avait fait fausse route dans les plis de ma ceinture, et sans ma ceinture, j'échangeais mon congé de convalescence contre une feuille de route pour l'autre monde!

Tout insouciant que j'étais, je n'en remerciai pas moins le bon Dieu par un grand soupir de contentement.

Je donnerai cette ceinture à ma vieille mère. Elle la conservera comme une relique qui a sauvé la vie à son cher enfant, et elle continuera chaque jour à remercier Dieu pour moi.

Je serais resté volontiers sous cette tente jusqu'au jour; mais les blessés arrivaient en foule, et les premiers pansés devaient faire place aux nouveaux venus, et se diriger en cacolet, en litière ou à pied vers l'ambulance divisionnaire du moulin d'Inkermann.

Je préférai monter à pied les côtes rapides du moulin plutôt que de me hisser comme un panier à provisions sur le bât d'un mulet. Quatre ou cinq camarades légèrement blessés m'accompagnèrent, et je comparus devant un nouveau chirurgien, avec le parti pris à l'avance de

me soustraire aux investigations de son doigt. Je me souvenais trop douloureusement de celui de son confrère. Je lui présentai donc la balle égarée dans ma ceinture, comme y étant tombée après avoir labouré mon épaule par-dessous l'épiderme, de haut en bas et dans une longueur superficielle de quelques centimètres seulement.

Il était si affairé, ainsi que ses aides, ce brave chirurgien, que mon assertion ne fut pas vérifiée, et qu'après un nouveau pansement, on me classa au nombre de ceux qui devaient être évacués au plus tôt sur les baraques d'ambulance du quartier général.

J'échappais ainsi à une nouvelle torture. Le sondage de ma plaie était inutile, car la présence de ce corps étranger dans mon épaule étant constatée, l'opération de l'extraction n'eût pas été entreprise immédiatement. On ne pratique, aux ambulances divisionnaires, que les opérations strictement indispensables, et l'extraction de cette balle pouvait, sans inconvénients, être retardée de quelques jours.

Je pris place, pour le reste de la nuit, sur un lit de planches, dans une grande baraque qui contenait environ cinquante autres blessés, les uns adossés à la clôture, les autres étendus de leur long et tous en rang, une moitié d'un côté, une moitié de l'autre; si bien qu'au milieu était ménagée, pour le passage des infirmiers et des médecins, une ruelle étroite, bordée par les souliers de ceux qui, comme moi, avaient conservé leurs deux *jambes...*

Les reflets lugubres d'un fanal planaient sur cette scène. La consigne interdisait les causeries, et si quelques cris involontaires, arrachés par la douleur, retentissaient du milieu de cette nouvelle compagnie hors rangs, de vigoureux coups de sifflet imposaient silence!

Le lendemain matin, le chirurgien en chef de notre corps d'armée passa la visite. Ma plaie, cette fois-ci, fut sondée, la présence de la balle constatée, et il fallut monter dans un fourgon qui nous traîna au quartier général, où enfin je trouvai un lit.

Je demeurai là pendant cinq jours, soumis au régime de l'hôpital, qui me fit maigrir à vue d'œil.

Chaque matin, chaque soir, le chirurgien m'enfonçait dans l'épaule un long stylet d'argent, constatait de nouveaux désordres sur le trajet de la plaie, et s'en allait vers un autre blessé, en hochant de la tête et en murmurant de vilains mots à l'oreille de ses aides.

Le peu que je comprenais de ces vilains mots ne me paraissait guère consolant; il parlait de me désarticuler le bras, le bourreau!! *Bono besef!* me désarticuler le bras! Ah! la mort, plutôt la mort cent fois!!!

Et ces gueux d'infirmiers auxquels je demandais ce que c'était qu'une désarticulation, quoique cependant je connusse très-bien ce dont il retournait, ces gueux-là, pour m'encourager, me répondaient en riant que je ne *battrais plus que d'une aile.*

Ma convalescence devant être très-longue, on décida que l'opération serait tentée dans un hôpital du Bos-

phore, et le sixième jour de mon arrivée au quartier général, je reçus ordre de trôner sur un cacolet pour me rendre à Kamiesh, d'où un bateau à vapeur me transporterait à Constantinople.

On me demande tous les jours ce que c'est que Kamiesh, ce que c'est que Balaklava, et parce que j'ai séjourné pendant sept ou huit mois en Crimée, on veut que je connaisse les mystères et les détours de ces deux cités, qu'on se représente ici comme des garnisons à bonnes d'enfants. — Mais je ne suis entré qu'une seule fois dans Kamiesh, notre Paris de là-bas, et c'est afin de m'y embarquer en qualité de blessé; et je n'ai jamais vu, même de loin, le Londres des Anglais, Balaklava. — C'est que le zouave de Crimée habite le grand air encore plus que le zouave d'Algérie. En Algérie, nous trouvions, au retour d'une campagne de quelques semaines, bons gîtes et bonnes mines d'hôtes. Ici, la tente ou la baraque pour logis; une nuit sur trois, les tranchées pour garnison; et la campagne, toujours la campagne active, sans repos, sans halte et sans quartiers d'hiver.

J'ai sonné la marche, ainsi que mon camarade Fritcher, de Gallipoli à Andrinople et d'Andrinople à Varna, pendant vingt-cinq grands jours d'étapes, avec le choléra dans notre sac, et j'ai recommencé d'Eupatoria au plateau de Kersonèse, et j'ai continué jusqu'à ce jour sans jamais quitter nos campements et nos tranchées.

La cité de Kamiesh m'était donc aussi inconnue que *les cités de la lune*, jusqu'au moment où j'y fis mon en-

trée en cacolet, et du cacolet il fallut aussitôt descendre dans le chaland qui transportait en bloc trois cents blessés sur un navire anglais à vapeur, la *Lady Jocelyn*, chauffant déjà pour le Bosphore.

Je ne saurais dire quelle émotion je ressentis en quittant pour toujours cette contrée où je laissais tant d'amis derrière moi... vivants et morts !

III

Lady Jocelyn. — La traversée. — Mon camarade. — Notre chambre à coucher. — Le Russe parisien. — Les bottes russes. — Le Bosphore.

La *Lady Jocelyn* était un de ces grands bateaux anglais à hélice, frétés par le gouvernement pour porter en Crimée des hommes, des chevaux et du matériel de guerre. On utilisait son retour avec un chargement de trois cents infirmes, malades et blessés, à la consignation des hôpitaux de Constantinople.

Or, soit dit en passant, le Grand Turc fait fort bien les choses; nous lui avons demandé des hôpitaux et il nous a donné les siens, et comme ils ne nous suffisaient pas, il nous a donné encore ses casernes, ses monuments, ses palais et jusqu'au jardin de son sérail (le vieux sérail, entendons-nous, celui d'où l'on a licencié toutes les dames).

Si j'avais supporté sans trop jurer le supplice du cacolet réglementaire, depuis le quartier général jusqu'à Kamiesh, c'est que j'espérais retrouver un peu de bien-être et quelques aises à bord de la *Lady Jocelyn*, installée sans doute en ambulance à vapeur. Je ne pouvais croire qu'on y entasserait pêle-mêle trois cents infirmes, comme on avait entassé nos bataillons en bonne santé sur le vaisseau de ligne qui nous conduisit, voilà un an, de Stora à Gallipoli; ce dernier voyage dura dix-sept jours à la voile, et pendant les dix-sept jours et les dix-sept nuits, le plancher du pont et des entre-ponts nous servit de lit de camp.

Mon calcul était faux, mon espérance folle. Arrivés sur le *Jocelyn*, nous demandons où est notre logement.

— Là, répond le *master*, en frappant du pied sur le tillac, là; et de sa main il délimite notre place depuis le pied du grand mât jusqu'à la poulaine.

— C'est bon pour le jour. Et nos lits pour la nuit, où sont-ils?

— Là encore, fit-il en nous indiquant du pied le même espace.

— Quoi! ni couverture de laine ni matelas?

— En voilà des matelas; — et il nous montra une boxe à mulets comme celle-ci, toute remplie de couvertures de laine entassées, humides, tachées de sang et souillées d'immondices.

— Et si la pluie tombe?

A cette question il ne répondit rien, mais il se prit à

rire d'un gros rire narquois et niais à la fois, comme pour dire : — Ça m'est égal.

— Et le froid de la nuit, comment nous en garantir?

Même rire encore.

— Quoi ! tous ces blessés, tous ces hommes aux membres fraîchement coupés, vont voyager en plein air et ballottés par le roulis sur le tillac de ce navire jusqu'à Thopana, où on les conduit?

Il répondit *oui* par un mouvement d'épaules.

— Ah ! c'est horrible, cette façon tout anglaise de transporter des blessés.

— Consolez-vous, les amis, dit un Anglais qui écorchait notre belle langue, consolez-vous : le devant de la cale est libre. Vous y aurez une litière de paille, épaisse de dix mètres, au-dessus de la respiration... et d'ailleurs le voyage ne durera que trente-six heures ; patience donc.

Et il nous fallut prendre patience. Nous étions encore plus mal à l'aise que sur le *Nil ;* les individus doués de solides poignets avaient seuls la faculté de descendre dans l'Eldorado de la cale.

Vous m'avouerez que cette manière de traverser les mers n'est pas des plus confortables, surtout pour des individus comme nous, qui, la plupart, sont privés d'un membre ou d'une moitié de membre, affligés de plaies béantes, et enrichis d'un noyau de prune ou d'un fragment de projectile logé sous la peau.

Ah ! quel enfer, que l'enfer de ces quarante-huit heures

de traversée de la Kersonèse au Bosphore! Heureusement que le temps se maintint au beau! — La plus petite tempête eût emporté des pelotons de fiévreux et de dyssentériques!

Moi qui, en ma qualité d'Africain et de zouave, suis habitué à me créer du confortable partout où je me trouve, j'eus bientôt saisi d'un coup d'œil l'ensemble de la situation et calculé tout ce que je pouvais en tirer de bon. Je choisis ma chambre à coucher comme je l'ai choisie ici, isolée du contact et de la vue des profanes; et afin de m'assurer des rations privilégiées, je liai connaissance avec le maître cuisinier, en lui soutenant que je l'avais déjà connu en Amérique; il ne comprenait rien à mes paroles, ce brave Anglais, mais il n'en faisait pas moins signe qu'il entendait le français, et que, désormais, nous étions amis à la vie, à la mort.

Mes plans tirés, il me fallait un aide pour les mettre à exécution; je fis donc un traité d'alliance offensive et défensive avec un camarade du 1er de zouaves, qui n'avait plus qu'une jambe; ses deux mains serviraient à panser ma blessure et à faire notre ménage, tandis que mes deux jambes auraient le département du dehors; c'était mettre en action l'apologue du cul-de-jatte clairvoyant et de l'aveugle ingambe, formant un être complet par association.

Ici je me suis associé avec un chasseur à pied, dont le major ferait bien de réparer la santé.

— *Attention!* dis-je à mon camarade, et plaçons-nous

en faction de chaque côté de la boxe à mulet, dont on retire les couvertures de laine pour les distribuer aux passagers; attention! et quand la boxe sera presque vide et que j'y aurai pénétré, tu repousseras d'un vigoureux coup de poing les envieux qui voudraient s'y loger à notre suite.

Ce qui fut dit fut fait : — un quart d'heure après notre départ de Kamiesh, j'avais déjà transformé la boxe en chambre garnie : trois ou quatre couvertures adroitement chipées par les deux mains de mon associé, pendant la distribution, puis reployées in-quarto et étendues sur la partie du tillac circonscrite par la boxe, y jouaient le rôle du plus moelleux tapis de Perse; au fond de l'appartement, nos deux sacs, emmaillottés dans une autre couverture, devaient servir de divan le jour et d'oreillers la nuit; une autre couverture, enfin, placée comme sur un chevalet sur la charpente de la boxe, nous garantissait du vent, du soleil et de la pluie; de sorte que, quand le boiteux et moi nous étions las du grand air, nous rentrions chez nous, nous fermions notre porte et faisions une partie de brûle-gueule, assis en vrai pachas sur nos coussins, jusqu'à ce que, l'heure de dormir nous prenant, nous allongions, moi mes deux jambes et lui la sienne.

Quand on sonnait la soupe, j'allais à la distribution pour nous deux et ne manquais jamais de carotter au retour ma connaissance d'Amérique; comme je vous l'ai déjà dit, le camarade me rendait, lui aussi, son contin-

gent de petits services, et quand je pensais qu'au sortir de l'hôpital de Péra, il me faudrait passer dix jours à la mer, de Stamboul à Marseille, je ne désirais rien tant qu'un pareil compagnon de voyage pour associé, et une boxe pour cabine.

Grâce au père Méry, mes souhaits sont exaucés.

Deux blessés ne se rencontrent jamais sans se dire leurs aventures et leurs espérances.

Le zouave du 1er régiment ne jouissait plus que d'une seule jambe depuis la nuit du 31 janvier au 1er février. Un boulet de canon, trouvant son mollet sur son passage, le lui avait emporté, et le chirurgien n'avait eu ensuite qu'à régulariser la coupe. Il sortait maintenant des baraques du quartier général après complète guérison, et devait être, aussitôt notre arrivée à Constantinople, transbordé sur le paquebot en partance pour la France.

Nous étions tous les deux dans le même cas. Personne ne nous avait vus tomber dans le combat, et chercher à nous relever pour combattre encore; aussi notre nom ne figurait-il sur aucun rapport, et n'étions-nous portés ni pour la croix d'honneur, ni pour la médaille.

Ma foi, je ne me lamentais pas trop de cet oubli. Je n'avais fait que mon devoir, rien que mon devoir, et obéi à mon chef et à ma consigne. Eh bien! suis-je donc plus brave, plus méritant, parce qu'une balle de nuit est venue me couper le sifflet? et lui, est-il passé *héros, depuis qu'il* est orné d'une quille? Si on décorait

tous les blessés, et surtout les blessés par armes à feu, il y aurait plus de lâches enrubanés que de braves; quant à nous donner un logement à l'hôtel des Invalides, c'est différent. On le doit, ce logement, à celui qui n'a pas de gîte. Supposons que je suis maître de danse de mon état; — vous me faites perdre les deux jambes au service de la patrie : il est de toute justice que vous m'aidiez désormais à parcourir le chemin de la vie.

Cependant, les circonstances dont nos blessures furent accompagnées sortent quelque peu de la ligne commune. Vous vous souvenez que quand je me relevai avec l'épaule cassée, je voulus encore sonner la charge, et que la terre qui obstruait l'embouchure de mon clairon m'en empêcha. Certainement, le général qui m'eût vu alors dans de telles dispositions n'eût pas manqué de signaler ma conduite par un ordre du jour à l'armée; mais que j'aille donc maintenant raconter la chose : qui me croira?...

Mon camarade du 1er régiment, lui, était resté comme mort pendant une nuit et une matinée sur le champ de bataille; on le releva au moment de la trêve, et, coïncidence singulière, il se trouve que ce jour-là, je remplissais les fonctions de clairon parlementaire; et il ne blaguait pas, mon camarade, car je me souvenais très-bien des circonstances de cette suspension d'armes.

Elle avait eu lieu à dix heures du matin, à gauche de nos tranchées et auprès du grand cimetière. Un canonnier éleva au-dessus du parapet un écouvillon au bout duquel

flottait un grand morceau de toile blanche, et l'officier m'ordonna de sonner : *Cessez le feu*. Je sonnai, et à droite et à gauche, pareille sonnerie retentit au loin sur toute la ligne.

L'officier rejoignit alors sur le parapet le canonnier qui tenait toujours en l'air son drapeau; là, je donnai quatre appels, et aussitôt un pavillon blanc apparut sur le bastion de la Quarantaine, et la fusillade ayant cessé des deux côtés, nous nous avançâmes le long du cimetière à la rencontre d'un officier russe, qui venait à nous accompagné d'un soldat porteur, lui aussi, d'un drapeau blanc. Ces messieurs, arrivés à quelques pas l'un de l'autre, se saluèrent, échangèrent leurs dépêches, puis se séparèrent après s'être serré la main. Pendant ce temps-là, j'avais donné une chique au soldat de Nicolas, qui ne cessait de dire : *Bono! bono! bono!*

Nous rentrâmes alors dans nos lignes, et tant que le pavillon blanc resta hissé à la tête du mât sur le bastion de la Quarantaine du côté des Russes, et sur la maison du Clocheton du côté des Français, les escouades de corvées travaillèrent à ensevelir les morts de la nuit. Cette trêve dura trois heures, et j'entendis alors raconter que l'on ramenait vivant à l'ambulance un zouave trouvé enfoui sous un monceau de Russes. Il lui manquait une jambe emportée par un boulet. Grâce au froid, il n'était pas mort, car le froid avait arrêté la perte du sang. — Eh bien, ce pauvre diable enterré sous les Cosaques, *c'était mon compagnon* de boxe sur la *Lady Jocelyn*.

Les flâneurs, les curieux venaient souvent nous y rendre visite; nous ne les recevions pas au salon, mais nous leur permettions de s'accouder au dehors, et de causer avec nous jusqu'à concurrence d'embêtement réciproque.

Un jour, je me trouvai des plus étonnés quand un prisonnier russe (on en conduisait une trentaine sur les pontons de la Corne d'or) vint nous souhaiter le bonjour. Je crus d'abord avoir affaire à un déserteur, mais il se hâta de nous dire qu'il était domestique d'un officier russe prisonnier et blessé comme lui, et qu'avant la guerre il avait habité Paris.

Ce Russe n'était pas sale, dégoûtant, hideux, triste et sombre comme les autres. Au contraire, vif, déluré, joyeux et babillard, il semblait regarder comme une bonne fortune sa position de prisonnier de guerre qui lui permettrait de revoir la France.

Autant il nous témoignait d'amitié, à nous autres troupiers français, autant il manifestait de haine contre les blessés anglais qui faisaient partie du convoi.

Quand je lui demandais des nouvelles de la garnison de Sébastopol et de ses moyens de défense, il devenait tout à coup sérieux et réservé, et si j'insistais, en lui disant que nous y entrerions bientôt, il souriait ironiquement et répliquait :

— Si Totleben le veut.

Totleben, vous savez, c'est l'ingénieur chargé de la défense de Sébastopol, un tout jeune homme, dit-on.

Ce Russe, domestique et à moitié Parisien, nous amu-

sait beaucoup quand il était en verve de se moquer des superstitions de ses compatriotes; il nous expliqua ainsi les causes de la guerre actuelle, telles que le peuple russe les comprend :

— Vous vous battez pour une cause politique, vous autres Anglais et Français; nous, Russes, nous nous battons pour une cause divine. Voici pourquoi nous avons pris les armes : les Turcs ont massacré l'évêque et les prêtres russes de Jérusalem; Dieu, indigné, a envoyé une *sotnhias* d'anges pour enlever de là le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le suspendre en l'air loin de la terre souillée, et il a chargé le czar de venger ce sacrilége des païens. L'empereur Nicolas a obéi à Dieu et déclaré la guerre aux impies. Il est mort, mais l'empereur Alexandre continuera la guerre, et sera nécessairement vainqueur des païens turcs et des chrétiens infidèles qui les défendent. Oui, il sera vainqueur, à l'aide du ciel, et entrera à Jérusalem à la tête de toutes ses armées. Le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ redescendra alors à sa place; toutes les phalanges, tous les *Pulks* des anges se rangeront sur le passage des troupes russes et leur présenteront les armes, et alors le czar sera maître du monde entier, qui, revenu de ses erreurs, se convertira à la foi orthodoxe.

Ce prisonnier russe avait appris le français à Paris même, où son maître séjourna pendant plus de quatre années; il connaissait le monde des théâtres, et nous racontait diverses aventures assez scabreuses des dames

les plus célèbres de l'époque (1848); mais ces aventures étaient sans intérêt et sans sel pour moi, encore enfant quand elles défrayèrent la chronique scandaleuse du jour, et qui depuis n'ai vécu que de la vie des camps. Aussi, ne faisant nul cas des révélations de ce domestique d'un prince débauché, je remettais toujours notre conversation sur la guerre de Crimée; mais lui se transformait dès mes premières questions, et de valet babillard devenait soldat circonspect. A peine pouvait-on lui arracher quelques confidences sur les coutumes de ses compagnons; il niait le knout comme punition disciplinaire; il niait aussi qu'avant le combat on distribuât aux soldats des rations extraordinaires d'eau-de-vie de grains, rations assez fortes pour enivrer des bataillons entiers; et cependant j'étais bien sûr d'avoir vu des Russes tellement ivres qu'ils se laissaient faire prisonniers sans résister, lors des attaques d'embuscades.

— Est-il vrai, lui demandai-je, que, même pendant les plus grands froids de cet hiver, les Russes s'avançaient pieds nus vers nos parallèles, afin de surprendre nos travailleurs de nuit?

— Jamais, répliqua-t-il, jamais.

— Et cependant, quand l'armistice sonnait pour l'ensevelissement des morts, j'ai remarqué souvent que la plupart des cadavres russes n'avaient plus de bottes.

— C'est que vos maraudeurs venaient les leur enlever avant le jour.

— Oh ! non, répondis-je indigné, jamais les zouaves n'ont commis un pareil sacrilége.

— Les zouaves, c'est possible; mais il y a d'autres soldats que les zouaves dans les armées anglo-françaises.

— Il a raison, le Moscovite, dit une vieille moustache de la légion étrangère, un manchot dans mon genre, qui s'était arrêté près de notre boxe et nous écoutait causer; il a raison. — Tenez, je porte aux pieds une paire de bottes provenant du régiment des chasseurs d'Okhotsh : je l'ai ramassée après le combat de huit heures du 13 mars. Ces bottes sont meilleures que nos souliers, et presque tous les hommes de la légion sont ainsi chaussés. Fameuse marchandise que ces bottes! cuir souple et solidement cousu! Ça vaut dix paires de souliers d'ordonnance !

Le rouge de la honte me montait au visage, il le comprit et ajouta :

— Nos bottes vous font rougir! Donnez-moi alors l'adresse de votre cordonnier. Ah! jeune homme, jeune homme! cette pudeur vous honore, mais avec elle on attrape des rhumes. Comment! vous avez cru dans vos campements que ces messieurs de Sébastopol voulaient entrer dans les parallèles comme les musulmans entrent dans les mosquées, après avoir déposé leurs chaussures à la porte! Merci! vous ne comprenez donc pas que les farceurs de la légion ont semé ce cancan pour cacher leurs maraudages de bottes?...

— *Mais comment* alliez-vous déchausser les Russes?

— Ah! voilà : sitôt que vous autres clairons vous aviez, après la victoire, sonné la *breloque*, et que, rentrées sous la tente, les divisions du siége dormaient jusqu'au jour, sauf les grand'gardes, les sentinelles, les travailleurs et les bataillons de service et de réserve, — quatre ou cinq volontaires de chez nous par compagnie sortaient de la parallèle, et rampant à plat ventre, se glissaient en silence vers le lieu du dernier combat.

Nos sentinelles les prenaient pour des enfants perdus et les laissaient passer; un quart d'heure après, plus ou moins, selon les distances, les *savetiers*, ainsi nous les nommions, revenaient avec un chargement de bottes, qu'on réunissait ensuite dans une même baraque, et où chaque camarade choisissait chaussure à son pied, moyennant une somme de quelques centimes, déposée dans une tirelire, trésor particulier de la légion, dont l'emploi sera fixé après la campagne.

D'abord, nos chefs ne savaient que penser en nous voyant si bien chaussés, car il faut vous dire que la garnison de Sébastopol semble avoir été habillée et chaussée de neuf tout dernièrement.

Nos officiers supposèrent qu'un spéculateur de Kamiesh faisait crédit à la légion; mais la mèche fut bientôt éventée, et dans l'intérêt de notre santé ils fermèrent les yeux.

Nous tenons en même temps boutique pour les mal chaussés des autres corps, et, soit dit en passant, de hauts personnages nous ont honorés de leur clientèle.

C'est que, voyez-vous, jeune homme, ce cuir de Russie est si souple et si solidement cousu!

Et le vieux légionnaire nous tourna le dos, et s'en alla causer avec un autre individu de son régiment, espèce de géant revêtu d'un grand paletot en peau de chèvre blanche. Ce paletot ressemblait si peu à nos vêtements d'hiver, que je ne pus m'empêcher de lui attribuer une origine étrangère, la même peut-être que celle des bottes d'Okhotsh; vous verrez plus tard que je n'avais pas tort.

La *Lady Jocelyn* s'avançait toujours pendant nos causeries, et grâce à ce que nos matelots appellent un *temps de demoiselles,* elle traversa la mer Noire et descendit le Bosphore aussi tranquillement que le bateau à vapeur du quai d'Orsay descend la Seine jusqu'à Saint-Cloud.

Je trouvais même qu'elle descendait trop vite, et ne me laissait guère le temps d'admirer ces jolis palais, dont les façades badigeonnées de jaune, de vert et de rouge se reflètent dans les eaux bleues du canal.

— Quels beaux casernements! On aurait là des princesses pour cantinières, disaient les camarades, affinant leurs moustaches, et croyant que les odalisques, l'œil au judas des épaisses jalousies des fenêtres, les regardaient passer.

Le fait est que parfois on voyait briller quelque chose d'ardent, d'igné, dans le noir de ces judas, aussi grands et aussi ronds que le trou d'un boulet de vingt-quatre.

Ce panorama du Bosphore était nouveau pour moi, *puisque le* vaisseau de ligne qui transporta le régiment

d'Afrique en Orient nous débarqua à Gallipoli, d'où j'étais remonté par terre jusqu'à Kustendji.

Quarante-huit heures après notre départ de Kamiesh, nous débarquâmes à l'échelle de Thopana, à deux pas de l'arsenal. On nous exempta de la quarantaine; des employés de l'intendance, des sergents infirmiers nous attendaient, et je crus un instant avoir mis pied sur la terre de France, en voyant messieurs les gendarmes qui s'emparèrent des prisonniers russes pour les conduire, me dit-on, sur un des vaisseaux rasés au fond du port.

Je dis adieu à mon ami le Russe parisien. Il m'a donné rendez-vous sur le pont Neuf, au pied de la statue de Henri IV, six mois, jour pour jour, après la signature de la paix ; — heure de midi.

Il n'y aura rien d'impossible à cette rencontre future, si nous ne partons pas tous deux pour l'autre monde, — lui, emporté par les misères de la captivité sur un ponton, — moi par suite de la désarticulation de l'épaule dont je suis menacé.

Je me séparai aussi de mon camarade de boxe, qui fut obligé de prendre place sur un brancard, ainsi que beaucoup d'autres infirmes, tandis que ceux qui, comme moi, pouvaient marcher à pied s'engagèrent dans les rues étroites et escarpées conduisant de Thopana au grand hôpital de Péra.

IV

Constantinople. — L'hôpital. — La salle Sainte-Marthe. — Sœur Prudence. — Ma balle me quitte. — Les groseilles de cuivre. — L'opération. — L'obéissance. — Maladie de sœur Prudence. — Délire.

J'avais beaucoup de peine à me croire dans la capitale du Grand Turc! Quelles sales rues, quelles vilaines maisons, quelle tristesse et quel silence! Il est midi, et l'on dirait qu'il est minuit.

Ah! comme je les secouerais, ces endormis d'Osmanlis, si je pouvais entonner sur mon clairon un motif de circonstance, avec mon camarade Fritcher!

Les portes, les fenêtres, les lucarnes, tout est fermé comme dans nos logis abandonnés. — Seulement, apparaissent, de distance en distance, quelques boutiques d'épiciers, de marchands de tabac et de pipes. Les vénérables trafiquants fument un chibouck, assis sur leurs talons au-dessus de leur comptoir, et ils n'ont pas l'air de se douter qu'une escouade de héros défile en leur présence.

Les chiens seuls nous font l'honneur de s'émouvoir à notre approche. — Ils pénètrent, en grognant, jusque dans nos rangs. — Ils nous flairent avec convoitise, et semblent deviner dans nos rangs le moribond qui succombera bientôt et dont ils pourront ronger les membres enterrés à la turque.

Je vous dirai plus loin comment on enterre à la turque.

Plus d'un boiteux, parmi nous, prendrait volontiers la mesure de son bâton sur leur échine; mais le sergent nous prévient qu'il est sévèrement défendu de frapper ces ignobles et dégoûtants roquets. On les vénère ici comme chez nous on vénère les hirondelles et les cigognes.

Drôle de pays, où il est permis de bâtonner un homme et défendu de bâtonner un chien!

Enfin, nous arrivâmes au haut de la colline, devant ce grand hôpital que le sultan nous a livré, prêt à recevoir douze cents blessés.

En y entrant, on croirait entrer en France. Il n'y a plus rien de turc que les bâtiments; le matériel, les lits de fer, les matelas, les couvertures, les draps, tout est européen, tout est brillant d'ordre et de propreté.

Me voici donc à l'hôpital pour la première fois depuis que je suis soldat. Que n'ai-je échappé aux balles de Crimée, de même que j'échappai aux fièvres d'Afrique! Sortirai-je de là vivant? Et si je sors vivant, posséderai-je encore ce bras gauche que les bourreaux menaçaient d'abattre dans les ambulances du quartier général?

— Ma foi, si je dois mourir, disais-je en regardant autour de moi, j'aurai du moins la consolation de me croire en France; — tout ici me la rappelle, — c'est comme au Val-de-Grâce. Cette salle, où mon lit, entouré de blancs rideaux, partage avec le lit d'un autre blessé le devant d'une embrasure de fenêtre, c'est la salle Sainte-

Marthe. Voici, à gauche, en entrant, la table où l'infirmier-major fait ses écritures ; — à droite, le grand fauteuil de paille où veille, de nuit, le premier infirmier de garde, et au milieu des ruelles, un long, épais et large ruban de serge verte se déroule sur le parquet, afin d'assourdir le bruit des pas des visiteurs et des gens de service. Au pied de chaque lit et en dehors est appendue à la tringle du haut la pancarte de chaque soldat malade.

Au fond de la salle brillent, vert et or, sur la muraille blanche, le croissant et le monogramme du sultan.

Au-dessus, un grand christ, les épaules surchargées de buis bénit, penche sa tête et étend les bras vers les martyrs de la guerre, et sœur Prudence, l'ange consolateur, apparaît...

Je vivrais mille années, que, pendant ces mille années, son souvenir me ferait battre le cœur. — Était-elle jeune, sœur Prudence? je n'en sais rien. — Était-elle belle? je l'ignore. Nous ne la regardions pas des yeux, nous ne la connaissions que par le cœur, et les plus endurcis, les plus bandits d'entre nous obéissaient, enfants dociles, à cette reine de la charité.

Le médecin en chef de l'hôpital, qui s'était intéressé à moi dès la première visite, m'avait spécialement recommandé aux bons soins de sœur Prudence. Mais sa recommandation fut inutile, car cette sainte femme nous dispensait à tous également les trésors de son inépuisable bonté.

Je puis dire que je lui dois la vie. Sans elle, sans le

doux esclavage auquel elle me réduisit, jamais ma nature impatiente, abrupte et indomptée, mon caractère brusque et bizarre, mes allures de clairon à zouaves, n'eussent pu se plier pendant cinquante-deux jours à l'uniformité, à la tranquillité, à la docilité de la vie d'hôpital, conditions indispensables pour la guérison d'une blessure aussi dangereuse que la mienne.

Elle commença par me faire jurer ma parole d'honneur que j'obéirais au chirurgien en chef, qui me donnait une position à garder dans mon lit et me défendait d'en changer jusqu'à la prochaine visite.

J'avais l'habitude de transgresser cet ordre, et c'était en vain que l'opérateur, mon épaule une fois placée sur l'oreiller, traçait autour d'elle sur le drap une ligne au crayon que je ne devais plus dépasser.

Cette position forcée de l'épaule avait pour but de donner à ma blessure une déclivité telle que la balle, entraînée par son propre poids, sortirait d'elle-même hors de la plaie. Mais aussitôt la visite terminée, je me relevais de cette faction. J'effaçais avec de la mie de pain le cercle de convention, et le lendemain matin, j'en traçais un autre semblable.

La bonne sœur, toujours vigilante, ne tarda pas à éventer ma supercherie. Mais au lieu de porter plainte, ce qui m'eût attiré une punition, elle intervint, comme je vous l'ai dit, en engageant ma parole de soldat, qu'elle estimait devoir être aussi sacrée que celle d'un général.

Je lui obéis donc, et le 7 avril au matin, on trouva,

dans la charpie de mon pansement, cette balle maudite qui mettait ma vie en danger.

Elle était de l'espèce cylindro-conique et n'avait rien d'extraordinaire.

Le chirurgien, ne pouvant l'extraire de son terrier, avait craint d'abord qu'elle ne fût armée de cinq pointes. Les Russes nous en envoient parfois de semblables, et nous avons perdu un de nos officiers blessé au bras par un de ces terribles projectiles.

Le membre où elles pénètrent ne peut être sauvé. L'amputation est inévitable, et vous savez qu'on n'en revient pas toujours, d'une amputation.

J'ai entendu dire que ces bons Russes ne se contentaient pas toujours de ces balles à cinq pointes, et nous expédiaient aussi de petites balles de cuivre, rondes, creuses et percées d'un trou. Ces balles ne sifflent pas comme les autres : elles chantent en traversant l'espace, elles sont mélodieuses, et quand elles passent non loin de vous, on croirait entendre les vibrations d'une immense corde de harpe, tendue depuis le canon de la Minié d'où elles sortent jusqu'au but qu'elles atteignent.

Nous nommions ces balles des *groseilles*.

Ces groseilles de cuivre se brisent en faisant blessure; leurs fragments nombreux s'éparpillent dans les chairs et glissent jusqu'aux gros vaisseaux, qu'ils perforent; le chirurgien ne peut jamais extraire les débris multiples *de cette balle* réduite en paillettes, et le blessé meurt,

non pas seulement de sa blessure, mais gangrené ou empoisonné par l'oxydation du projectile.

On prétend que notre général en chef a fait signifier à Osten-Saken que si les carabines des soldats russes lançaient encore des balles de cuivre, il y répondrait par des fusées asphyxiantes. — Une seule de ces fusées tombant sur un corps d'armée peut tuer instantanément des milliers de soldats.

Je reviens à mon individu, à moi-même.

La balle une fois dehors, le chirurgien put lever à son aise les plans de l'intérieur de ma plaie et de mon épaule, et après avoir tout calculé, tout raisonné, les bonnes et les mauvaises chances, il annonça qu'il ne me désarticulerait pas le bras, mais retrancherait une partie déjà nécrosé, c'est-à-diree pourrie, gâtée, de la tête de l'os qu'on appelle humérus.

Les bistouris, les couteaux, les scalpels, les scies, les pinces, les ligatures, la charpie, tout est prêt dans le plateau que porte un infirmier. Le chirurgien relève sa manche de chemise. Sœur Prudence, accoudée sur mon chevet, soutient ma tête par derrière et murmure à mon oreille une prière où résonnent les mots de courage et de confiance en Dieu, et un aide approche de mes narines un tampon de ouate imbibée de chloroforme.

— Pardon, major, m'écriai-je en détournant la face et en repoussant de ma main restée libre la main de l'endormeur; pardon, je me sens la force de rester éveillé.

— Non, je veux que vous dormiez.

— Suis-je donc une femme depuis que je suis entré à l'hôpital ?

— Il ne s'agit pas de savoir si vous êtes une femme ou un zouave, je veux que vous dormiez.

— Mais je sonnerais plutôt la charge !

— Assez causé !... ajouta-t-il, impatienté. Dormez ! le sommeil, et non le courage, me garantit que vous ne ferez aucun mouvement involontaire capable de compromettre la réussite de l'opération... Dormez !

J'hésitais... Je m'indignais qu'on osât suspecter mon sang-froid... Je rougissais de honte en pensant au chloroforme... Il me semblait que je déshonorais le corps des zouaves, et j'allais encore une fois répéter que je voulais être opéré sans chloroformisation, lorsque sœur Prudence me dit tout bas :

— Dormez, enfant, dormez.

Et je me laissai faire.

Je n'ai gardé qu'un souvenir confus de tout ce qui dut se passer alors... Mon insensibilité n'était pas complète... car je sentais qu'on tailladait mes chairs dans le vif... Je sentais que la lame tranchante et froide de l'instrument y pénétrait, tantôt profondément, tantôt en contournant les bords de la blessure ; mais je ne souffrais pas, je n'avais pas conscience de la douleur, et mon sang, que je voyais couler (car mes paupières n'étaient qu'à moitié closes), me semblait être aussi limpide, aussi incolore que de l'eau... On parlait autour de moi ; le chirurgien expliquait sans doute à quelques auditeurs, ses

confrères, sa manière d'opérer, mais je n'entendais rien qu'un bourdonnement confus, au milieu duquel se révélait à mon oreille une voix bien douce, la voix de sœur Prudence, qui ne cessait de dire :

— Courage, enfant, courage !

La douleur, une atroce douleur faillit cependant me réveiller, quand la scie attaqua la tête de l'humérus. Les saccades imprimées à cet os du bras se répercutèrent dans tous mes membres ; je tressaillis, et j'allais pousser un cri de torture, si la main de l'endormeur, toujours remplie de coton imbibé de chloroforme, n'avait scellé de nouveau mes narines et ma bouche.

Quand je revins complétement à moi, il me sembla que je sortais d'un long sommeil. Je ne savais où j'étais, et je dus réfléchir et interroger mes souvenirs avant de reconnaître mon lit, cette blanche guérite près de laquelle j'aperçus, par les rideaux entr'ouverts, sœur Prudence en sentinelle et me menaçant du doigt, car je voulais me soulever pour la saluer.

— C'est fait, me dit-elle, et bien fait ; mais ne gâtez rien maintenant en vous remuant sans cesse.

— Merci, ma sœur.

Et je tendais vers elle mon bras droit, car l'autre était plus que jamais prisonnier dans les bandages.

— Immobilité complète ; silence les premiers jours, et le demi-quart pour régime : telle est ma consigne, ajouta-t-elle, et vous voyez qu'elle est encore plus sévère qu'avant l'opération. Vous y obéirez, n'est-ce pas ?

— Suis-je donc une femme depuis que je suis entré à l'hôpital?

— Il ne s'agit pas de savoir si vous êtes une femme ou un zouave, je veux que vous dormiez.

— Mais je sonnerais plutôt la charge!

— Assez causé!... ajouta-t-il, impatienté. Dormez! le sommeil, et non le courage, me garantit que vous ne ferez aucun mouvement involontaire capable de compromettre la réussite de l'opération... Dormez!

J'hésitais... Je m'indignais qu'on osât suspecter mon sang-froid... Je rougissais de honte en pensant au chloroforme... Il me semblait que je déshonorais le corps des zouaves, et j'allais encore une fois répéter que je voulais être opéré sans chloroformisation, lorsque sœur Prudence me dit tout bas :

— Dormez, enfant, dormez.

Et je me laissai faire.

Je n'ai gardé qu'un souvenir confus de tout ce qui dut se passer alors... Mon insensibilité n'était pas complète... car je sentais qu'on tailladait mes chairs dans le vif... Je sentais que la lame tranchante et froide de l'instrument y pénétrait, tantôt profondément, tantôt en contournant les bords de la blessure; mais je ne souffrais pas, je n'avais pas conscience de la douleur, et mon sang, que je voyais couler (car mes paupières n'étaient qu'à moitié closes), me semblait être aussi limpide, aussi incolore que de l'eau... On parlait autour de moi; le chirurgien expliquait sans doute à quelques auditeurs, ses

confrères, sa manière d'opérer, mais je n'entendais rien qu'un bourdonnement confus, au milieu duquel se révélait à mon oreille une voix bien douce, la voix de sœur Prudence, qui ne cessait de dire :

— Courage, enfant, courage !

La douleur, une atroce douleur faillit cependant me réveiller, quand la scie attaqua la tête de l'humérus. Les saccades imprimées à cet os du bras se répercutèrent dans tous mes membres; je tressaillis, et j'allais pousser un cri de torture, si la main de l'endormeur, toujours remplie de coton imbibé de chloroforme, n'avait scellé de nouveau mes narines et ma bouche.

Quand je revins complétement à moi, il me sembla que je sortais d'un long sommeil. Je ne savais où j'étais, et je dus réfléchir et interroger mes souvenirs avant de reconnaître mon lit, cette blanche guérite près de laquelle j'aperçus, par les rideaux entr'ouverts, sœur Prudence en sentinelle et me menaçant du doigt, car je voulais me soulever pour la saluer.

— C'est fait, me dit-elle, et bien fait; mais ne gâtez rien maintenant en vous remuant sans cesse.

— Merci, ma sœur.

Et je tendais vers elle mon bras droit, car l'autre était plus que jamais prisonnier dans les bandages.

— Immobilité complète; silence les premiers jours, et le demi-quart pour régime : telle est ma consigne, ajouta-t-elle, et vous voyez qu'elle est encore plus sévère qu'avant l'opération. Vous y obéirez, n'est-ce pas?

— J'y obéirai, ma sœur, puisque vous l'ordonnez...

— Et puis aussi de peur que la fièvre des blessés ne survienne et ne vous emporte.

— Je ne le crains pas.

— Le docteur le craint, lui ; ainsi, c'est entendu et convenu entre nous : la diète, le silence et l'immobilité.

— Oui, ma sœur.

— Et vous reverrez un jour votre vieille mère, et vous serez une preuve vivante qu'avec l'aide de Dieu, l'art de guérir peut faire un miracle.

J'obéis ; et comment ne pas obéir à sœur Prudence ?

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, et sa sollicitude ne s'attiédit jamais. Elle obtenait des blessés de la salle ce que n'en pouvait obtenir la discipline militaire la plus sévère. Un seul de ses regards triomphait de leurs résistances ; un seul de ses sourires les récompensait de leur soumission.

Un matin, elle ne parut pas à la visite : grande rumeur parmi nous ! — On s'inquiète, on s'agite ; les infirmiers ignorent le motif de son absence. Est-elle partie ? l'a-t-on envoyée dans un autre hôpital ? l'a-t-on punie parce qu'elle était trop bonne ? Il faut adresser une pétition à la supérieure de l'ordre, pour qu'on nous la rende.

Nous demeurâmes ainsi dans une cruelle anxiété jusqu'à ce que la sœur qui devait la remplacer arrivât à Sainte-Marthe. L'anxiété alors se changea en désespoir : sœur Prudence était malade ! son dévouement avait usé *ses forces.*

La tristesse et le découragement s'emparèrent de nous tous, et dix fois par jour nous faisions demander de ses nouvelles. Tantôt les nouvelles étaient bonnes, et la gaieté circulait sous nos rideaux; tantôt son état inspirait des craintes, et un morne silence régnait par toute la salle. Son absence faillit même devenir fatale à plusieurs d'entre nous. Il y eut des écarts de régime ; le zèle et la surveillance des infirmiers se relâchèrent; moi-même j'éprouvai alors un accident qui ne manquait pas de gravité.

Excusez-moi si, à ce propos, je vous reparle encore de ma blessure et de l'opération que j'ai subie.

Au lieu de me désarticuler ce bras, dont l'extrémité supérieure avait été broyée en partie, le chirurgien en chef de l'hôpital de Péra, divorçant avec la routine (il s'exprimait ainsi), voulut essayer ce qu'on nomme une résection, c'est-à-dire enlever seulement la partie avariée de l'os et conserver le membre en place.

Il avait donc mis à nu l'articulation de l'épaule et scié et enlevé la pointe de l'acromion, ainsi que tout ce qui était gâté sur la tête ronde de l'humérus, nettoyé l'intérieur de la blessure, ramené la peau par-dessus, cousu cette peau, pansé le tout, et maintenu mon bras serré le long du corps, espérant que la blessure se cicatriserait au dehors, sans que l'articulation s'enflammât ; espérant aussi (ce qui est arrivé) qu'une fois la blessure cicatrisée, je pourrais faire mouvoir encore mon bras et m'en servir tant bien que mal.

C'était très-hardi de sa part, m'ont dit depuis plusieurs chirurgiens, et il faut qu'il ait opéré bien adroitement pour ne pas irriter les organes voisins, et provoquer dans l'articulation une inflammation mortelle.

La plupart des opérateurs célèbres procèdent autrement que M. Méry (c'est le nom du chirurgien en chef de Péra) : ils font disparaître le membre et l'articulation, pour éviter cette inflammation toujours mortelle. Mais ce moyen par trop radical est, lui aussi, le plus souvent mortel.

D'autres se contentent d'extraire la balle qui a causé le malheur, enveloppent l'épaule de bandages inamovibles et établissent leurs pansements de manière que l'air ne puisse pénétrer dans l'intérieur de la plaie ; puis ils attendent que, dame nature agissant, les parties perforées de l'articulation s'oblitèrent, se cicatrisent, et que, par suite de ce travail d'inflammation concentrée, par suite aussi de l'immobilité continue, le bras et l'épaule ne forment plus qu'un tout, soudés l'un à l'autre ; de sorte que le bras, n'ayant plus de charnière, ne peut désormais être mis en mouvement, sauf le coude et le poignet, qui conservent leur flexibilité ordinaire.

Cette soudure du bras et de l'épaule se nomme ankylose, et de même qu'on rate souvent la guérison de la désarticulation, on rate aussi l'ankylose recherchée, et le blessé s'en va en congé définitif chez ses aïeux. M. Méry, voulant m'éviter à la fois les dangers de la désarticulation *et les désagréments* de l'ankylose, et me conserver l'usage

presque complet de ce bras gauche, avait agi en conséquence.

Je ne sais si je m'explique clairement, car un zouave ne fait de l'anatomie qu'à coups de sabre; aussi, je vous prie de me pardonner cette digression chirurgicale.

L'opération terminée, restait un point très-important, le plus important à obtenir : la guérison ; — et le grand écueil de cette guérison, c'était une fièvre subite, une fièvre purulente, une fièvre par résorption du pus qui s'infiltre dans les veines, se mélange au sang et empoisonne le blessé sans coup-férir.

Sœur Prudence me menaçait de cette fièvre.

Or, afin de l'éviter, cette fièvre, le chirurgien m'avait donc soumis à un régime des plus sévères.

Tout mouvement brusque m'était interdit. Je devais demeurer couché pendant deux mois, l'épaule blessée placée un peu plus bas que l'épaule en bon état, afin que le pus de la plaie s'écoulât de lui-même au dehors.

Je devais aussi garantir ma sensibilité de toute surexcitation, et il avait recommandé aux infirmiers de garde de l'avertir au plus vite, de nuit comme de jour, si un commencement de fièvre se manifestait.

Pourquoi donc tant de sollicitude, me direz-vous, pour un pauvre clairon de zouaves? Un général, un amiral, un monarque, un millionnaire n'en inspireraient pas de plus grande.

C'est que, soit dit en passant, quoique clairon, j'en vaux un peu la peine; et puis, aux yeux de certains hommes

dans le genre de M. Méry, nous sommes tous égaux devant la science et devant la souffrance! et puis aussi, l'opérateur de Péra, me regardant désormais comme son chef-d'œuvre à lui, tenait beaucoup à montrer ce chef-d'œuvre au monde médical, et à le montrer vivant surtout, non pas par orgueil, mais comme exemple et modèle à suivre dans l'intérêt de ceux qui auraient le malheur de recevoir comme moi une balle cylindro-conique dans l'épaule.

Tant que sœur Prudence fut l'ange gardien de la salle Sainte-Marthe, on observa scrupuleusement les prescriptions du docteur; mais, je vous l'ai dit, dès le lendemain de sa disparition, la discipline se relâcha, le service tomba en désarroi, et l'on s'attrista jusqu'à la démoralisation.

Il paraîtrait qu'après quelques jours de maladie, et lorsqu'on a perdu la plus grande partie de ses forces, on devient d'une sensibilité outrée, qui peut porter de graves atteintes à la convalescence.

J'éprouvai donc une vive émotion à la nouvelle de la maladie de sœur Prudence, et, dès le soir même, l'infirmier de garde prévenait le médecin que j'étais en proie à un violent accès de fièvre.

Le médecin accourut et combattit énergiquement le retour d'un nouvel accès pernicieux, pendant lequel, sans nul doute, j'eusse succombé.

Je n'ai eu que cette nuit de mauvaise en deux mois de résidence à Péra.

La folie, ou plutôt le délire, commença au coucher du soleil et ne s'apaisa qu'au matin. L'infirmier m'a dit que j'étais alors en proie aux hallucinations les plus bizarres.

Sœur Prudence m'apparaissait sous diverses formes : tantôt parée de fleurs, vêtue de dentelles, courtisée, adorée par une foule d'élégants cavaliers, et disparaissant, emportée dans une trombe de valseurs ; — tantôt avec sa grande robe noire et sa grande coiffe blanche, traversant un de nos champs de bataille, et ressuscitant du pied les morts sanglants ; — tantôt illuminée par les reflets de l'artillerie, et glissant, pendant la nuit, sur les parapets de nos tranchées ; — tantôt enfin, cernée de toutes parts par des bataillons russes, sur lesquels nous tombions baïonnette en avant, au pas de charge, que je sonnais, furieux, et que sonnait avec moi mon camarade Fritcher. — Puis, nous la ramenions, triomphants, dans nos lignes, et je m'éveillais, haletant et baigné de sueur ; — et tout plein encore de ce rêve glorieux, je demandais à l'infirmier un journal, *la Presse*, je crois, où j'avais lu cet ordre du jour du maréchal Saint-Arnaud, qui proclame les zouaves les premiers soldats du monde !

Et l'infirmier avait beau dire qu'il ne possédait pas ce journal, — j'insistais ; il me le fallait à tout prix, et je ne me calmais que lorsqu'on me donnait un chiffon quelconque de papier imprimé, que je paraissais lire, en improvisant une proclamation qui se terminait par cette phrase : « Les zouaves sont les premiers soldats du monde, » dix fois, vingt fois répétée, jusqu'au moment

où, à bout de mes forces, je tombais dans un profond sommeil en murmurant encore : Les zouaves sont les premiers soldats du monde !

Ce sommeil me sauva. La fièvre s'éteignit pour ne plus reparaître, et je ne ressentis le lendemain qu'une extrême fatigue dans tous mes membres.

Pour comble de bonheur, on nous rendit sœur Pru-dence, qui voulait passer le temps de sa convalescence au milieu de ses chers blessés.

V

Les sœurs de charité.—Le compère matelot.— Les schtschegoleffs.

Que sommes-nous à l'hôpital ? Un numéro, plus rien qu'un numéro, que d'autres ont porté avant nous et qu d'autres porteront encore, lorsque la santé ou la mor auront fait évacuer les lits.

Ce numéro se substitue au nom de famille, au nom d'homme, au doux prénom d'enfance ; le major, l'infir mier, les voisins, ne nous connaissent pas autrement ; l sœur elle seule proteste, et nous apprend à ne pas ou blier qui nous sommes ; sans elle, le chiffre remplacerai tout à fait le patron.

Quoi de plus sec, de plus triste et de plus navrant que d'entendre dire autour de soi :

— *Le sept est* au plus bas.

— Le dix est en délire.

— Le treize est mort!...

Et ce treize, ce dix, ce sept, c'est Pierre, c'est Jean, c'est François, nos anciens, nos amis, nos camarades du même peloton, de la même compagnie, qui se coudoyaient avec nous à l'exercice et au combat, et qui meurent près de nous sans que leur nom réveille en nous un souvenir, et nous permette de leur dire par la pensée : Adieu, et au revoir là-haut!

C'est en nous appelant comme nous appelait notre mère, que la sœur se fait aimer et obéir.

Souvent j'entends discuter ici certaines questions relatives aux sœurs de charité. Je ne dis mot, en ma qualité de soldat; mais j'écoute les arguments des officiers passagers, et je donne raison à tous ceux qui me rappellent le dévouement de sœur Prudence.

— La sœur de charité, la femme, ange consolateur des hôpitaux, n'est possible que dans le catholicisme, dit l'un.

— Mais les Anglais protestants n'ont-ils pas aussi leurs sœurs de charité? réplique un autre.

— Non! non! notre religion peut seule inspirer de pareils dévouements!

— Qu'est-ce donc alors que miss Nigthingale et les femmes qui l'accompagnent?

— Elles copient nos sœurs.

— Soit; mais les copies rappellent si bien les modèles, que, sans les différences de costume, on ne distinguerait

pas les unes d'avec les autres : — Anglaises et Françaises, catholiques et protestantes, religieuses et séculières, toutes sont également dévouées, également admirables !

— Erreur, reprend le premier, erreur ! Non-seulement je rattache exclusivement nos sœurs de charité au catholicisme, mais encore je regarderais leur mission comme impossible ou inefficace, si elles n'étaient pas soumises aux règles d'une communauté religieuse.

— Ah ! voilà qui est fort ! Quoi ! une femme ne pourra jamais faire preuve d'abnégation et de dévouement, en vertu de sa propre volonté et entraînée par le penchant de son cœur ! — Il lui faudra s'affilier à une congrégation pour pouvoir pratiquer la charité ! Les congrégations sont par trop ambitieuses...

— Allez donc demander aux Anglais qui sortent des hôpitaux ce qu'ils pensent de leurs saintes infirmières, maintenant que le service médical est organisé chez eux comme chez nous ! et vous verrez si ceux qui viennent d'échapper à la mort ne bénissent pas le chapeau de paille et le voile vert de miss Nigthingale, comme nous bénissons la grande coiffe et la guimpe blanche de sœur Prudence.

— Moi, dit un voisin, je suis de l'opinion de Béranger, je crois que

. . . On peut sécher les pleurs
Sous la couronne du martyre
Ou sous la couronne de fleurs.

Le champion du catholicisme riposte à cette citation de notre chansonnier par quelques phrases empruntées à une brochure qui circule à bord : l'*Histoire populaire de la guerre d'Orient,* par M. l'abbé Mullois.

Cet abbé, parlant des dames anglaises venues en Orient pour soigner les blessés de leur nation, reconnaît qu'elles sont animées du désir de rivaliser avec nos sœurs catholiques, mais il affirme qu'elles ne pourront jamais les égaler. « Jamais, dit M. Mullois, jamais l'Angleterre *protestante,* avec son or, sa science, ses institutions, son industrie, ne pourra créer une humble fille de Saint-Vincent de Paul, et puisse cette union dans la charité faire rentrer l'Angleterre protestante dans l'union de la même foi! »

— Mon Dieu! s'écrie alors le contradicteur du catholique, qu'est-ce donc que la charité, si la charité n'est possible qu'aux adeptes d'une seule communion?

Moi, le clairon de zouaves, le ressuscité de la salle Sainte-Marthe, je donnerais raison aux partisans des communautés religieuses, si je n'écoutais que ma reconnaissance pour sœur Prudence; mais je serais injuste, car mille fois j'ai entendu bénir le dévouement des dames anglaises dans les ambulances et dans les hôpitaux de Varna, de Scutari et de l'Archipel. Rien n'est plus vrai que le croquis publié par l'*Illustration* de Londres, croquis où l'on voit miss Nigthingale gravissant à cheval les pentes de la montagne de Balaklava, au sommet de laquelle un hôpital est installé dans le vieux fort génois.

Des hamals, lourdement chargés, suivent la grande dame de charité; ils portent des ballots de douceurs qu'elle va distribuer aux malades et aux blessés avec de bonnes paroles de consolation.

C'est donc en vain qu'on nierait le dévouement hors de la religion catholique. Les faits sont là et dominent les opinions exclusives; nous autres soldats, nous les bénissons toutes, ces saintes sœurs de charité, quelles que soient la forme et la couleur de leur robe!

Mais, en vous parlant de la charité-femme, j'oublie la charité-homme, j'oublie nos aumôniers!

Qu'ils soient bénis, eux aussi!

Au feu, à l'ambulance, le jour, la nuit, sous la tente et dans la tranchée, partout ils vont, se penchant à l'oreille des mourants, et relevant le courage de ceux qui doivent survivre ou succomber à leurs blessures. Et ils ne les oublient pas, ceux qui sont partis au loin en convalescence. Ils ont des prières pour les riches et des secours pour les pauvres. Tenez, moi qui vous parle, j'ai reçu la semaine dernière une lettre de l'aumônier de notre division restée devant Sébastopol. Il me savait parti pour Constantinople après ma sortie de l'hôpital d'Inkerman, et je lui avais écrit que j'attendais ici mon congé de convalescence. Je ne lui demandais rien dans ma lettre; je me rappelais seulement à son pieux souvenir, et je lui promettais que, dans le plaisir comme dans la tristesse, dans l'abondance comme dans la gêne, je n'oublierais jamais sa parole. — Eh bien, il a cru deviner

dans les phrases de ma lettre que j'étais malheureux, ce qui n'est pas; que j'avais besoin de secours, ce qui n'est pas non plus, car rien ne me manque, argent et amis; eh bien, dis-je, son bon cœur s'est trompé, et en ouvrant sa lettre, j'y trouve... quoi? devinez!... un mandat de trente francs à toucher chez le payeur de l'armée! — Trente francs qu'il a prélevés pour moi sur ses appointements de curé divisionnaire!!

Ah! les larmes me sont venues, en voyant ce mandat et en lisant cette lettre; et la lettre, je l'ai pieusement baisée, et le mandat, je le donnerai au premier soldat que je rencontrerai plus pauvre que moi en débarquant à Marseille. — Le but sera rempli.

Je vous dirais bien le nom de ce bon prêtre, si, en vous le disant, je ne craignais pas d'enfreindre ses volontés; car il est de ceux qui exigent le secret entre la main qui donne et la main qui reçoit.

Mais, ma foi! je ne puis le cacher; je veux qu'on le connaisse! C'est celui qui, ayant eu son cheval tué sous lui à la bataille de l'Alma, est remonté à cheval... sur un canon attelé, afin d'arriver plus vite au milieu de ses enfants que décimait la mitraille russe : — c'est l'abbé Parabère!!!

Après l'inépuisable charité de nos bonnes sœurs et de nos aumôniers, venait celle de la mère patrie.

On nous disait qu'en France, le peuple, les riches et les pauvres, les grands et les petits, compatissaient à nos misères. On nous disait que les provinces, les villes, les

hameaux, se cotisaient pour le soulagement de nos besoins, et cela nous donnait du courage; non du courage pour attaquer l'ennemi, car nous n'en avons jamais manqué, de ce courage... mais du courage pour supporter gaiement les rigueurs de la saison.

Quand sœur Prudence revint à Sainte-Marthe, le calme et presque le bonheur revinrent avec elle, et la guérison des blessés marcha rapidement.

Je pus enfin me lever après cinquante-deux jours de faction au lit. Comme il n'y avait plus que des blessés convalescents dans notre salle (les fiévreux et les hommes attaqués de maladies internes occupaient une autre partie du bâtiment), il nous prit envie de fumer, et nous en demandâmes permission à la sœur.

Les consignes militaires sont moins sévères en Turquie qu'en France. En Turquie, l'usage du tabac est plus qu'une habitude, — c'est une nécessité. La sœur toléra donc des groupes de fumeurs à l'embrasure des fenêtres, avec d'autant plus de raison que nous purifierions ainsi l'atmosphère chargée des miasmes putrides qui planent dans le voisinage du grand champ des morts.

— Fumez, enfants, et fumez dur, nous disait un matelot blessé, et vous n'avalerez plus cette puanteur que la brise nous apporte du milieu de ces grands cyprès que vous voyez là-bas alignés comme une haute muraille peinte en vert.

— Le fait est que, par moments, cela vous mord rudement au nez, s'écrièrent quelques-uns d'entre nous.

— Et bien sûr, ça ne vient pas d'une boutique de parfumeur.

— Je me rappelle mon temps de pêcheur de baleine, ajouta le matelot. Quand nous passions à dix milles sous le vent d'une baleine morte et pourrie, nous devinions sa position sans la voir. Mais nous avions là-bas un avantage que l'on n'a pas ici : nous pouvions échapper au bouquet en tirant deux ou trois bonnes bordées, tandis qu'ici nous sommes condamnés à le flairer sans relâche.

— Les musulmans ne s'en plaignent pas. Le grand champ des morts leur sert de Champs-Élysées, dit un bel esprit.

— Je l'ai vu, ce grand champ des morts, et je m'y suis promené en revenant d'Andrinople, répliqua un hussard. C'est une véritable plantation d'échalas en pierre, ou, si vous le préférez, un immense jeu de quilles : il y a une borne à la tête de chaque tombe, et cette borne est coiffée d'un turban en forme de cantaloup.

— Ce doit être très-beau, mais quelle puanteur!

— Le Père-Lachaise ne sent pas si mauvais, objecta un Parisien.

— Peut-être bien que les païens pourrissent plus fort que les chrétiens, fit judicieusement remarquer un jeune fantassin.

— Allons donc, les innocents! reprit le matelot, vous ne savez donc pas pourquoi les cimetières de ces contrées empestent ainsi à cent milles dans le vent?

— Pourquoi?

— Eh! parce qu'ils ont une manière à eux, un *chic* tout particulier pour enterrer les défunts.

— Comment donc?

— Ah! si je vous le disais, vous en sauriez aussi long que moi!

— Parlez, parlez, maître Taillevent!

Ainsi se nommait le matelot.

— Fumez, fumez toujours, enfants, reprend le matelot, et tant que vous fumerez il n'y aura pas de danger. Si la peste met le cap sur vous, elle aura vent debout et s'en ira en dérive.

— Mais nous fumons aussi dur que possible.

— Eh bien! tant mieux; car c'est de rigueur dans ce charmant pays. Je vous disais donc qu'ils ont un chic tout particulier pour arrimer les défunts dans cette vieille cale qu'on nomme la terre, et où nous avons tous notre place numérotée à l'avance, — excepté ceux qui, comme moi, sont exposés par leur profession à être *détrempés* dans l'eau salée.

Quand un Osmanlis a filé son câble, au lieu de l'emballer, comme chez nous, sous forme de colis que M. le curé se chargera de conduire à destination, on débarbouille le ci-devant, on le *brique* à blanc, on le spalme dans ses manœuvres courantes et dormantes, et, revêtu de ses plus beaux habits, et la face découverte et tournée vers le ciel, on le transporte sur un brancard vers les grands cyprès du cimetière. Là, on le descend tel quel au *fond du silo préparé* pour lui; puis les fossoyeurs, au

lieu de rejeter en vrague des pelletées de terre sur son individu, à l'instar des chrétiens, les fossoyeurs, m'entendez-vous, bâtissent, au-dessus et à l'entour de sa tête, un petit appentis, dont la toiture isole la figure du contact de la terre qui recouvre le restant du corps. Ce n'est pas tout encore : ils ménagent une lucarne à cette toiture, et cette lucarne communique au dehors par un canal établi en tuyau de poêle dans l'épaisseur du terrain.

— Mais à quoi bon ce système? demandâmes-nous.

— Ah! voilà!... Si vous êtes curieux, allez le demander aux fidèles croyants.

— Vous le savez aussi bien qu'eux.

— Possible; mais vous ne voudriez pas me croire.

— Nous vous croirons, père Taillevent.

— Possible encore; mais vous auriez tort, car je ne suis pas payé pour vous dire la vérité.

— Dites, dites.

— Eh Dieu! ce tuyau de conduite sert de manche à vent pour désinfecter l'habitation des défunts aux dépens de celles des vivants.

— Est-ce tout?

— Non; ils disent que l'âme du mort s'envole par cette fenêtre.

— Est-ce tout encore?

— Non; les parents, les amis, les dames des trépassés leur envoient, à l'aide de cette espèce de porte-voix, leurs sanglots, leurs gémissements, leurs adieux.

— Mais ce n'est déjà pas si mal inventé! dit le jeune

fantassin, le défunt pourrait donner des nouvelles de ce qui se passe là-bas ou là-haut.

— Innocent ! répliqua dédaigneusement le matelot, qui avait de grandes prétentions de beau parleur, innocent ! Tu ne sais donc pas que les inconvénients de ce mode d'inhumation l'emportent de beaucoup sur les avantages : la fumée de tous ces morts en putréfaction s'échappe par ces cheminées de tombeaux et engendre la peste. Et sur ce, mes enfants, fumons dur pour éloigner la peste.

Ce même vieux matelot était le plus intrépide conteur de notre salle, et il ne disait jamais son mot dans la conversation sans y rattacher une historiette.

Souvent il se répétait, mais il savait aussi trouver du nouveau quand, au début de sa narration, on lui criait : Connu ! connu !

Pendant que nous fumions en chœur, un fantassin du groupe se plaignit d'un violent mal de dents, et l'un de nous lui répliqua tout naturellement : — Va la faire arracher.

— Et si tu peux, va confier ta mâchoire au docteur du *Cafarelli*, dit le vieux matelot, le père Taillevent.

— Pourquoi plutôt au docteur du *Cafarelli* qu'à un autre ? demanda le fantassin.

— C'est qu'il a le poignet solide, celui-là. Figurez-vous, mes enfants...

— Allons ! encore une histoire pour une dent, se dirent *entre eux quelques* fumeurs.

Taillevent les entendit et s'arrêta court.

— Eh bien ! repris-je, que faut-il nous figurer, maître Taillevent?

— Tout ce qu'il vous plaira, camarade...

— Mais vous avez commencé à nous dire que...

— Je n'ai rien commencé... et puis quand même j'aurais commencé, je ne continuerais pas... vu que ça offusque ces messieurs.

Et il nous montra d'un signe ceux qui l'avaient interrompu au début de son : Figurez-vous, mes enfants...

— Ah! mais non, père Taillevent, mais non! s'écrièrent ceux-ci, on ne vous a pas interrompu, on s'est dit seulement : Attention! attention! voilà une histoire pour une dent... Ah! mais non, père Taillevent, on ne vous a pas manqué...

— Vous m'engagiez donc à aller trouver le docteur du *Caffarelli*, dit le fantassin aux dents gâtées.

— Et vous ajoutiez qu'il avait le poignet solide, dit un autre.

— Et vous aviez commencé ainsi : — Figurez-vous, mes enfants...

Sensible aux excuses de ses interrupteurs et flatté d'entendre le fantassin lui demander un avis, flatté aussi de ce qu'on lui rappelait les premiers mots de sa narration si brusquement suspendue, maître Taillevent recommença majestueusement.

— Figurez-vous, mes enfants, que moi aussi, je souffrais d'un violent mal de dents, comme monsieur, et que

j'avais employé tous les remèdes connus pour me soulager, lorsque je résolus d'avoir recours au baume d'acier.

J'étais alors sur le *Cafarelli*, et cette coquine de dent choisissait pour me taquiner juste le moment où le *Cafarelli* tirait ses quatre bordées sur le fort Constantin. C'était au point du jour, et nous avions déjà viré de bord pour gagner au large ; le docteur sortait du poste aux blessés et rentrait dans sa cabine, quand je l'abordai en lui disant : — Docteur, soulagez-moi.

— Arrive, qu'il me répond.

Je le suis, et me voilà dans sa cabine, et je m'assieds sur un tabouret en face du hublot qui nous éclaire. J'ouvre la bouche, et il va crocheter la susdite molaire avec son instrument, quand tout à coup une décharge de cent pièces de canon retentit... c'est le fort Constantin qui nous salue...

— Tiens bon, s'écrie-t-il sans s'émouvoir et sans glisser sur le plancher qui tressaille,

Je ne puis lui répondre, car son instrument me bâillonne; mais je ne bronche pas non plus, et ma tête, roidement droite, résiste à ce choc en tourniquet qu'il imprime sur la dent; — crac! la dent saute, mais au moment où elle saute, un coup violent est frappé sur la muraille du navire, et nous nous trouvons plongés dans une obscurité profonde : — le hublot est fermé.

Que signifiait cette éclipse de soleil levant?

Nous nous le demandions sans pouvoir le deviner.

— *Ta dent est* partie, dit le major.

— Partie avec le jour, lui répondis-je. Elle a sauté dans la cabine.

— Eh bien ! mon vieux Taillevent, voilà deux opérations bien réussies.

— Une, du moins...

— Non, deux. — Approche et donne ta main.

Je lui donnai ma main, et la plaçant où s'ouvrait le hublot, il me dit :

— Que trouves-tu là ?

— Major, j'y trouve un boulet de canon qui est venu boucher la lumière du hublot.

— Eh bien ! crois-tu que le canonnier du fort Constantin qui a fait ce coup-là ne peut pas dire que son opération est aussi bien réussie que la mienne ?

Un autre matelot, joyeux compère, blessé dans ses *œuvres hautes*, comme il le disait, blessé à la tête, comme je le dirais, moi, d'un coup de feu qui, fort heureusement, ne lui avait que labouré le cuir chevelu dans toute la largeur du front et à la racine des cheveux, sans attaquer le coffre de son crâne ; ce matelot, dis-je, nous distribua à cette occasion une cinquantaine de cigares qu'il prétendait provenir d'une prise russe dans la Baltique.

— Sont-y bons, les *schtschegoleffs*, sont-y bons ! s'écriait-il. Ah ! si j'en avais un chargement, de *schtschegoleffs*, quelle chance ! Faut avouer que ces coquins de Russes connaissent aussi bien que nous la route de la Havane !

— Fumez dur, enfants, fumez dur les *schtschegoleffs*. Pas de peste possible avec eux, ainsi que nous l'annonce le camarade.

— Maître! est-ce que *schtschegoleffs* ne signifie pas en russe flageolet?

Le matelot regarda d'un air narquois celui qui hasardait timidement cette question.

C'était un jeune fusilier de la ligne, amputé du bras droit, et dont les moustaches en duvet commençaient à poindre. Le général Canrobert l'avait décoré de la médaille militaire pour fait d'armes consistant en l'embrochement à la baïonnette, et à la suite l'un de l'autre, de quatre Russes qui voulaient, pendant une nuit, le relever de faction en avant de nos tranchées.

Nous avons dans l'armée beaucoup de ces petits êtres à chétive encolure, à timide physionomie; on les prendrait pour des demoiselles en pantalon garance, qui ne peuvent questionner un homme sans rougir d'un pied d'épaisseur; — mais le fusil à la main, ils deviennent des lions, renversent tout, tuent tout.

C'était l'un d'eux qui demandait ainsi la signification de ce mot *schtschegoleffs*.

— Ah bien, oui, flageolet! répliqua le matelot; il n'y en avait pas de flageolets à Bomarsund, jeune homme, et les *schtschegoleffs* vous viennent de là.

— Et comment?

— C'est ce que vous allez savoir.

Et le matelot raconta :

— Tandis que vous débarquiez à Eupatoria, l'an dernier, moi, mes petits enfants, j'étais de ceux qui travaillaient les côtes à Nicolas, — les côtes de la Baltique, entendons-nous; une fameuse mer, que la Baltique, et autrement solide que la mer Noire, puisque l'on peut y marcher à pied sec pendant six mois de l'année...

J'étais donc, alors, matelot canonnier de première classe sur le *Volcan*, un vapeur, un bateau le mieux gréé, le mieux spalmé, le mieux monté de toute la flotte du père Perceval; — ce qui ne doit pas vous étonner, puisque, sur trois cents hommes d'équipage, il y en avait deux cent quatre-vingt-dix-neuf dans mon genre.

Depuis lors, le *Volcan* est venu prendre ses quartiers d'hiver dans la mer Noire, et a prêté au général en chef de l'armée de terre ses meilleurs canonniers; vous savez que je suis du nombre; vous savez aussi que c'est en pointant un canon de notre batterie de la Bourdonnaye que j'ai reçu, dans la doublure de ma tête, cette balle qui m'a procuré l'avantage d'être ici conjointement avec vous.

Mais stop! minute! remettons le cap sur Bomarsund, que le *Volcan* attaqua l'un des premiers de la flotte.

Bomarsund bombardé, chambardé, écrasé, aplati, restait à empêcher les Russes de venir le reconstruire à neuf dès que les flottes seraient parties.

— Le *Volcan*, afin d'y mettre empêchement, demeura donc en croisière dans ces parages, et fut chargé d'amariner tout ce qui oserait pousser au large des ports de Sa

Majesté Nicolas; et Dieu sait combien de bateaux, de sloops, de bricks, de trois-mâts, nous et nos amis les Anglais nous avons amarinés!

On dit qu'après la campagne chaque matelot des flottes alliées recevra, comme part de prises, assez de piastres fortes pour acheter un château!...

Et bien sûr que j'en achèterai un château, et que je vous y inviterai tous à dîner, si, d'ici là, vous et moi, nous *n'avalons pas notre gaffe !...*

Ah! vous riez parce que vous ne comprenez pas mon langage de haut-bord; ce n'est pas étonnant pour des *cabillots,* soit dit sans vous offenser!

Avaler sa gaffe signifie, chez nous, mourir; et en effet, je défie un particulier, quelque robuste qu'il soit, d'avaler, sans étouffer immédiatement, la pique, le croc de fer et le manche en bois de six pieds de long d'une gaffe, cet instrument qui nous sert à garantir nos canots des chocs d'un abordage.

Quant à la qualification de *cabillots,* donnée par les Mathurins de la flotte aux fantassins de la ligne, les fantassins de la ligne doivent s'en honorer.

Les cabillots, ce sont des morceaux de bois ou de fer plantés en râtelier dans les trous, sur la lisse du navire; nous y amarrons nos drisses, nos écoutes, nos cargues, tous nos bouts de corde enfin; — et que la brise soit maniable ou que le vent souffle en tempête, grâce aux cabillots, qui tiennent toujours bon, les manœuvres vont *toujours bien.*

Or, n'êtes-vous pas des cabillots, vous aussi, fantassins de la ligne, vous qui, ne mollissant pas plus sous le mitraillement des Russes que dans un jour de grande revue, servez toujours de point d'appui aux manœuvres de vos généraux ?

Je ne vous insulte donc pas en vous traitant de cabillots, et il m'est permis de vous inviter à dîner dans mon château... si d'ici là nous n'avalons pas notre gaffe...

En attendant, fumons dur les *schtschegoleffs*.

Je vous disais donc que nous amarinâmes pas mal de bateaux russes et finlandais. Un matin, la chaloupe du *Volcan*, patinée par les plus malins du bord, et j'étais du nombre, appuya une chasse soignée à un côtre qui voulait entrer dans Seaborg. Le côtre filait comme une mouette, mais la chaloupe filait comme deux, et filait si bien, qu'une heure après elle disait au côtre : « On n'entre pas ! » Puis, comme l'équipage du côtre paraissait fatigué, on l'invitait à venir se rafraîchir à bord du *Volcan*.

La prise de ce bateau n'aurait pas fait plus grande sensation parmi nous que les prises de tous les jours, sans une circonstance particulière.

Ce *rafiau*, venant de Cronstadt, conduisait à Seaborg un aide de camp d'un général en chef, porteur de dépêches importantes. En examinant les dépêches, on trouva une lettre du grand-duc Constantin, l'amiral des Russes, lettre adressée au gouverneur de Seaborg. Le grand-duc lui annonçait que les artilleurs de la ville d'Odessa avaient remporté une grande victoire sur les flottes de la

France et de l'Angleterre; il lui ordonnait de célébrer cette victoire, et lui envoyait en cadeau, et pour être distribués à l'état-major de la place, quelques milliers de *schtschegoleffs*.

— Quelle blague! s'écria le commandant du *Volcan*, en lisant ces dépêches sur le capot de chambre de l'arrière.

Crois-tu un mot de tout cela, toi, vieux Ponentais? ajouta-t-il en me faisant l'honneur de m'adresser la parole au moment où je passais sous le vent à lui pour aller faire mes deux heures de barre, c'est-à-dire tenir la roue du gouvernail.

— Commandant, que je lui répondis, si ému de la confiance qu'il me témoignait, que je faillis en avaler le pruneau de ma chique, commandant, vous avez raison.

Ah! oui, que j'avais raison, camarades, ainsi que vous l'allez voir.

Notre commandant interroge l'officier russe qui conduisait le côtre; le Russe répond d'abord : *Nixe comprendre*, puis finit par avouer qu'il a fait des classes de français aussi bien que moi; notre commandant le tourne, le retourne, et lui fait dix fois la même question sous dix amures différentes (j'entendais tout en gouvernant est-nord-est demi-nord), et termine l'interrogatoire en lui demandant ce que c'est que des *schtschegoleffs*.

Il paraît que l'aide de camp prisonnier le lui avoua, *car sitôt réponse* reçue à cette susdite demande, voilà

que le maître siffle : En haut tout le monde! et que l'équipage du *Volcan* se masse au pied de la cheminée.

Notre commandant nous dit alors :

— Enfants! voici des dépêches du grand amiral de la flotte russe, qui annonce que les flottes française et anglaise ont reçu une trempe dans les eaux d'Odessa, située par 46° 55″ de latitude nord et 28° 50″ de longitude est du méridien de l'Observatoire de Paris. Croyez-vous à cela?

Comme j'étais resté à la barre, et que le commandant me tournait le dos en parlant, je pus, sans qu'il me vît, faire signe de la main à l'équipage que c'était une blague, et tout l'équipage répondit :

— Non! non!

— Ces mêmes dépêches du grand amiral russe, poursuivit le commandant, prétendent qu'un nommé Schtschegoleffs (et le commandant eut beaucoup de peine à prononcer ce nom de sauvage que l'habitude seule m'a rendu familier), un officier d'artillerie, du grade qu'ils appellent cornette, a fait taire à lui seul le feu des flottes qui bombardaient la ville, et a maltraité nos navires, qui n'ont pu se retirer au large qu'avec de très-grandes avaries... Enfants, croyez-vous cela?

— Non! non! répondit de nouveau l'équipage.

— Et les dépêches ajoutent que l'ordre est donné de célébrer, par tout l'empire russe, la victoire de ce *monsieur Schtschegoleffs*, et pour immortaliser ce monsieur, on a donné son nom aux meilleurs cigares de la Havane

que la Russie possédait encore en magasin, car elle ne s'en procurera plus de nouvelles cargaisons tant que nous ouvrirons l'œil dans ces parages.

A Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Cronstadt, partout, à la cour, à la ville, chez les boyards et chez les bourgeois, on fume des *schtschegoleffs* en l'honneur de cette prétendue victoire d'Odessa [1], et ce côtre que vous venez d'amariner, il est chargé de cigares *schtschegoleffs* à l'adresse des flambards de Seaborg, qui n'oseraient pas venir les fumer en pleine mer, à deux longueurs d'écouvillon des caronades du *Volcan*.

— Eh bien! c'est nous qui les fumerons, leurs cigares de triomphe!

— Lieutenant, qu'on partage d'urgence les cigares russes entre tout l'équipage, et *vive la France!*

— *Vive la France!* répondit l'équipage.

Et voilà, mes petits enfants, comment je possède des *schtschegoleffs* dans mon sac.

Le *Volcan* revint à Cherbourg au commencement de l'hiver, et de Cherbourg fut envoyé dans la mer Noire.

A Cherbourg, la régie ne voulut pas nous permettre de débarquer ce qui nous restait de cigares à bord, et il fallut les garder en consommation, ce dont je suis très-content aujourd'hui, puisque je puis vous en offrir quelques-uns.

J'ai bien entendu dire par une espèce d'avocat que le

[1] *Historique.*

commandant du *Volcan* avait outrepassé ses droits en partageant ses cigares entre nous, et qu'il devait les consigner dans un port de guerre pour être ensuite partagés entre toute la flotte, selon les décisions du tribunal des prises.

Mais j'ai fait remarquer à ce babillard que le commandant du *Volcan* avait dit au lieutenant : — Qu'on partage *d'urgence* les cigares russes.

Or, ce mot d'*urgence* signifiait que la provision de tabac de cantine à bord était épuisée ou avariée, et que les distributions de tabac étant réglementaires, on pouvait, pour obéir au règlement, prendre du tabac partout où on en trouverait.

Allons, fumons dur les *schtschegoleffs*.

L'histoire du matelot et de ses cigares nous égaya beaucoup, et ce fut avec délices que je passai l'après-midi de cette journée assis près d'une fenêtre, d'où j'entrevoyais un vallon couvert de toitures rouges, entremêlées de bouquets d'arbres; au calme qui régnait dans ce fouillis de maisons, étagées sur la colline que dominait le plateau de l'hôpital, je n'aurais pu me croire dans une ville peuplée de plus d'un million d'habitants, mais assis sur les hauteurs d'une bourgade de France, surtout si le clocher de la paroisse m'eût apparu au lieu de ces minarets de mosquées qui s'élancent grêles et pointus vers le ciel et ressemblent à de véritables cure-dents.

De jour en jour, ma plaie se cicatrisait; de jour en jour, aussi, s'éloignait la crainte d'un retour de fièvre

pernicieuse, et le major me laissait espérer que, vers la fin du mois, je pourrais être envoyé en France, soit au dépôt du régiment, soit en congé de convalescence, en attendant ma libération comme invalide, car je ne devais plus penser à l'état militaire.

Il me semblait cependant qu'avec le temps, mon épaule, quoique mutilée, reprendrait assez de force pour me permettre de continuer une profession que j'avais embrassée avec tant d'enthousiasme.

Si je me faisais une illusion, je puis dire que cette illusion dure encore. Quand j'étends ce bras gauche amaigri et presque atrophié et que je compare son épiderme flasque et ridé avec les méplats des muscles de mon autre bras, je me dis que la même vie, que le même sang circulent encore dans leurs vaisseaux, et qu'avec l'aide du temps et de Dieu, je retrouverai mes deux poignets de fer.

Le personnel de la salle Sainte-Marthe se renouvelait de temps en temps.

A ceux qui partaient pour la France, invalides ou congédiés temporaires, on confiait de pieuses missions, toujours acceptées de grand cœur, mais, je l'ai su plus tard par expérience, rarement bien remplies.

A ceux qui arrivaient des ambulances de Crimée, on demandait des nouvelles des amis, des anciens compagnons de tranchée, et la chronique du siége, les cancans des armées faisaient longtemps les frais de la conversation.

J'ai remarqué qu'on éprouvait deux espèces de chagrin en apprenant la mort d'un camarade : si le camarade avait été emporté par un boulet ou tué en repoussant une sortie de Russes, sa mort ne comptait pas... on ne lui donnait pas plus de regrets que s'il eût manqué à l'appel du soir pour aller découcher en ville...

N'est-ce pas tout naturel que le soldat meure en soldat?

Mais quand on nous disait que le choléra, qui de temps en temps se réveille, lui avait fait mettre bas armes et bagages, et qu'il n'avait pas été enterré dans cette grande fosse commune que les gens de corvée creusent et remplissent de cadavres après le combat ; — oh! alors, nous avions un soupir, une larme d'adieu pour lui, et nous redoutions pour nous-mêmes les souffrances qu'il dut endurer à l'heure de la mort!

VI

Le caporal Genty. — Le colonel polonais. — Le traître. — Le fourbi. L'étoile de bazar.

Des zouaves du premier régiment, blessés la plupart par des coups de baïonnette, preuve qu'ils se sont frottés de près avec les Russes, arrivent à l'hôpital, et nous donnent des nouvelles de nos enfants perdus.

Genty, le célèbre Genty que toute l'armée connaissait,

a été fait prisonnier dans Sébastopol même, et il y est mort de ses blessures.

Le général Canrobert fit proposer, dit-on, de l'échanger contre un colonel russe; Osten-Saken refusa.

C'était un brave entre tous les braves, que le caporal Genty! Sa vie est passée à l'état de légende dans nos camps; les Russes eux-mêmes ont glorifié sa valeur, et des déserteurs racontent qu'ils lui ont élevé un monument sur l'une des places de la ville.

Je me souviens que, quelques jours avant de recevoir cette balle qui me broya l'épaule, je rencontrai un soir Genty qui traversait notre poste de tranchée; il lui manquait un morceau de son capuchon, dont le bord semblait avoir été tailladé à coups de sabre.

— Ohé! vieux! lui dis-je, que flaires-tu par ici?

— Deux ou trois *chacals* de bonne volonté, répondit-il. J'ai manigancé pour cette nuit un *fourbi* magnifique...

Nous entendons par *faire le fourbi,* non pas voler, mais nous procurer, avec plus ou moins d'adresse, de ruse et d'audace, ce qui nous manque, et notre capuchon est le *cache-fourbi.*

Aussi, d'Andrinople à Aidos, cette province la plus peuplée des provinces que nous traversâmes en allant de Gallipoli à Varna, que de poules ramassées en fourbi ont augmenté, le soir, notre maigre ordinaire! Tant pis pour celui qui se laissait prendre; — il était coupable alors et *sévèrement* puni.

Les officiers ferment les yeux sur ces irrégularités, qui, du reste, n'ont lieu qu'en pays ennemi ou à demi ennemi.

En France, le *fourbi* serait un vol, et le soldat s'en abstient; en pays véritablement ami et allié, le soldat s'en abstient encore.

Mais, au milieu de ces populations indécises, plutôt malveillantes que sympathiques, telles que les populations grecques de Roumélie, il est bien difficile qu'un corps d'armée s'avance d'étape en étape sans que les maraudeurs n'exécutent des battues dans les hameaux et chez les fermiers les plus voisins de la route stratégique.

Le *fourbi* est né en Afrique. C'est la razzia individuelle.

Aux premiers jours de notre arrivée en Crimée, nous le pratiquâmes sur une grande échelle, et les maisons de campagne des riches boyards, les fermes rencontrées depuis l'Alma jusqu'à Inkermann et sur le plateau de Kersonèse, furent rapidement dévalisées.

C'était de bonne guerre, et ce l'est encore, mais il n'y a plus rien à récolter.

Il faut maintenant traverser cette petite et tortueuse rivière de la Tchernaïa, qui roule ses eaux limpides sur un lit de cailloux blancs, et où il n'est encore permis qu'aux canards sauvages de se désaltérer en paix; il faut pousser une pointe du côté de la célèbre vallée de Baïdar, et si l'on tente l'aventure, on court grand risque de tomber entre les mains des Russes, ou, ce qui est bien

pis encore, de manquer le lendemain matin à l'appel de sa compagnie, et d'être porté comme déserteur.

La partie des faubourgs de Sébastopol qui avoisine la batterie des Jardins et le port, non loin du Redan et de la tour Malakoff, était alors le seul endroit qui valût la peine d'être visité par nos intrépides maraudeurs.

C'était là que Genty voulait m'emmener tenter fortune.

Genty, vieux zouave d'Afrique, que Canrobert connaissait depuis Zaatcha et estimait beaucoup, avait, en quelque sorte, liberté de manœuvres. Il appartenait au deuxième régiment de zouaves comme caporal, mais c'était un caporal hors rangs, attaché aux francs tireurs d'élite, et jouissant de l'entière confiance du lieutenant commandant ces francs tireurs. Il rôdait sans cesse en dehors de nos parallèles pour reconnaître les brèches et les endroits faibles des fortifications de la ville, et d'après ses rapports, nos enfants perdus se dirigeaient la nuit, et notre artillerie modifiait parfois son pointage.

Vers la fin du jour, il aimait à flâner dans nos campements, racontant ses aventures de la veille, et cherchant à recruter des compagnons pour la nuit prochaine.

On le connaissait sur toute la ligne, et c'était fête et joie dès qu'il apparaissait : on le mitraillait de questions, et il répondait toujours gaiement.

Pauvre Genty ! je ne puis croire qu'il soit mort ! Quand j'ai quitté la Crimée, on parlait de sa croix d'honneur, *que le général* Canrobert ne lui avait pas donnée encore,

afin que l'empereur le décorât lui-même de sa main.

A cette époque, vous savez qu'il était question de la venue de l'empereur en Crimée.

Cette proposition d'échanger Genty, prisonnier, contre un colonel russe, ainsi que l'érection d'un monument en son honneur sur une des places de Sébastopol, avec cette inscription :

AU PLUS BRAVE DES FRANÇAIS,

SES ENNEMIS

ADMIRATEURS DE SON COURAGE !

—je pense que tout cela est un conte de troupiers : mais si rien n'était plus vrai, rien aussi ne serait mieux mérité.

Les journaux de France, il y a quelques mois, racontèrent un épisode des nuits aventureuses de ce héros.

Genty ayant pénétré dans un des faubourgs de Sébastopol, à la tête d'une douzaine de zouaves, s'éloigna de ses camarades, et trompé par l'obscurité, accosta une sentinelle russe.

Croyant avoir affaire à un Français, il donna le signal convenu de reconnaissance, signal consistant à frapper deux coups secs sur la crosse du fusil, et à dire : *Chacal.*

Le Russe répète le signal; Genty, surpris et indécis, hésite : il ne sait s'il doit avancer ou reculer, et tout à coup se trouve cerné par une vingtaine de Russes, com-

mandés par un sergent. Le sang-froid lui revient alors en face du danger; il fait feu, croise la baïonnette, et s'écrie : *A moi! les zouaves!* Les Russes, ne pouvant croire qu'un seul homme osât ainsi leur tenir tête, et craignant qu'il ne fût appuyé par une troupe nombreuse de Français, prennent la fuite.

Le sergent, plus brave qu'eux, s'élance sur Genty et lui porte un coup de baïonnette; mais il le manque, et son arme se brise contre un rocher derrière lequel Genty venait de se mettre en garde.

Genty alors empoigne d'abord le canon de fusil du sergent, puis le sergent lui-même, et, lui étreignant le cou à l'étrangler, le ramène au pas accéléré vers la tranchée, près de laquelle il rencontre ses camarades, fort inquiets de son sort.

Je vous ai dit que le bas de son cache-fourbi paraissait rogné à coups de sabre. L'opération datait seulement de la veille de ce jour où il me proposait d'aller en expédition avec lui. Il s'était trouvé barbe à barbe avec un peloton de Russes, dans un boyau près du Redan, et n'avait dû qu'à son agilité de leur échapper; l'un d'eux le tenait déjà par son capuchon, et le coup de sabre qu'un autre lui expédiait sur la nuque lui rendit la liberté en tombant sur l'étoffe du mantelet, qu'il partagea fort heureusement en deux parties.

Genty se déguisait quelquefois en Russe, afin de pénétrer plus avant dans les lignes de défense des assiégés.

*Une nuit, qu'*affublé de la grande capote moscovite et

coiffé de la casquette plate sans visière, il rôdait à plat ventre par le travers du mamelon Vert, cherchant à éventer les mèches des machines infernales, il vit ramper à ses côtés, et à plat ventre comme lui, un enfant perdu dont il reconnut l'uniforme de zouave aux lueurs d'un feu de Bengale qui jaillissait en ce moment du sommet de Malakoff.

Sa première idée fut que le zouave allait s'élancer vers lui, croyant attaquer un Russe, et il se préparait à se faire reconnaître à l'aide du mot sacramentel de *chacal,* lorsque le zouave s'arrêta tout court, se retourna, s'asseyant au repos, et, profitant d'un dernier rayonnement du feu de Bengale, lui envoya un signe tout à fait amical.

— Canaille ! pensa Genty, qui aurait jamais supposé qu'un zouave pût déserter ? Attends, gredin, je vais te remettre dans le sentier du devoir.

Et rejetant sa carabine en bandoulière, il bondit vers le déserteur, le saisit d'une main par le plastron de son gilet, et de l'autre lui fit sentir au flanc la pointe de son sabre-baïonnette.

— Tu vas me suivre, ou je t'éventre, dit-il en assourdissant sa voix autant que possible, de peur d'éveiller l'attention des sentinelles avancées de l'ennemi, qu'il entendait marcher à quelques pas de là.

Mais le prétendu zouave, au lieu de se défendre, se prit à rire et frappa sur l'épaule du faux Russe en lui dégoisant une phrase de charabia moscovite.

Genty, comprenant alors la situation, renverse le

Mosco en arrière, lui applique une main sur la bouche pour l'empêcher de crier au secours, s'agenouille à deux genoux sur sa poitrine, déroule sa ceinture, lui en cravate la physionomie, le désarme, l'oblige à se relever, et avec l'aide de sa baïonnette faisant fonction d'aiguillon au bas des reins, ramène prisonnier dans nos lignes cet enfant perdu de Sébastopol, qui s'était travesti en zouave pour étudier les secrets de nos travaux d'attaque.

Je n'en finirais pas si je vous racontais tout ce que l'on raconte de Genty.

Ce soir-là, je refusai de le suivre.

Mon tour de garde de tranchée arrivait le lendemain, et comme j'avais eu vent que nous attaquerions les embuscades russes du mamelon, je ne voulais pas me mettre dans le cas de manquer au bataillon.

Genty a rendu de très-grands services à l'armée dès le commencement de la campagne. Le maréchal Saint-Arnaud, sur la recommandation de Canrobert, utilisa son adresse et son courage, et l'envoya reconnaître les positions des Russes la veille de la bataille de l'Alma.

Genty découvrit alors les manœuvres d'un espion attaché à l'état-major de lord Raglan, et recueillit un déserteur polonais. La trahison de l'Anglais et les rapports du déserteur obligèrent, dit-on, les généraux alliés à modifier deux fois de suite leurs plans stratégiques.

Parties d'Old-Fort le 19 septembre, les armées, formées en losange, avaient marché la pointe en avant dans *la direction* de l'Alma et en suivant la côte. Les flottes,

de leur côté, se tenaient aussi près que possible du rivage, et quelques-uns de leurs bateâux à vapeur s'en approchaient tellement, que des Finlandais, qui se prétendent aussi bons tireurs que nous, pouvaient, en se couchant à plat ventre sur les sommets des falaises, fusiller impunément nos équipages.

Il faisait chaud, grand chaud, un vrai chaud d'Afrique; nous ne buvions depuis quatre jours que de l'eau saumâtre, et nous avions hâte de remplir nos bidons dans l'Alma.

On campa, ce même soir du 19, sur une hauteur que les éclaireurs russes venaient d'évacuer; et mon camarade Fritcher et moi, nous installâmes notre tente derrière le front de bandière du régiment, mais cette fois-ci un peu plus près qu'à l'ordinaire de notre cuisine d'escouade, et cela pour cause, — car nous avions invité ce soir du monde à dîner.

Une plaine de huit kilomètres à peu près s'étendait en face de nos campements, et l'Alma serpentait au pied des collines qui dominent cette plaine; et sur ces collines nous apercevions les feux de bivouac de quarante mille Russes qui nous y attendaient.

On avait fait courir le bruit que le pont de l'Alma était miné et que nous traverserions cette rivière à gué; — tant mieux; un bain de pieds ne sera pas à dédaigner après quatre longues étapes dans cette contrée ensemencée de chardons, plantée de ronces et entièrement dépourvue de chemins de grande vicinalité.

Mosco en arrière, lui applique une main sur la bouche pour l'empêcher de crier au secours, s'agenouille à deux genoux sur sa poitrine, déroule sa ceinture, lui en cravate la physionomie, le désarme, l'oblige à se relever, et avec l'aide de sa baïonnette faisant fonction d'aiguillon au bas des reins, ramène prisonnier dans nos lignes cet enfant perdu de Sébastopol, qui s'était travesti en zouave pour étudier les secrets de nos travaux d'attaque.

Je n'en finirais pas si je vous racontais tout ce que l'on raconte de Genty.

Ce soir-là, je refusai de le suivre.

Mon tour de garde de tranchée arrivait le lendemain, et comme j'avais eu vent que nous attaquerions les embuscades russes du mamelon, je ne voulais pas me mettre dans le cas de manquer au bataillon.

Genty a rendu de très-grands services à l'armée dès le commencement de la campagne. Le maréchal Saint-Arnaud, sur la recommandation de Canrobert, utilisa son adresse et son courage, et l'envoya reconnaître les positions des Russes la veille de la bataille de l'Alma.

Genty découvrit alors les manœuvres d'un espion attaché à l'état-major de lord Raglan, et recueillit un déserteur polonais. La trahison de l'Anglais et les rapports du déserteur obligèrent, dit-on, les généraux alliés à modifier deux fois de suite leurs plans stratégiques.

Parties d'Old-Fort le 19 septembre, les armées, formées en losange, avaient marché la pointe en avant dans *la direction* de l'Alma et en suivant la côte. Les flottes,

de leur côté, se tenaient aussi près que possible du rivage, et quelques-uns de leurs bateaux à vapeur s'en approchaient tellement, que des Finlandais, qui se prétendent aussi bons tireurs que nous, pouvaient, en se couchant à plat ventre sur les sommets des falaises, fusiller impunément nos équipages.

Il faisait chaud, grand chaud, un vrai chaud d'Afrique; nous ne buvions depuis quatre jours que de l'eau saumâtre, et nous avions hâte de remplir nos bidons dans l'Alma.

On campa, ce même soir du 19, sur une hauteur que les éclaireurs russes venaient d'évacuer; et mon camarade Fritcher et moi, nous installâmes notre tente derrière le front de bandière du régiment, mais cette fois-ci un peu plus près qu'à l'ordinaire de notre cuisine d'escouade, et cela pour cause, — car nous avions invité ce soir du monde à dîner.

Une plaine de huit kilomètres à peu près s'étendait en face de nos campements, et l'Alma serpentait au pied des collines qui dominent cette plaine; et sur ces collines nous apercevions les feux de bivouac de quarante mille Russes qui nous y attendaient.

On avait fait courir le bruit que le pont de l'Alma était miné et que nous traverserions cette rivière à gué; — tant mieux; un bain de pieds ne sera pas à dédaigner après quatre longues étapes dans cette contrée ensemencée de chardons, plantée de ronces et entièrement dépourvue de chemins de grande vicinalité.

Je vous l'ai dit, nous avions l'intention de célébrer ce soir-là notre arrivée devant l'ennemi, et de nous préparer par un grand *frichti* (repas d'extra) à la bataille du lendemain.

Genty, ce célèbre caporal de zouaves, ce mystérieux héros futur du siége de Sébastopol, devait être des nôtres, et l'escouade voulait dignement le recevoir.

Il se faisait déjà tard, — neuf heures environ. — Les tentes étaient dressées et silencieuses, les corvées rentrées; la compagnie de grand'garde et les autres sentinelles à leur poste; les escouades avaient mangé la soupe; les feux de nuit flambaient, et le bataillon allait s'endormir; seule notre escouade veillait encore, et assise autour d'un feu de cuisine, attendait impatiemment l'arrivée du convive; — et son impatience redoublait chaque fois que le cuisinier soulevait le couvercle de la marmite et réveillait les aromes du *rata* en y plongeant la baguette de sa carabine.

La carte de ce *frichti* était digne des zouaves : si les affamés de la ligne avaient dû se contenter de l'*ordinaire sec*, nous, grâces à notre industrie d'Africains, nous allions nous traiter en gourmets; nous allions fricoter aux dépens des Tartares comme nous avions déjà tant de fois fricoté aux dépens des Arabes.

C'est un Tartare à face carrée, au nez plat, aux yeux ronds et percés à une portée de pistolet l'un de l'autre, qui nous a *prêté* l'énorme dindon de ce rata. C'est encore *un Tartare* qui nous a *cédé* les œufs de cette omelette

friturable dans le couvercle de notre marmite; c'est toujours un Tartare qui, par-dessus *le marché*, a remplacé l'eau du bidon par le vin de son crû. Ah! il ne s'agit que de savoir s'y prendre; disons plutôt, il ne s'agit que de savoir prendre pour bien vivre chez les Tartares!

Et Genty n'arrivait pas!

Enfin, vers deux heures, un certain bruit se fait entendre du côté du factionnaire qui, couché à plat ventre, l'œil et l'oreille au guet, et le doigt sur la gachette, surveille les approches de nos campements.

Nous distinguons dans l'obscurité le factionnaire qui se lève d'un bond, et nous écoutons, pleins d'anxiété, — prêts, en cas d'alerte, à nous élancer vers nos carabines en faisceaux.

Quel guignon! pensais-je, si l'ordre survenait de sonner le *Garde à vous!* le rappel et l'assemblée, juste au moment de faire *frichti!*

Heureusement un cri étouffé, ce cri bien connu de ralliement, arrive jusqu'à nous; nous respirons à l'aise; les Russes sont restés chez eux, et nous n'éprouvons plus qu'une vive curiosité en voyant deux individus qui, après avoir échangé le mot d'ordre avec la sentinelle, s'avancent vers notre feu.

— Enfin le voilà! servez chaud!

— Merci! dit Genty d'un ton plein de gravité mystérieuse et en continuant la route sans même s'arrêter; merci, les enfants; — à demain, si nous y sommes.

Et il disparut avec son compagnon, un homme de six

pieds et gros en proportion. Quel était ce personnage muet, ce nouveau camarade de Genty? Rien dans son costume ne pouvait nous renseigner sur son compte; il était coiffé d'une espèce de casquette militaire et revêtu d'une longue capote brune. — Voilà son signalement.

Le *frichti* fut triste; en un quart d'heure, marmite et bidon se vidèrent, et nous rentrâmes sous nos tentes.

Le lendemain, après que le premier coup de canon de la bataille eut retenti, vers une heure de l'après-midi, les zouaves de la division Bosquet traversèrent l'Alma, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et de la mitraille de la ceinture à la tête; ils escaladèrent les pentes rapides que balayaient des avalanches de boulets; puis, arrivés sur le plateau que Menschikoff regardait comme inaccessible, ils se croisèrent les bras, en souriant de pitié devant cette armée russe, autrefois la terreur de l'Europe, aujourd'hui fuyant vaincue et humiliée à jamais...

Je secouais alors sur la manche de ma veste l'extrémité de mon clairon, pour en faire dégoutter l'eau qui s'y était amassée pendant une sonnerie d'aussi longue haleine, lorsque Genty, tout couvert de sang comme un garçon d'abattoir, m'accosta et me dit :

— As-tu vu l'artillerie passer sur le pont?

— Mais oui; et j'y vois encore défiler des prolonges du train.

— Eh bien! ce fameux pont, on le disait miné; et le maréchal le croyait si bien, que jusqu'au milieu de la nuit l'artillerie avait reçu ordre de ne pas s'engager sur

son tablier. C'était une ruse de Menschikoff pour neutraliser la plupart de nos pièces de campagne; mais le personnage que tu as vu hier soir avec moi est venu dévoiler le mystère. On m'avait envoyé sonder la rivière, rôder sur la rive droite, étudier le terrain et éventer les piéges que l'ennemi pouvait nous y avoir tendus. Ma reconnaissance accomplie, j'allais rentrer dans le gué, quand je vois sortir d'un fourré d'aunes un grand particulier qui m'interpelle, en me disant dans notre langue :

— Vous êtes Français?

— Je suis Français!

— Moi, je suis Polonais!

— Soit.

Mais voyant que, malgré son titre de Polonais, je voulais le tenir à distance, et que ma carabine avec mon sabre-baïonnette au bout allait servir de trait d'union entre nous deux, il ajoute :

— Je suis Polonais et colonel polonais; je ne veux plus servir la Russie; je veux servir la France. — Conduisez-moi à votre général : voilà mon épée, que vous lui remettrez.

C'était bien parler; aussi, je pris l'épée et je lui dis de me suivre; — voilà pourquoi je suis passé devant ton *frichti* sans m'arrêter. J'avais cependant grand'faim, mais le service avant tout.

Pendant que nous cheminions, amis comme deux anciens, je le faisais causer, ce colonel polonais, sur monsieur Menschikoff, et il m'en disait de belles! Le hasard

permit que je lui parlasse de ce pont que l'on croyait miné...

— Blague! riposta-t-il, blague complète!

Arrivés au quartier général, je remis mon déserteur entre les mains d'un aide de camp du maréchal, et je prévins l'aide de camp que le pont de l'Alma jouissait d'une bonne santé.

Il paraîtrait que c'était vrai, puisque l'artillerie y a passé.

Genty racontait ses aventures avec un ton de simplicité tout à fait extraordinaire. Il lui semblait très-naturel d'aller rôder la nuit sur la lisière du camp ennemi, de rencontrer un colonel déserteur, de conduire ce colonel au quartier général, et de découvrir dans ses aveux le moyen de gagner une bataille. Qui oserait affirmer que la victoire aurait été pour nous, malgré le courage héroïque de nos soldats, si notre artillerie n'avait pu traverser l'Alma?

Le surlendemain, la vigilance et la perspicacité de Genty sauvèrent encore une fois les armées. Nous étions en marche par delà le Belbec; nous traversions des contrées inconnues; à chaque instant nous pouvions tomber dans des embuscades, être cernés, mitraillés, que sais-je? anéantis même!

On venait de faire halte, vers midi, au fond d'un bois de haute futaie, et le général Bosquet nous avait accordé deux heures pour faire le café. Le feu de l'escouade de Genty n'était pas éloigné du nôtre; les hommes des deux

gamelles fumaient une pipe et causaient des affaires du temps. Genty ne disait rien et paraissait soucieux; assis et adossé à un arbre, il tenait ses yeux fixés sur un groupe d'officiers anglais qui, non loin de nous, entouraient respectueusement le *lord manchot*.

Tout à coup il se lève, arrache sa carabine du faisceau et s'élance au pas gymnastique vers un Tartare qui, venant de quitter la halte anglaise, s'était dirigé du côté du fourré et allait y disparaître. Il y disparut en effet avant que Genty, qui cependant transforma son pas gymnastique en course furibonde, n'eût pu l'atteindre...

Nous ne savions ce que signifiait cette chasse, quand, quelques minutes après, le zouave et le Tartare reparaissent. Le zouave a noué l'étoffe de son turban autour du col du Tartare, et le traîne ainsi captif vers l'état-major anglais; le Tartare pousse des cris d'angoisse, et semble protester de son innocence.

— De quoi est-il donc accusé? se demande-t-on.

— Accusé de porter à Menschikoff un récit détaillé des délibérations du conseil de guerre de l'armée alliée! rien que cela!

Genty avait remarqué les allures suspectes de cet homme qui s'introduisait dans nos campements en nous appelant ses libérateurs et en nous offrant à vil prix des denrées, des volailles, des fruits.

On le fouilla et on trouva dans une doublure de son vêtement une copie des ordres de marches que devaient exécuter les armées anglo-françaises.

Je vous laisse à penser si cette découverte était importante! Nos deux heures de halte furent prolongées. Le grand conseil de guerre s'assembla et chaque corps d'armée reçut de nouveaux ordres.

Restait à punir le faux Tartare, qui n'était qu'un Grec travesti, et à découvrir le traître qui lui livrait ainsi les secrets du conseil. A l'aide d'une confrontation d'écriture, on reconnut le coupable. C'était un tout jeune homme, un *Levantin,* un de ces êtres qui naissent en Orient de parents chrétiens et servent de drogmans, d'interprètes entre la langue turque et les autres langues européennes. Lord Raglan l'avait admis dans le personnel de son secrétariat depuis un mois à peine.

On dit que ce jour-là même, et avant de se remettre en marche, lord Raglan fit fusiller ces deux malheureux devant le front de bandière de l'armée anglaise.

On arrête donc quelquefois des espions; j'ignore ce qu'ils deviennent quand ils tombent entre nos mains : je n'en ai jamais vu fusiller. Mais la justice des Anglais est plus expéditive, et l'on dit que lord Raglan en a déjà fait pendre plusieurs sans longue procédure.

Je me suis souvent demandé par quel endroit les espions pénétraient dans nos parallèles et dans nos campements.

De jour, c'est impossible; de nuit, c'est très-difficile. De jour, il leur faudrait traverser nos postes avancés sans que les factionnaires remarquassent de quel côté *ils viennent;* de nuit, rien que leur présence en dehors

des campements et des tranchées donnerait l'éveil, et leur incognito serait compromis. Je pense donc, et avec raison sans doute, qu'ils ont des intelligences dans l'armée turque, qui compte dans ses rangs bon nombre de Grecs.

Leur mission alors n'offre plus de si grands dangers. Ils vont et viennent de nuit très à leur aise, du moment où ils évitent la vigilance de nos postes avancés.

Ce n'est pas une accusation que je porte contre l'armée turque, Dieu m'en préserve; il y a chez elle, et en majorité, de braves et loyaux soldats; mais chaque individualité n'est pas immatriculée avec autant de soin que chez nous, et des étrangers peuvent prendre la place du véritable soldat dans une compagnie, dans un bataillon, sans que le chef de corps s'en aperçoive immédiatement : tant d'hommes, tant de rations; voilà le seul procédé qu'on emploie pour constater le nombre d'hommes présents sous les drapeaux; et ce calcul est établi par les fournisseurs privilégiés du pacha commandant.

Les espions suivent encore une autre route, la route de mer. Ils entrent comme passagers, comme négociants à Balaklava et à Kamiesh; de là ils visitent nos campements, nos ouvrages, nos parallèles, recueillent renseignements sur renseignements, puis s'envolent par une belle nuit du côté de Sébastopol.

Les mesures les plus sévères ont été prises pour barrer le chemin à ces messieurs. Il est maintenant défendu de circuler dans les ouvrages du siége sans être muni

d'une permission spéciale des généraux en chef, et cette permission ne s'accorde que difficilement.

Il ne se passe pas de jour qu'il n'y ait dans les tranchées quelques arrestations de suspects; arrestations souvent injustes et qui se terminent par l'élargissement du prétendu coupable qui a négligé de se munir d'une carte de passe, ou qui espérait trouver et qui n'a pas trouvé, sur le point des travaux qu'il visite, un officier de sa connaissance qui pût répondre pour lui en cas d'événement.

Pour en revenir au *fourbi*, je dois avouer que le zouave le pratique avec un incontestable talent, mais que le *zéphir*, le *joyeux*, l'*étoile de bazar*, est le véritable maître du genre; — à lui la médaille d'or, la grande médaille d'honneur, comme on dit au palais de l'Industrie.

Le zéphir, *brûle-tout* au combat, se *soigne* au repos; l'armée en campagne manquerait de pain, de vêtements et de souliers, qu'il aurait encore des souliers, des vêtements et du pain à revendre.

L'hiver que nous venons de passer a été rude pour tous, excepté pour lui; son foyer ne s'éteignit jamais, sa marmite fut toujours pleine, et sa cambuse richement approvisionnée.

Ce n'est pas lui qui se serait contenté du riz au naturel, du bœuf salé, du quartier de lard, des fayots maritimes, du biscuit de campagne, du moka plus que blond, plus que clair, et des liquides rafraîchissants de l'aqueduc et de la Tchernaïa; — non! non! — Sans bourse dé-*lier, sans donner* le mille pour cent aux banians de Ba-

laklava, sans honorer les cantinières de sa pratique, il a trouvé le moyen de changer l'eau en vin, le moka blond en moka noir, le biscuit en pain tendre, les fayots en conserves *Morel* ou *Masson*, la viande salée en viande fraîche et le riz naturel en *pilau* succulent.

Zéphir ! la terre d'Afrique fut sa patrie ; ses bataillons étaient partout à la fois, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest; il est toujours agile, toujours preste, jamais endormi ; — *joyeux !* il chante, il rit avant le combat, pendant le combat, après le combat ; il *rase* la fatigue, la maladie et la mort.

Étoile de bazar ! ah ! voilà le stigmate de honte qu'il voudrait cacher à tous les yeux sous un peu de gloire et beaucoup d'insouciance; *étoile de bazar !* il porte, sur ses boutons de zinc terni, une étoile qui remplace le numéro du régiment; — car il a perdu son régiment en vendant, en bazardant l'uniforme pour payer un instant de débauche.

On trouve de grands courages et de grandes intelligences parmi ces jeunes hommes que les conseils de guerre ont puni du boulet, et qui, leur temps de boulet expiré, font une espèce de noviciat de réhabilitation dans les bataillons d'Afrique, avant de rentrer dans un corps de l'armée ; malheureusement, la plupart de ces parias militaires, loin de s'amender, deviennent tout à fait criminels; — heureux ceux qui meurent à temps !

Nous n'avions qu'un bataillon des zéphirs en Crimée; on annonce que le général a demandé les bataillons res-

tés jusqu'alors en Afrique. Si cela est vrai, gare aux villages, aux châteaux, aux maisons de campagne, aux fermes de la vallée de Baïdar et même des environs d'Aloupka et de Yalta! Ils dirigeront par là leurs aventureuses recherches, car depuis Old-Fort jusqu'au plateau de Kersonèse, nous avons tout inventorié sans rien laisser à la traîne.

Il sera peut-être donné au zéphir de reconnaître les positions de cette fameuse armée russe de l'intérieur que nous attendons depuis si longtemps, et qui n'ose descendre se mesurer avec nous.

Le zéphir aime le bon vin et sait s'en procurer. En octobre dernier, lors d'une halte de l'armée sur la rive gauche de la Katcha, le bataillon de zéphirs faisant partie de l'avant-garde campa, avec un de nos régiments de ligne et un régiment anglais, près d'un village tartare nommé Jalawkoi ou Alankoï, je ne sais plus au juste. Le seigneur de ce village, car il y en a encore des seigneurs dans ce pays-là, habitait sur les hauteurs un magnifique château entouré de vignobles aussi beaux que nos vignobles bourguignons....

Il ne jugea pas à propos de rester chez lui pour nous faire les honneurs du logis et nous offrir des rafraîchissements; mais, plein de foi dans le savoir-vivre du troupier français, il laissa en partant, sur la cheminée de son salon, une lettre adressée au commandant en chef. Dans cette lettre, il priait le général de ne pas démolir son *castel, et de* respecter ses meubles, — un piano surtout

qui appartenait à sa fille aimée, — et il ajoutait qu'il faisait hommage à l'armée des fruits de son jardin, des volailles de sa basse-cour et des vins de sa cave. Les zéphirs trouvèrent cette lettre et la portèrent à son adresse.

Un quart d'heure après, grand festival au château! Le piano de mademoiselle s'écroule, s'aplatit et disparaît sous des torrents d'harmonie; — les meubles prennent l'air par la fenêtre; — le feu de joie s'allume dans la cour, — on tord le cou à la volaille de monsieur, on fait la cueillette dans le jardin de monsieur, on défonce les tonnes de la cave de monsieur, on nettoie enfin le château de fond en comble, et lorsque les clairons sonnent le départ, il ne reste plus rien d'intact dans cette somptueuse habitation, rien que les murailles de pierres de taille et la toiture.

Je me trompe; — un caveau n'avait pas été pillé, le vin n'en avait pas été bu... Seulement, quelques privilégiés du bataillon de zéphirs avaient décanté les meilleures qualités et les plus vieilles, sans que la ligne et les Anglais fussent admis au partage.

Calculez combien il a fallu de bouteilles de vins fins pour remplir les grands bidons d'escouade et les petits bidons d'un bataillon sur pied de guerre, ainsi que les tonnelets de la cantinière, et ajoutez au total les trois ou quatre bouteilles que chaque homme emporta dedans ou sur son sac, et vous saurez ce que contenait ce précieux caveau.

Ces farceurs de zéphirs, ces *étoiles de bazar*, avaient

imaginé un truc, une panique pour accaparer le bordeaux, le bourgogne, le champagne, le tokay du boyard. Le choléra travaillait encore les Anglais, et pendant la halte, quelques malheureux en avaient été attaqués. Eh bien! ils firent courir le bruit que le boyard avait empoisonné le vin de son caveau, et que les Anglais, loin d'avoir le choléra, s'étaient empoisonnés en buvant de ces vins.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre le caveau en quarantaine; les zéphirs eux seuls absorbèrent les vins fins, et pendant toute une semaine, le bataillon mérita, plus que jamais, le nom de *bataillon des joyeux.*

VII

Les enfants perdus.—Le caporal gourmand.—Le faubourg.—Les radis et la salade.

Depuis que nos parallèles ont gagné du terrain, et que nous ne sommes plus qu'à quelques mètres des défenses extérieures, la compagnie des enfants perdus et des francs tireurs a été licenciée.

L'espace manquait désormais. On a renvoyé les hommes à leurs corps respectifs, en mentionnant sur le livret de chacun qu'il a fait partie de cette héroïque phalange. — C'est un titre de noblesse militaire.

J'ai plusieurs fois, pendant l'hiver, accompagné les enfants perdus. Ils acceptaient volontiers le concours des hommes de bonne volonté. On partait habituellement de l'extrémité d'une tranchée où les sentinelles avaient reçu la consigne de nous laisser passer et rentrer. On choisissait une nuit bien noire et sans lune. La pluie ne nuisait pas à l'affaire; au contraire, elle assourdissait le bruit de nos mouvements et inspirait de la sécurité à l'ennemi.

Deux camarades formaient l'avant-garde; ils ne s'avançaient pas de front, ils se tenaient à quatre ou cinq pas de distance l'un derrière l'autre et un peu de côté, inventoriant le terrain, flairant l'obscurité et guidant ainsi la troupe, qui, son officier en tête, les suivait en rampant à plat ventre.

Les hommes, ainsi prosternés, faisaient glisser leur fusil sur le sol et le poussaient devant eux aussi loin que pouvait le leur permettre la longueur du bras, puis remontaient à côté du fusil, puis recommençaient ce même manége, gagnant lentement du terrain, toujours muets, comme des voleurs dans une maison habitée, toujours l'oreille au guet, toujours prêts à sauter sur la vedette ennemie qui découvrirait la bande.

Certes, le chat épiant le long des murailles les souris au sortir de leur trou, n'a pas de mouvements plus imperceptiblement silencieux que l'enfant perdu rôdant la nuit aux alentours de Sébastopol.

Les deux premiers éclaireurs observent [illegible]

imaginé un truc, une panique pour accaparer le bordeaux, le bourgogne, le champagne, le tokay du boyard. Le choléra travaillait encore les Anglais, et pendant la halte, quelques malheureux en avaient été attaqués. Eh bien! ils firent courir le bruit que le boyard avait empoisonné le vin de son caveau, et que les Anglais, loin d'avoir le choléra, s'étaient empoisonnés en buvant de ces vins.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre le caveau en quarantaine; les zéphirs eux seuls absorbèrent les vins fins, et pendant toute une semaine, le bataillon mérita, plus que jamais, le nom de *bataillon des joyeux.*

VII

Les enfants perdus.—Le caporal gourmand.— Le faubourg. — Les radis et la salade.

Depuis que nos parallèles ont gagné du terrain, et que nous ne sommes plus qu'à quelques mètres des défenses extérieures, la compagnie des enfants perdus et des francs tireurs a été licenciée.

L'espace manquait désormais. On a renvoyé les hommes à leurs corps respectifs, en mentionnant sur le livret de chacun qu'il a fait partie de cette héroïque phalange. — C'est un titre de noblesse militaire.

J'ai plusieurs fois, pendant l'hiver, accompagné les enfants perdus. Ils acceptaient volontiers le concours des hommes de bonne volonté. On partait habituellement de l'extrémité d'une tranchée où les sentinelles avaient reçu la consigne de nous laisser passer et rentrer. On choisissait une nuit bien noire et sans lune. La pluie ne nuisait pas à l'affaire; au contraire, elle assourdissait le bruit de nos mouvements et inspirait de la sécurité à l'ennemi.

Deux camarades formaient l'avant-garde; ils ne s'avançaient pas de front, ils se tenaient à quatre ou cinq pas de distance l'un derrière l'autre et un peu de côté, inventoriant le terrain, flairant l'obscurité et guidant ainsi la troupe, qui, son officier en tête, les suivait en rampant à plat ventre.

Les hommes, ainsi prosternés, faisaient glisser leur fusil sur le sol et le poussaient devant eux aussi loin que pouvait le leur permettre la longueur du bras, puis remontaient à côté du fusil, puis recommençaient ce même manége, gagnant lentement du terrain, toujours muets, comme des voleurs dans une maison habitée, toujours l'oreille au guet, toujours prêts à sauter sur la vedette ennemie qui découvrirait la bande.

Certes, le chat épiant le long des murailles les souris au sortir de leur trou, n'a pas de mouvements plus imperceptiblement silencieux que l'enfant perdu rôdant la nuit aux alentours de Sébastopol.

Les deux premiers éclaireurs observent donc tout, in-

terrogent tout du regard, malgré l'obscurité; sondent l'espace et surtout *reniflent les Russes*, qui ont un certain fumet caractéristique, et ils communiquent de temps en temps leurs observations à l'officier qui commande l'expédition.

Une fois, nous avions pour mission, non pas de tuer les factionnaires russes que nous rencontrerions, mais seulement de reconnaître l'état des travaux de défense sur un point en arrière du mamelon Vert.

Le lieutenant Brener nous commandait.

Il fallait relever la position de l'ennemi et rentrer dans nos parallèles sans lui donner l'éveil. Nous décrivîmes une grande courbe en allant, et rencontrâmes sur notre droite un monticule de terre, derrière lequel un groupe de Russes se tenait en embuscade.

Tomber sur ce groupe, l'étrangler en bloc, l'éventrer si mieux est, rien n'était plus facile. Mais alors nous donnions l'éveil, et le but de l'expédition était manqué.

Il fallut donc tourner le groupe de sang-froid et sans lui dire un mot, et nous glisser entre lui et le fossé où travaillaient les pionniers ennemis, visiter ce fossé, et revenir chez nous sans avoir quelque peu engaîné nos sabres dans leur peau!

La découverte d'une mine, en revenant, nous dédommagea de cette abstinence forcée.

Une autre fois, véritable fou que j'étais, je suivis un *galant* caporal qui espérait trouver, dans le faubourg de

l'Arsenal, quelque jolie fille grecque. J'avouerai que, moi aussi, j'en espérais autant de mon côté.

Nous y pénétrâmes sans grande peine par une brèche. Toutes les maisons étaient abandonnées, dévalisées, dévastées, et quoique le grand air s'y renouvelât très-facilement, puisqu'il ne restait pas un carreau de vitres aux fenêtres, elles étaient empestées par une odeur particulière, âcre et repoussante, un parfum de graisse rance qui nous prenait à la gorge et menaçait de nous donner une quinte de toux.

Fort heureusement que nous parvînmes à museler cette toux, sans quoi un bivouac, dont les feux flamboyaient au bout de la rue, nous fût tombé sur le dos.

Les jolies filles grecques ne parurent pas, mais nous nous en consolâmes en rapportant chacun un chargement de *bois mort* pour le foyer de notre tente.

Je ris encore de bon cœur en pensant avec quelle célérité nous fagotâmes, à l'aide de nos petits couteaux à scie, une douzaine de chaises oubliées dans un salon.

Il y avait là des buffets, des bois de lits, des meubles, qui n'y restèrent pas longtemps, car dès la nuit suivante, les camarades, auxquels nous avions parlé de la découverte de cette forêt de nouvelle espèce, vinrent y débiter du bois de chauffage; les vignes et leurs souches étaient consommées depuis longtemps, et le froid piquait toujours dur.

En allant du salon aux chaises dans une autre cham-

bre, je sentis que je mettais le pied sur quelque chose de doux et de moelleux.

C'était un tapis, un tapis moquette.

— Voilà qui serait bon, pensai-je, pour neutraliser l'humidité du sol de notre tente.

— Qu'en dites-vous, caporal?

Le caporal, pour toute réponse, se mit à tailler, avec son sabre, un grand morceau carré du tapis; j'en fis autant, et nous quittâmes le faubourg, chargés comme de véritables marchands porte-balle.

Une autre fois encore, au milieu du printemps, je retournai dans le faubourg avec le même caporal, qui avait bien les idées les plus bizarres et les goûts les plus originaux qu'aucun homme ait jamais eus.

Ce soir-là, la fantaisie lui était venue de manger une salade, et il prétendait que nous trouverions des laitues pommées dans les jardinets attenants aux maisons du faubourg.

— Mais, malheureux! lui disais-je, où prendras-tu ton huile pour assaisonner tes laitues, sinon dans la fiole à huile du fourniment? Elle est bonne, l'huile de pied de bœuf! Et le vinaigre?

— Imbécile! répondit-il, j'ai invité à déjeuner le caporal-infirmier de la division, et il nous apportera de l'ambulance du vinaigre à l'intention d'un gargarisme et de l'huile d'olive pour faire du cérat.

Comme il y serait allé seul, à ce fourrage d'un nouveau genre, si j'avais refusé de l'accompagner, je voulus

me mettre à même de lui porter secours en cas d'accident, et je le suivis bien malgré moi.

Quelle folie de risquer ainsi sa liberté, sa vie, pour satisfaire un caprice de femme grosse! C'est maintenant, pauvre invalide que je suis, qu'il m'est donné de comprendre tout le danger de ces aventureuses et inutiles campagnes nocturnes.

Mais alors nous étions dans un état de surexcitation indéfinie; nous respirions de la poudre, au lieu de respirer de l'air.

Notre cœur battait la charge; nous redoutions plutôt un accroc à nos hardes qu'un accroc à notre peau, et nous étions prêts à nous endormir dans la mort, insouciants, comme si la diane devait nous réveiller le lendemain.

Nous partîmes donc vers neuf heures environ, et nous rentrâmes à trois heures sains et saufs, mais les mains vides.

Cet insuccès ne découragea pas mon caporal; au contraire.

Dès la nuit suivante, il voulut encore associer ma gourmandise à la sienne, mais je refusai net, et il s'en alla tout seul explorer un autre jardinet que, du poste du Clocheton, il avait reconnu verdoyant et rempli d'herbes folles.

Les graines tombées des plantes de l'an passé y avaient germé à foison, et il revint triomphant et chargé, non pas de salade, mais d'une magnifique botte de radis dont

il fit hommage au *général* des enfants perdus, le lieutenant Brener.

Cette botte de radis eut beaucoup de succès au camp; on supposa avec raison qu'il n'avait pas tout récolté, et on lui en demanda d'autres, payables au poids de l'or, si bien que, pendant plus d'une semaine, l'ordinaire de quelques officiers s'augmenta de ces primeurs.

— Prends garde de récolter des prunes en cherchant des radis, lui disait-on; la mitraille et la fusillade de nuit ne sont pas toujours aveugles.

Mais lui n'écoutait rien, et ne pensait qu'à remplir son *crapaud*, cette petite bourse de cuir, cette providence que nous portons au cou comme on porte le scapulaire, et chaque fois qu'il n'était pas de garde, il s'en allait faire son périlleux métier de jardinier noctambule.

Un soir, en lui disant au revoir, je lui serrai la main plus fortement que d'habitude; un triste pressentiment me disait que nous ne nous reverrions plus.

En effet, il partit et ne revint pas.

Est-il mort, est-il prisonnier? On l'ignore.

Les Russes ne se donnent pas la peine de réparer les murailles de ce faubourg, murailles que notre artillerie a décousues en maints endroits et percées de larges brèches par où pénétreraient de front des bataillons entiers.

Ils savent que cette position, que nous pourrions occuper à chaque instant, nous serait plutôt funeste qu'utile, car elle peut être foudroyée par les batteries de la

Quarantaine, situées de l'autre côté de la rade, à quarante ou cinquante mètres de distance.

Ils n'y envoient des troupes que pendant la nuit ; ces troupes bivaquent sur les carrefours et se retirent dès le jour.

Aux premiers temps du siége, les excursions des enfants perdus, dans ce dédale de ruines, pouvaient nous être de quelque utilité et nous procurer des renseignements précieux sur les forces qu'y entretenaient les assiégés et sur leurs moyens de défense ; mais depuis qu'ils en ont confié la garde aux batteries de l'autre côté de la baie, les dangers que l'on court en y pénétrant n'offrent plus aucun avantage, et nos sentinelles ont reçu l'ordre d'arrêter au passage les aventuriers dans le genre de mon caporal.

Que de braves y ont succombé sans profit et sans gloire!

Vers la fin de janvier, une vingtaine de nos tirailleurs y furent assaillis par une nuée de Cosaques ; huit tirailleurs seulement échappèrent à la mort.

VIII

Les Anglais après Malakoff. — La tente-abri. — Le ménage. — Le tapis moquette. — Le tuyau de cheminée. — Blanc-Blanc. — Les tambours lévriers. — Le bouc blanc du 23e fusiliers royaux de Galles. — Le *rata* de chameau.

Depuis mon départ, on dit que les Anglais se sont maintenus pendant un jour entier dans le faubourg qui avoisine le port et la batterie des jardins.

Ils y entrèrent lors de l'attaque du Redan et de la tour Malakoff, le 18 juin, et en chassèrent les Russes, qui leur disputèrent le terrain pas à pas, transformant chaque maison en embuscade, chaque fenêtre en embrasure, et vendant cher l'éphémère possession d'une position que nos alliés devaient évacuer quelques heures après la victoire.

Le combat fut fertile en épisodes terribles.

— Voilà pour toi, damné Anglais! hurla le prince Strégnoff, qui, se trouvant au détour d'une rue face à face avec lord O'Newil, lui enfonça son épée dans le ventre jusqu'à la garde.

— Merci ! riposta l'Irlandais, qui eut le temps de d charger son revolver droit dans la bouche encore entr'c verte du Russe...

Et ils tombèrent morts tous deux, tous deux ayant *sans doute* pour dernier souvenir le souvenir de l

amitié passée. Ce lord et ce prince s'étaient connus à Londres et à Paris avant la guerre, et on les citait comme inséparables.

Les journaux racontent cent autres faits analogues.

Le combat terminé, nos alliés inventorièrent leur conquête.

La population civile n'avait eu que le temps de fuir dans la cité, laissant à la merci des envahisseurs ses meubles, ses provisions, ses richesses, tout enfin, tout ce qu'elle possédait, et le pillage dura tant qu'il y eut quelque chose à piller.

Les highlanders s'installèrent dans la somptueuse habitation d'un officier général, et toastèrent à la gloire des armées alliées, avec le bordeaux d'Aloupka et le champagne de Margarath, ces crus de la Crimée, déjà rivaux de nos vieux crus de France.

Les glaces servirent de cible, les porcelaines de poupées de tir aux fusiliers royaux; les mélomanes exécutèrent le *God save the Queen* à grands coups de crosses sur le clavier des pianos; les meubles démembrés, déchiquetés, bottelés en fascines, alimentèrent un immense feu de la Saint-Jean, et quand l'heure de la retraite sonna, les ravageurs rentrèrent dans leurs lignes, les uns en robes de femmes, le shako orné de dentelles et de fleurs, les autres encore la poche garnie de bijoux et de monnaie, tous enfin rapportant, selon leurs caprices et leurs goûts, quelques reliques de cette grande journée de pillage!

Vous vous souvenez que mon dernier tour de fourbi,

dans le faubourg de la Quarantaine, me procura un assez bon fagot de chaises et un tapis moquette pour notre tente, mais je ne vous ai pas dit encore ce que c'était que cette tente.

Elle ne ressemblait ni aux tentes d'Afrique que vous voyez dans les peintures de M. Horace Vernet, ni aux tentes Taconnet de Satory, ni à ces jolies tentes turques, de forme conique et couleur vert de mer; c'était tout simplement une *tente-abri*, un *bonnet de police*, un parapluie de toile à deux manches, fichés en terre au lieu d'être portés à la main.

Avez-vous remarqué, sur le sac du troupier d'un bataillon de guerre, un petit rouleau de toile grise et deux morceaux de bois dépouillés de leur écorce et ressemblant beaucoup aux fragments d'un manche à balai scié en deux parties? Eh bien, voilà tout le matériel du campement, — du campement à deux, entendons-nous.

Un troupier réunit les deux morceaux de bois à l'aide d'une douille en fer-blanc, et cela forme un bâton : — pilier numéro un de l'édifice.

Le camarade en fait autant : — pilier numéro deux.

Alors on réunit par des agrafes, qui y sont cousues à l'avance, ou à l'aide de boutons et de boutonnières, les morceaux de toile que chacun portait en rouleau sur son sac, et on les pose par leur milieu au-dessus des deux piliers; les extrémités s'en vont en pente jusqu'au sol; on les y retient à l'aide de piquets fourragés en route.

Mais les deux côtés sont ouverts. Alors on ferme l'un

d'eux toujours à l'aide d'agrafes ou de boutons, ou même d'un point de couture, et l'autre est garni d'une portière mobile, quand on a eu l'adresse de se procurer assez de toile pour fabriquer cette portière.

Voilà ce qu'on appelle la tente marabout. Asile très-commode pour une nuit d'été.

On fait généralement honneur aux zouaves de l'invention de la tente-abri ; je suis zouave, mais je suis juste avant tout, et je rends à César ce qui est à César ; — cet honneur revient aux soldats du 17e léger. Les premiers de tous ils eurent l'idée, dans les bivouacs des froides nuits d'Afrique, de découdre leurs sacs de campement et de s'en faire des abris, en les réunissant deux par deux avec des ficelles et en les soutenant par des bâtons.

Le général Bedeau, alors colonel, régularisa ce mode d'abri et le rendit réglementaire dans son régiment ; — les autres corps suivirent l'exemple.

Ces petites tentes nous ont été très-utiles dans la guerre actuelle, où le transport du matériel a offert des difficultés si nombreuses, que les tentes ordinaires, ainsi que les baraques en bois, ne sont arrivées devant Sébastopol que fort tard.

L'armée anglaise n'en possédait pas, aussi a-t-elle mille fois plus souffert que nous.

On les appelle *marabouts*, du nom de ces petits mausolées ras-terre, sépultures de santons vénérés, qu'on aperçoit çà et là sur les collines des pays musulmans. — On les nomme aussi *bonnets de police*, leur forme rap-

pelant assez cette coiffure que reprennent les corps d'élite.

On s'y réfugie à deux, à quatre, à six, à huit, selon que l'on a réuni plus ou moins de morceaux de toile et planté plus ou moins de bâtons. Parfois alors la tente unique forme un étroit couloir, et ne gagne d'espace qu'en longueur.

Mon camarade Fritcher et moi nous avions établi la nôtre pour nous deux seuls, à vingt pas en arrière du front de bandière du régiment, entre les cuisines des compagnies et le pavillon de la cantine.

Ce n'est pas pour me vanter, en ma qualité de zouave, mais je vous assure que tout ce que l'on a dit de l'esprit inventif et industrieux du zouave en campagne est encore au-dessous de la vérité.

Une tente-abri n'est que provisoire; on la dresse le soir, on la replie le matin, et si elle ne garantit pas tout à fait des rigueurs de la nuit, du moins voyage-t-on facilement avec elle, et est-on toujours sûr de la reconstruire promptement au besoin.

Devant Sébastopol, il nous a fallu chercher à transformer cet abri provisoire en abri permanent et solide, capable de résister aux vents violents, de supporter les neiges amoncelées, et de défier les torrents de pluie, non pas pendant une seule nuit, une seule semaine, un seul mois, mais pendant tout un hiver; et nous y avons merveilleusement réussi.

Je cite ma tente comme modèle.

Deux canons de fusils russes, transversalement placés

d'un bâton à l'autre, consolident l'édifice et maintiennent inflexible l'arête de la toiture ; nous avons entouré le dehors d'un bourrelet de terre glaise, afin que l'air et le vent ne soulèvent pas en arcades le bord inférieur de la tente, compris entre les piquets qui le rattachent au sol et le sol même ; puis, au bas de ce bourrelet, nous avons établi, avec de vieilles tuiles et de vieilles briques ramassées dans les ruines des fermes du plateau, une rigole ou canal d'écoulement pour recevoir la pluie glissant sur le talus de la toile.

Voilà pour le dehors.

Au dedans, le sol est creusé d'un tiers de mètre environ de profondeur, et un rebord de terre, une espèce d'estrade ou d'étagère d'un tiers de mètre aussi de largeur, règne tout autour : c'est là que le *ménage* est déposé : — le sac, le bidon, la gamelle, les brosses, la fiole à huile, les provisions, la ration du jour, tout enfin, tout le bataclan du soldat en campagne.

C'est là aussi que nous nous asseyons quand nous sommes las d'être couchés.

Le foyer s'allume dans une échancrure de cette estrade, avec un lit de briques pour aire, des briques encore pour lambris et une pierre de taille pour manteau de cheminée, et la fumée s'échappe par un trou creusé en coude, lequel trou passe sous l'estrade et sous le bourrelet, et s'ouvre au dehors dans un tuyau de tôle planté là comme une borne.

Ce tuyau de tôle, que nous avions guigné au sommet

d'une maison du faubourg, mon camarade Fritcher est allé le dénicher une belle nuit, et il porte en bosselures les traces de trois ou quatre balles que lui envoyèrent les sentinelles russes qui prirent l'éveil à son passage.

A l'un des bâtons-piliers est accroché le Saint-Gobain, ce petit miroir rond comme une tabatière de zinc, où le matin nous regardons avec orgueil si la poudre ne noircit pas encore notre physique de guerrier français; à l'autre bâton, un fil de fer est agencé pour servir de bougeoir aux stéariques achetées deux francs pièce à Balaklava, en l'honneur de l'ami qui vient passer la veillée avec nous.

Le sol de notre réduit resta longtemps parqueté d'une couche de terre glaise, que j'avais cloutée avec de petits cailloux ronds.

Nous dormions là-dessus, enveloppés de nos couvertures, et préférant cette dure couchette, toujours propre, aux litières d'herbes qui se desséchaient bien vite et s'en allaient en poussière; et quelle fête! quel bonheur! quelles délices! quand le tapis moquette vint embellir ce réduit.

Tout le régiment nous porta envie; on ne parlait que de notre tapis, et des richards d'officiers nous en offrirent son pesant d'or.

J'y faisais de trop beaux rêves pour jamais penser à le vendre!

Telle fut notre demeure, à moi et à mon camarade *Fritcher*, depuis novembre jusqu'en mars.

On l'appelait dans le camp le boudoir des clairons, et

on le reconnaissait de loin, au milieu des autres, non pas aux clairons suspendus au faisceau de nos fusils, mais au voisinage de cet orgueilleux tuyau de cheminée, qui, aux jours de repos, s'empanachait d'une jolie petite fumée légère et bleuâtre.

Ce boudoir était bien étroit, bien resserré pour nous deux, et cependant il y avait toujours assez de place pour y recevoir un ami.

Que dis-je! cet ami y habitait même constamment, et je ne sais comment j'ai pu oublier jusqu'ici de vous dire que notre ami *Blanc-Blanc*, un ancien d'Afrique, un vieux zouave, y partageait avec nous l'ordinaire du camp.

Pauvre *Blanc-Blanc!* qu'es-tu devenu? Celui qui m'a remplacé auprès de mon camarade Fritcher t'aime-t-il comme je t'aimais?

Partage-t-il avec toi ses joies et ses bonnes aubaines comme je les partageais? A-t-il toujours des caresses pour répondre à tes caresses?

Maudit soit-il, s'il n'a pas éloigné de toi les privations et les misères inévitables de la vie des camps!

Ah! quelle vieille paire d'amis nous faisions, Blanc-Blanc et moi, depuis plus de quatre années! Quand je reçus l'ordre de quitter l'Afrique, il voulut me suivre. Il serait mort de chagrin à Stora en n'y revoyant plus ses chers zouaves!

Heureusement que l'intendance lui accorda passage sur le navire qui emportait le régiment; et de Gallipoli à Andrinople, d'Andrinople à Varna, de Varna à Man-

galia, de Mangalia à Kustendji, de Kustendji d'abord, puis de Vieux-Fort à l'Alma, de l'Alma au Belbek et du Belbek aux parallèles, il a fièrement marché le train de nos sonneries, tantôt quêteur en avant-garde, tantôt battant les halliers sur nos ailes, tantôt aussi, aux heures de grande chaleur, se réfugiant dans mon ombre ou dans celle de mon camarade Fritcher.

Les régiments, les brigades, les divisions de notre corps d'armée le connaissaient, et lui aussi les connaissait, et savait si bien distinguer un zouave d'avec tout autre troupier, que sa fureur s'exaltait jusqu'à la rage et qu'il entamait à belles dents les mollets du soldat étranger à notre corps qui eût osé venir flâner seul dans nos campements.

Blanc-Blanc, d'où venait-il?

Où était-il né?

Comment s'était-il livré, corps et âme, aux zouaves depuis son bas âge?

Je l'ignore, et nous l'ignorons tous au corps.

Ainsi que ces jeunes chiens qui quittent leur maître pour suivre le premier venu, il nous avait suivis sans doute un jour que nous sortions de Constantine, d'Alger ou d'Oran, et que la voix des clairons lui chatouillait l'ouïe plus agréablement que les sifflets de son éleveur; puis, une fois l'étape parcourue, nous n'avions pas eu la barbarie de le renvoyer au loin à coups de pieds, et un tesson de biscuits nous avait acquis sa reconnaissance *éternelle*.

Ce nom de *Blanc-Blanc* lui venait de ce que sa robe était d'un noir entièrement noir, et sans la plus petite tache d'une autre couleur.

Quant à sa race, son espèce, son genre, sa variété, il est impossible de la déterminer.

Ses aïeux s'étaient croisés, mésalliés tant et tant de fois, du côté paternel aussi bien que du côté maternel, que son individualité, chef-d'œuvre d'éclectisme, devait être forcément innominée.

Il avait donc gardé une parcelle des défauts, des qualités, des allures et des formes de chacun de ses ancêtres.

Cependant, si l'on pouvait appliquer au *moral* des animaux, comme à leur physique, la qualification de pur sang, Blanc-Blanc, hideux de formes et repoussant d'aspect, Blanc-Blanc serait, comme intelligence, un extraordinaire, un admirable pur sang.

Au commencement du siége, il nous suivait, moi ou mon camarade Fritcher, chaque fois que nous étions de tranchée.

Depuis que l'on a proscrit les chats, les singes et les chiens des tranchées, et que les ménageries ambulantes demeurent au camp, Blanc-Blanc monte la garde devant notre tente quand nous sommes dehors, et n'agite joyeusement sa queue, ne s'exclame avec de petits aboiements à moitié étouffés de satisfaction, que lorsqu'il nous aperçoit, — moi et mon camarade Fritcher, — revenir sains et saufs, après vingt-quatre heures de tranchée.

Un jour, Fritcher, qui n'était pas de service, s'aperçut que j'avais oublié ma blague à tabac.

Il l'attacha au cou de Blanc-Blanc, et Blanc-Blanc me l'apporta, en trottinant, à la maison du Clocheton, où j'étais alors de planton près de notre colonel.

Les journaux de Paris ont beaucoup parlé des singes et des chats des zouaves, et les dessinateurs de l'*Illustration* nous montrent tantôt un franc tireur en embuscade avec un singe, qui perche sur son dos et se gratte le museau ou les fesses; tantôt un zouave faisant le coup de fusil, tandis qu'un chat, accroupi sur son sac, lève au ciel sa tête placide, en ayant l'air de se *chauffer devant le feu !*

C'est de la fantaisie, tout cela; d'abord, et je vous l'ai déjà dit, on ne va pas au feu avec son sac; on laisse le *ménage* dans la tente.

Et puis, s'il y a des singes au camp, ils sont en très-petit nombre, et je n'en ai jamais vu, je n'en ai jamais entendu parler.

Quant aux chats, ils foisonnent, mais quittent rarement les environs des cuisines et des cantines.

Ils étaient là avant nous; ils sont nés dans les maisons, dans les fermes que nous avons dévastées : ils représentent près de nous les anciens propriétaires qui ont fui, et nous vivons ensemble en très-bonne intelligence, mais c'est tout.

D'innombrables chiens de Balaklava, de Sébastopol et *même des villes* de l'intérieur, attirés par les charognes

des animaux morts cet hiver, sont venus vagabonder dans nos camps, aussi nombreux que dans les villes turques.

De temps en temps on les proscrit, mais ils reviennent encore plus nombreux et plus affamés.

Quelques officiers anglais possèdent des chiens de haute race, — *splendid dogs,* — comme ils les appellent, mais stupides animaux s'il en fut jamais. — Blanc-Blanc avait une haine instinctive contre ces bêtes de luxe, et ne perdait jamais une occasion de goûter à leur poil toujours aristocratiquement lustré. Pour lui, l'entente cordiale n'était qu'une lettre morte.

Il paraîtrait que la peau du chien lévrier est excellente pour les tambours. Elle se prête admirablement à la forme circulaire de la caisse, les baguettes rebondissent magiquement sur elle, comme sur un marbre élastique et sonore. C'est ce qui explique la disparition de plusieurs de ces quadrupèdes, que les généraux anglais firent réclamer dans nos camps par des affiches et à son de caisse. M. le général Catkart promettait dix livres sterling à celui qui lui rapporterait son lévrier absent depuis dix jours.

— Si j'avais soupçonné les deux cent cinquante francs de récompense, j'aurais pris la pelure d'un autre chien pour remplacer ma vieille peau, me disait le tambour qui annonçait les promesses du général anglais en battant précisément la caisse sur la peau du chien réclamé.

Mais l'individu le plus curieux de toute la ménagerie

anglo-française, ce n'était pas un *dog*, c'était un grand bouc, blanc comme neige, présent de sa Très-Gracieuse Majesté la reine Victoria au 23e fusiliers royaux de Galles.

Quand nous quittâmes le camp de Boulair pour gagner la Bulgarie par terre, j'ai vu ce vénérable barbu fournir vingt et un jours d'étapes sans fatigue apparente. Toujours à vingt pas en avant du régiment, il s'avançait fier et majestueux, et semblait vouloir commander à tous le respect de sa personne, en sa qualité de représentant d'une tête couronnée.

Embarqué le premier à Kalamita, il débarqua le premier à Old-Fort, fut cité à l'ordre du jour de l'armée (anglaise) pour le sang-froid et l'impassibilité qu'il montra à l'Alma, en supportant sans broncher, à la tête des fusiliers royaux, les charges et les chocs réitérés d'une division russe, et, à ce que prétend le *Morning Advertiser*, un journal de Londres, lord Raglan a demandé pour lui la médaille de l'Alma au ministre de la guerre, à lord Panmure, ou plutôt *lord Paindur*, comme nous disions en *rasant* les Anglais.

Tandis que nos alliés, aux plus mauvais jours de l'hiver, n'avaient ni baraques, ni tentes, ni abri, ni rien enfin pour se prémunir contre le vent, la pluie, le froid et la neige, le bouc royal, lui, occupait un chalet bien clos, dormait sur une épaisse litière de paille dorée, buvait de la neige attiédie, et broutait les meilleurs foins expédiés d'Angleterre.

Il engraissait, le noble animal, mais le factionnaire à la porte de son étable maigrissait.

Néant des choses humaines! Un matin, on trouva le bouc endormi sous le râtelier encore chargé de foin, et dormant du sommeil de l'éternité.

Le 23e fusiliers royaux de Galles fut vivement affecté de la mort de ce compagnon à barbe blanche. — On lui rendit les honneurs militaires et on l'enterra sur *l'abattoir*, sur ce plateau de sinistre mémoire, où périt, à la journée d'Inkermann, l'élite de la cavalerie anglaise.

Mais de quoi était-il mort, le vénérable bouc? De froid? Impossible! il était trop douillettement installé.

De faim? Mais il recevait du fourrage à volonté. — Sa crèche, remplie le soir, était encore à moitié pleine le matin du décès.

De maladie? Mais le vétérinaire, faisant la veille sa ronde, lui avait tiré la barbe en riant et en le félicitant sur sa robuste santé.

De quoi donc, enfin? De poison, ou d'apoplexie foudroyante? Non, pas d'apoplexie, mais de poison. — Oui, de poison, et personne ne soupçonna le crime, car le mobile devait en rester longtemps inconnu.

Vous souvient-il de ce grand soldat de la légion étrangère qui nous expliquait, sur la *Lady Jocelyn*, par quel procédé la légion renouvelait ses chaussures? Vous souvient-il aussi qu'il paradait vêtu d'une peau de bique d'une entière blancheur, confortable et splendide vêtement, avec lequel il défiait de jour et de nuit le froid,

l'humidité et la pluie? Eh bien! ce même aventurier nous a dévoilé les causes de la mort mystérieuse du bouc blanc.

Gilblas, soldat, n'eût pas mieux travaillé.

— Qu'est devenu ce paletot en peau de bique blanche, qui vous faisait tant ressembler à un courrier d'ambassade russe, pendant notre traversée de Kamiesh à Constantinople? lui demanda-t-on dans notre cercle de fumeurs.

— C'était une peau de bouc, répondit-il, et je l'ai rendue à l'un de ses premiers propriétaires.

— Vous nous avez dit cependant que vous aviez fabriqué vous-même ce vêtement.

— C'est vrai; mais la matière première ne m'appartenait pas.

— Il y a du *fourbi* là-dessous, camarade, insinuai-je.

— Et un fameux encore, répliqua-t-il, un *fourbi* où John Bull a tenu les emplois de financier et de fournisseur.

— Racontez-nous donc l'histoire.

— Vous n'y croiriez pas, et cependant rien n'est plus vrai. La scène s'est jouée fin décembre, alors que le besoin d'un vêtement chaud se faisait sentir dans toute l'armée, et que nous attendions avec une si grande impatience les houppelandes en peau de mouton de la mère patrie. Nous aurions pu *décrocher* les capotes moscovites comme nous décrochions des bottes en cuir de Russie. Mais chacun de nous préférait congeler dans son maigre

uniforme plutôt que de s'emmaillotter dans les dépouilles de ces bêtes puantes. Passe pour les bottes. — Nous opposions des parfums similaires à leurs parfums. Mais nous couvrir le dos, la poitrine et les bras de vêtements imprégnés de la sueur de *moujick*, salir nos mains à leur contact et martyriser notre odorat, en les flairant sans cesse malgré nous!

N'est-ce pas, camarades, qu'aucun de vous n'eût osé s'affubler d'une capote russe?

— Oh! jamais, jamais.

— Genty seul l'a osé!

— Et cependant, nous avions grand froid, aussi froid qu'au Spitzberg.

La légion était campée non loin du 23e fusiliers de Galles. — Mon camarade de tente me dit une fois, en voyant sortir de son étable le bouc blanc du 23e :

— Que l'on serait chaudement à l'aise, vêtu comme ce noble animal!

— La tenue ne serait pas réglementaire, mais confortable.

— C'est à quoi je pensais en voyant cette fourrure si épaisse et si soyeuse.

— L'idée est bonne et juste; mais, hélas! ce n'est qu'une idée.

— Une idée, c'est tout!

— Je ne m'en aperçois pas; il est difficile de se réchauffer avec une idée.

— Rien de plus facile, au contraire, il ne s'agit que de la mettre en action.

— Ainsi, tu voudrais nous faire prendre la place du bouc?

— Mais oui.

— Dans son étable?

— Eh non! dans sa propre peau.

— Je ne comprends pas...

— Comment! tu ne comprends pas qu'une houppelande fabriquée avec la dépouille du favori royal des fusiliers nous garantirait des rigueurs de la saison?

— Oh! cela, je le comprends très-bien; mais je ne vois pas où tu trouveras fabriquée cette houppelande.

— Eh! parbleu, je la trouverai où elle se trouve maintenant; là, sous nos yeux, ne le vois-tu pas, le bouc?

— Je le vois, mais il est vivant.

— Eh bien! il faut qu'il meure.

— Et puis après?

— Après? N'étais-tu pas tailleur avant que d'être soldat?

— Oui.

— Et moi j'étais tanneur, comprends-tu maintenant?

Je comprenais...

Et tout en riant, tout en causant d'un projet qui nous avait d'abord paru stupide et impossible à réaliser, nous en arrivâmes à conspirer la mort du favori des fusiliers, et à mettre en commun nos industries de tailleur et de tanneur pour réussir, quitte ensuite à jouer en un cent

de piquet à qui appartiendrait le paletot une fois confectionné; car il n'y avait de fourrure que pour en fabriquer un seul. Il fut convenu que, chacun de notre côté, nous travaillerions à mériter la confiance du cornac du bouc, et que celui qui approcherait le premier de l'animal condamné s'ingénierait à lui faire tourner de l'œil subitement, sans éveiller aucun soupçon.

J'arrivai le premier à l'intimité du cornac, grâce à quelques mots d'anglais que je *jaspine* assez agréablement, et au *frenchmilk* de notre cantinière. Ces messieurs les Anglais ont la politesse d'appeler ainsi : *lait français*, notre *brandy*, notre *cognac*, notre *tord-boyaux*, notre *fil-en-quatre*, et ils l'aiment beaucoup, ce lait français!

Je ruminais donc par quel procédé je pourrais mener notre entreprise à bonne fin. J'avais mes grandes entrées au bercail et j'y demeurais souvent seul avec la victime, mais j'hésitais sur le choix du genre de mort. Je flottais entre la saignée à blanc, la strangulation et l'empoisonnement.

La saignée à blanc n'était guère possible, la plaie qui en résulterait pouvait me trahir. La strangulation réussirait peut-être; mais il fallait qu'elle parût accidentelle et causée par un empêtrement de la longe qui retenait l'animal à sa crèche. C'était dangereux.

Restait l'empoisonnement.

Ce dernier crime me sourit. Je savais que les Anglais professent un si grand respect pour l'enveloppe charnelle

de ceux qui ne sont plus, que jamais ils ne pratiquent d'autopsie. Je n'avais donc pas à redouter la découverte du poison ; mais où me procurer du poison ? J'en parlais à mon tanneur, qui me reprochait mes lenteurs involontaires.

— Eh bien ! où en sommes-nous ?

— Toujours au même point.

— Je te croyais dans les bonnes grâces du berger.

— J'y suis en effet, je donne souvent un coup de main au pansage, je reste seul et à volonté dans l'étable. J'y demeure autant de temps qu'il me plaît, sous prétexte de me réchauffer ; bref, la bête, le fusilier et moi, nous faisons un trio d'inséparables.

— C'est un grand pas de fait ; que décides-tu maintenant ?

— Je suis décidé à empoisonner le bouc.

— Bravo ! L'emploi du poison peut seul nous garantir que la cause de sa mort restera inconnue.

— J'ai calculé cette chance, mais je ne sais quel poison employer et comment me procurer ce poison.

— Ah ! si nous étions au printemps, répliqua-t-il, il ne faudrait qu'une bonne brassée de trèfle vert, ou de jarousse fraîche ! Ce serait même très-honnête de notre part, car il mourrait en faisant un dernier repas succulent.

— Si nous étions au printemps, nous laisserions ce pauvre bouc dans sa peau.

— *Parbleu !* s'écria-t-il tout à coup, après un long in-

stant de silence mutuel : *J'ai le truc!* je tiens *le truc!*

— Quel truc?

— Tu sais que j'ai rempli les fonctions d'infirmier à Gallipoli pendant le choléra...

— Oui.

— Je m'entends à manier certaines armes de l'infirmerie. Peux-tu, ce soir, conduire le fusilier anglais à notre cantine, et l'y retenir pendant une heure?

— Oui, pendant deux, pendant trois, et toute la nuit, s'il le faut.

— Peux-tu, en même temps, faire en sorte que la porte de l'étable soit ouverte, ou bien, si elle était fermée, peux-tu me procurer la clef?

— Oui. Le fusilier, quand il sort, ferme la porte à clef, mais n'emporte jamais la clef avec lui; il la suspend et la reprend à un clou en dedans de la cabane, en passant la main par un trou percé en chatière, à gauche de la porte, et en haut, sous le rebord du toit qui s'avance.

— Fort bien. Alors, charge-toi du fusilier pour ce soir, et prépare-toi à tanner le cuir du susdit bouc.

J'obéis au camarade. Le fidèle berger passa la soirée avec moi dans une cantine, et ne rentra que vers minuit à l'étable, encore n'y rentra-t-il qu'à l'aide de mon bras, tant le lait français lui avait paru doux à lamper.

Que se passa-t-il dans l'étable pendant ces longues heures d'absence? Vous allez le savoir; mais la catastrophe est restée, pour les Anglais, enveloppée du plus profond mystère. Ils croient encore qu'il a plu au Créateur

de toutes choses de rappeler à lui ce royal animal.

Le lendemain matin, comme le front de bandière du 23e fusiliers n'était qu'à une très-petite distance du nôtre, et que l'étable du bouc, la seule cabane en bois des environs, était bâtie de notre côté, nous aperçûmes une foule nombreuse de soldats groupés devant la porte, gesticulant, bavardant, criant, mais ne riant guère.

Nous nous approchâmes en curieux, et un soldat nous dit en anglais :

— Il est mort !

— Mort ! Et qui donc ? Lord Raglan ?

— Eh, non ! le bouc de la reine !

Nous nous dissimulâmes, le camarade et moi, crainte d'éveiller des soupçons en manifestant trop de sympathie pour le deuil du 23e. Heureusement, notre tour de garde de tranchée arrivait ce jour-là ; et, le lendemain, nous ne rentrâmes dans notre tente qu'après la cérémonie des funérailles.

Le défunt reposait sur le plateau d'Inkermann, dans ce champ de carnage si bien nommé *l'abattoir* où reposaient déjà tant de braves du 23e. Il ne nous restait plus qu'à le déterrer, à le dépouiller, à lui tanner le cuir, et à y tailler un paletot sur le patron de notre échine.

Tout cela s'exécuta sans encombre.

A dix heures du soir, par une obscurité des plus foncées, Valentin, c'est le nom de mon camarade, Valentin *et moi*, armés d'une pioche et d'une pelle empruntées *en passant* au dépôt des outils du génie, nous profanions

la tombe du royal défunt. Nous ne redoutions pas une surprise ; ces parages, dans l'état actuel du siége, n'étaient fréquentés que de jour, aussi procédâmes-nous tranquillement au déblayement de la fosse.

Ils manquaient de bois, les malheureux Anglais, de bois pour se chauffer et pour faire la soupe, et ils en avaient trouvé pour menuiser un cercueil !... D'un coup de pioche j'en fis sauter le couvercle ; nous descendîmes dans la fosse, moi à une extrémité, et Valentin à l'autre. Valentin m'éclairait avec un tronçon de bougie, tandis que d'un long coup de *knife* j'éventrais la charogne susdite.

J'eus bien vite enlevé la peau en sacrifiant les membres et la tête, et j'allais sauter hors du trou, quand Valentin me fit observer que nous ne ferions pas mal d'emporter en même temps le cercueil, car notre provision de bois tirait à sa fin. L'avis méritait d'être suivi. Je chavirai donc le meuble et le fis passer à Valentin, qui le mit lestement en botte, tandis que je rejetais la terre sur les chairs nues du ci-devant favori des fusiliers.

Puis, nous reprîmes le chemin de notre campement, Valentin son fagot sur l'épaule, moi la peau sur le bras.

Vous devez bien penser qu'une fois la partie la plus scabreuse de notre entreprise heureusement exécutée, il ne fut pas difficile à un tanneur et à un tailleur de mener le tout à bonne fin ; aussi, huit jours après l'exhumation, la peau était séchée, préparée et souple comme un gant ; Valentin la transformait en pelisse, et nous battions un

vieux jeu de cartes dégraissées au beurre, pour décider qui de nous deux en enrichirait sa garde-robe.

Je fis quatre-vingt-dix du premier coup, et devins l'heureux propriétaire de ce magnifique vêtement que vous avez admiré sur mon dos à bord de la *Lady Jocelyn.* Quand Valentin était de faction, je le lui prêtais de bonne grâce. Mais tant que je demeurai au camp, j'eus soin de le porter le poil en dedans. Le souvenir du bouc n'était pas tellement éloigné qu'on ne pût reconnaître son pelage blanc, et Dieu sait ce qu'il en serait advenu, si le 23e fusiliers royaux de Galles eût eu vent de notre sacrilége !

Le fidèle berger, accusé de négligence, perdit les bonnes grâces de son colonel; on l'expulsa de l'étable qu'il occupait si chaudement pendant les nuits d'hiver. On le renvoya à sa compagnie : mais il n'encourut pas d'autre punition, grâce aux conclusions scientifiques d'un vétérinaire en chef qui fit mourir le bouc d'une congestion cérébrale.

Quelle belle chose que la science humaine, qui voit tout, qui sait tout, et découvre dans le cerveau ce que Valentin a introduit dans le ventre! Car, il faut l'avouer, Valentin avait clystérisé le bouc à l'aide d'une seringue empruntée à l'ambulance, et chargée de je ne sais plus quel acide ! L'expédient était cruel, mais que Dieu nous le pardonne en faveur des circonstances atténuantes...le *bouc* était anglais, et nous avions si grand froid!

Je n'ai mis sa blanche toison au grand jour qu'en

quittant Kamiesh pour Constantinople. Vous l'avez vue. La brise de mer soulevait par risettes ses longs poils, et je jouissais de sa chaude imperméabilité en me promenant sur le tillac de la *Lady Jocelyn,* quand un officier anglais, et précisément un major du 23e fusiliers royaux de Galles, vint à moi, et me dit en contemplant mon *paletot* avec beaucoup d'attention :

— Very fine ! very fine !

— Fumé ! pensai-je, je suis fumé ! Il reconnaît la pelure !

Mais, décidé à mentir à mort, je répliquai froidement en continuant ma promenade :

— Yes, milord.

— Aho ! beautiful vestment !

— Yes, milord.

Et je marchais toujours, et lui me suivait toujours, et disait :

— C'était comme la couverture de John Bouc du régiment à moi.

— Yes, milord. Ah ! ça se gâte, et comment se tirer de là ? pensai-je.

— Vous vouloir vendre à moi le vestment vingt livres sterling ?

— Yes, milord, répondis-je d'abord machinalement.

Mais quand je le vis prendre dans sa poche un portefeuille, l'ouvrir et y choisir un papier où se lisaient en grosses lettres ces mots : Twenty pounds ! le sang-froid et l'aplomb me revinrent. Je compris que le major ne

reconnaissait pas ma victime, mais qu'exalté par un pieux souvenir, il voulait acquérir ce qui pouvait lui rappeler le don perdu de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria.

Aussi, le prenant au mot, je me dépouillai de la peau de bique, et l'échangeai immédiatement contre ce billet de cinq cents *balles*.

Le printemps revenu, je craignais désormais beaucoup moins le froid que le manque d'argent, et j'obéissais ainsi aux décrets de la Providence, qui permettait que les reliques du bouc retournassent aux mains de ses premiers possesseurs.

On traitera cette histoire du bouc blanc de conte fait à plaisir ; rien n'est plus vrai cependant, et dans la forme et dans le fond. Pas un détail n'est erroné : le bouc a existé, il est mort, il a été enterré, exhumé, et sa dépouille a été réellement transformée en paletot d'hiver, et revendue ensuite à un officier supérieur du même régiment, qui n'en fit l'acquisition que parce que le pelage, d'une blancheur argentée, lui rappelait celui du royal barbu.

J'affirme aussi que de beaux lévriers anglais ont été étranglés, et éventrés, et dépouillés de leur peau, qui servit à renouveler la peau usée de certains tambours de la ligne ; des faits analogues se sont passés à Eupatoria.

Vous savez qu'après notre débarquement et notre marche sur l'Alma, on confia la garde d'Eupatoria à un détachement d'infanterie de marine. L'intendant mili-

taire, en prévision des besoins futurs de l'armée, constata alors qu'un assez grand nombre de chameaux et d'*arabas* (chariots) étaient disséminés dans les écuries et dans les cours des maisons de la vieille cité tartare. Au mois de mars, on voulut mettre en réquisition ce matériel et ces bêtes de somme, qui appartenaient aux habitants; mais tout avait disparu : plus de chariots, plus de chameaux, et cependant on avait compté une centaine de chameaux et autant de charrettes. Qu'étaient-ils devenus? comment expliquer leur disparition? Les sentinelles interrogées affirmèrent que depuis le commencement de l'occupation, pas un attelage n'avait quitté la place; enfin, après de minutieuses investigations, on parvint à découvrir que, pendant les jours de pénurie de cet hiver, les Tartares avaient utilisé leurs chameaux en *ratas* et en biftecks, ce que voyant, les Turcs pensèrent avec raison que les Tartares, privés de leurs chameaux, n'auraient plus besoin de leurs chariots, et ils transformèrent les chariots en cotterets pour faire bouillir la marmite et adoucir les rigueurs de la saison.

Entre nous soit dit, les Turcs et les Tartares n'étaient pour rien dans cette consommation clandestine, et l'intendance ferma les yeux pour ne pas être obligée de punir les véritables coupables appartenant aux troupes anglo-françaises de la garnison.

Sébastopol, que nous ne pouvons parvenir à affamer, s'approvisionne à peu près par le même procédé; chaque jour, d'immenses envois de charrettes attelées de

bœufs et chargées de munitions y pénètrent par le côté du nord : nous voyions parfois des hauteurs du Clocheton défiler ces immenses caravanes ; les Russes emmagasinent ensuite les denrées du convoi, dépècent les charrettes et abattent les bœufs.

Ce procédé n'est pas économique ; mais, dans les circonstances où se trouve la ville assiégée, il est simple et rationnel.

IX

Convalescence. — Les blessés de Malakoff. — L'ami Berthier. — Une nuit sur le champ de bataille. — Les blessés prisonniers.

Le séjour de l'hôpital commençait à me déplaire. Tous les cinq jours, des convalescents partaient pour France, et mon tour n'arrivait pas encore. Sœur Prudence, maintenant que j'étais presque rétabli, me négligeait ; je ne la voyais plus que le matin et aux heures de prières : elle passait son temps près des martyrs nouveaux venus. Mais, si je regrettais ses fréquentes visites d'autrefois, je ne lui en voulais pas de ce qu'elle m'abandonnait pour d'autres plus malheureux que moi.

On m'annonce mon départ pour France : il devait avoir lieu le 27 juin, et nous n'étions encore qu'au 19. J'enrageais de ce qu'il ne m'était pas permis d'aller courir dans Stamboul. La consigne la plus sévère le défen-

dait ; quelle vexation ! Ainsi, j'aurai séjourné pendant plus de trois mois dans la capitale du Grand Turc sans y connaître autre chose que cette longue, étroite, tortueuse et montueuse rue qui conduit de l'échelle de Thopana au grand hôpital de Péra !

L'avant-veille de mon départ, au matin, il se fit un grand remuement dans l'hôpital : on obligea tous ceux qui pouvaient quitter leur lit et qui devaient partir pour Marseille dans deux jours, à ployer bagage au plus vite, et on nous parqua dans de grands magasins du voisinage, au nombre de deux cents. Nous devions y attendre notre embarquement, avec le matelas et la couverture de casernement pour mobilier, et pour rations les vivres de campagne.

— Il paraîtrait qu'il y a eu du nouveau là-bas, devant Sébastopol, et du chaud, du très-chaud, disait-on.

En effet, vers midi, une procession de brancards défile par la porte de l'hôpital, et nos lits se garnissent, jusqu'au dernier, de blessés et de mutilés, les uns abattus, silencieux et presque morts ; les autres, et c'était le plus grand nombre, toujours crânes, causeurs, flambards et insouciants.

Voici des chasseurs, des matelots, des fantassins de la ligne, des zouaves et des troupiers de la légion étrangère. Je cherche parmi eux une figure de connaissance et n'en trouve pas. — Inconnus ! ils me sont tous inconnus ! Je veux demander à quelques-uns d'entre eux des nouvelles de mes amis restés là-bas ; mais le sergent in-

firmier me coupe la parole, et se hâte de refouler les arrivants dans les salles.

Je formais déjà le projet d'aller plus tard passer une revue dans la salle Sainte-Marthe, sous prétexte de dire adieu à sœur Prudence, quand un des derniers arrivants, qui paraissait très-solide sur ses jambes, mais dont la physionomie, enveloppée de linges sanglants, était invisible comme s'il eût porté son turban sur la figure au lieu de le porter sur la tête, m'interpella par mon nom.

La voix était si fêlée, que je ne la reconnaissais plus, et que je restais là, interdit, à le considérer en lui cherchant son étiquette.

— Les amis ne sont donc plus des amis? reprit-il en me portant une botte en pleine poitrine, avec un petit jonc à pomme d'or.

— Ah! c'est toi, Berthier, mon vieux!

— Eh! que oui, que c'est moi!

— Mais je ne te retrouvais plus sous cette enveloppe de chiffons.

— C'est que j'ai eu la *sorbonne* dégradée par l'explosion d'une machine infernale.

— Et tu n'as plus le même son de voix qu'autrefois; tu as changé d'embouchure.

— Ah! c'est qu'il est permis d'avoir le gosier fatigué après le concert du 18.

— Le concert du 18?

— *Eh oui!* le concert Malakoff!

En ce moment, le sergent infirmier voulut obliger Berthier à se rendre à son lit; mais nous le suppliâmes tant et si bien de nous laisser ensemble pendant quelques minutes encore, qu'il s'attendrit et nous donna rendez-vous à la cantine du concierge.

— On ne sait rien à l'hôpital, dis-je à Berthier. Est-ce que tu as pris Malakoff?

— Hélas! non, mon pauvre ami, nous n'avons pas pris Malakoff, mais nous avons pris le parti de nous retirer après y être entré!... Et nous en connaissons le chemin à présent.

— Le régiment a-t-il donné?

— S'il a donné? ah! je le crois bien qu'il a donné! il a donné en plein dans la mitraille des Russes, et si tu nous avais vus nous élançant pour traverser les cinq cents mètres qui séparent notre parallèle du fossé de la courtine, tu aurais dit : Pas un n'arrivera au but.

— Ça devait être beau!

— Oh! oui, c'était beau!

— Et je n'étais pas là. Quel guignon!

— Ceux qui n'ont pas vu l'affaire n'ont rien vu.

Il y avait là, dans l'espace, des boulets, des biscaïens et des balles qui se croisaient et s'entre-croisaient, si innombrables, si pressés, si incessants, que cela formait un fourré de mitraille où l'on ne pouvait pénétrer sans être atteint, pas plus qu'on ne pénètre dans le fourré d'un bois sans être fouetté par les branches.

Et les camarades de l'avant tombaient, tombaient... et

ceux qui les suivaient, après avoir enjambé les cadavres des premiers, tombaient encore, et ceux qui arrivaient ensuite, et que cette marée d'hommes, marée sans reflux, poussait vers Malakoff, tombaient toujours, toujours, toujours!

De sorte que le régiment s'amoindrissait, fauché rang par rang, mais, entendons-nous, fauché rang par rang en avançant... jamais en reculant...

Ah! tu me regardes, clairon! ton œil vairon flamboie; tu mords tes lèvres, tu affines tes moustaches et tu avales un gros soupir, vexé que tu es de n'avoir pas été là pour sonner un pas de charge comme tu les sonnes si bien!

— Mon camarade Fritcher ne l'a-t-il pas sonné comme il faut? demandai-je.

— Oh! oui, et maintenant...

— Et maintenant?

— Maintenant, il le sonne dans le régiment de là-haut.

— Pauvre Fritcher!

— Mort! mort, coupé en deux par un boulet, mort en voulant, comme toi, sonner encore la charge, mort en jetant son dernier soupir dans son clairon!

— Et le caporal qui était conservateur de sa peau depuis le 1er janvier?

— Il a fait amende honorable, il s'est réhabilité! il a sauté des premiers dans le grand fossé Malakoff, et... il y *est resté!*

— *Et le lieutenant* dont j'ai scalpé la culotte?

— Ah! celui-là n'a pas eu de chance, il est mort dans son lit... sans sortir de l'ambulance où tu l'as vu entrer.

— Et toi?

— Moi, ce n'est rien; cinq ou six contusions et autant d'écorchures, une bagatelle qui n'augmentera pas les agréments de ma physionomie, mais qui m'en laissera cependant assez pour me permettre de faire encore des malheureuses.

— Ainsi, ta calebasse n'est pas fêlée?

— Dieu merci non.

— Mais tu ne me dis pas comment tu as été blessé?

— Figure-toi que nous autres, les zouaves, nous voulions aussi mettre le pied dans la tour Malakoff, ainsi qu'un bataillon de chasseurs à pied et je ne sais plus quel régiment de ligne. — En avant les chacals! s'écriait notre capitaine, marchant l'épée haute à notre tête, en avant! et nous le suivions bon train, lorsqu'une balle le frappe en pleine poitrine au moment où il escaladait un monticule de cadavres; nous hésitons un instant, rien qu'un instant, moins longtemps même qu'une demi-seconde; mais lui se relève à moitié, se soutient d'une main sur le sol, et de l'autre brandit son épée en s'écriant encore : — En avant! en avant les zouaves! et il meurt. Nous voulons alors descendre dans le fossé où l'on voyait le pied des échelles dressées contre la courtine, et sans pitié, sans essayer de recueillir son dernier souffle, nous passons par-dessus lui, ambitieux que nous sommes

de planter notre drapeau près de celui qui flotte déjà sur la tour.

Je me trouvais presque en tête de notre colonne et déjà confondu dans les derniers rangs des bataillons de la ligne et des compagnies de chasseurs qui venaient de forcer l'entrée de Malakoff, quand une explosion formidable éclate tout à coup devant moi, derrière moi, à mes côtés, partout, et me renverse et m'anéantit si complétement, qu'à partir de ce moment jusqu'au soir, je n'ai plus eu connaissance de rien, ni du combat, ni de la retraite, ni de moi-même ! — Je m'endormis sans douleur au bruit de la fusillade, et je m'éveillai torturé par des souffrances inouïes, et prêtant l'oreille aux gémissements qui s'élevaient dans le voisinage.

Où étais-je? — étendu dans le sang et couché sur des cadavres, eux-mêmes couchés sur d'autres cadavres; — ma tête était si lourde, si pesante, que je ne pouvais la soulever pour regarder aux environs; et d'ailleurs, des tas d'hommes sanglants, mutilés, écharpés, me barraient la vue. Je dégageai mon bras droit de dessous un grenadier russe, et comme si les morts autour de moi eussent dormi d'un vrai sommeil, j'essayai de réveiller ceux que je pouvais atteindre de la main, en les secouant aussi rudement que me le permettait le restant de mes forces. Pas un ne bougea.

— Tu étais donc fou ou somnambule?

— Ni l'un ni l'autre; mais j'avais perdu en ce moment *la mémoire*; je ne me souvenais plus de la lutte

passée; je ne me croyais pas couché sur un champ de bataille. J'avais froid à la tête, et ayant perdu ma cechia (calotte rouge), je décoiffai un camarade que je trouvai là à ma portée. Mais je compris alors pourquoi ma tête me paraissait si lourde; — elle avait grossi, grossi outre mesure, enflammée par les contusions, et ne pouvait entrer dans ce fez, quelque élastique qu'il fût.

Je promenai ensuite mes doigts sur mes cheveux collés par le sang; je tâtai mon front et mes joues, et je relevai au toucher les fentes de plusieurs grandes cicatrices, aux bords déjà tuméfiés, et à l'entour desquelles bourdonnaient déjà de grosses mouches voraces.

Je me sentais vivant, très-vivant, mais je ne savais encore si je pourrais marcher. — Enfin, je parvins peu à peu à dégager mes jambes empêtrées sous un monceau de défunts, et je palpai mon individu : Dieu soit loué! je n'avais aucun mal, je voulus donc me relever pour essayer de gagner le campement.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi. — Un profond silence régnait aux alentours, et cependant j'étais bien sûr d'avoir entendu pousser des gémissements à mon réveil. Je me redressai donc péniblement, en m'appuyant sur les deux mains, quand, à deux pas de moi, je m'aperçus qu'un individu couché sur le dos, et qu'à sa pose j'avais cru mort, me regardait fixement et remuait les lèvres comme pour me dire :

— Chut! chut!

Je compris instinctivement qu'il y aurait du danger à

me tenir debout, et je me glissai près de lui en rampant.

— Si tu veux être fait prisonnier par-dessus le marché, tu n'as qu'à donner signe de vie, me dit-il tout bas. Ils sont là, à vingt-cinq pas de nous, à ramasser les imbéciles de conscrits qui se lamentent.

A peine finissait-il cette phrase, que nous entendîmes une voix de mourant crier près de nous : Au secours! au secours! — Puis, comme s'il y avait eu de l'écho, ces mots a secours! au secours! retentirent un peu plus loin, et, à nos pieds, un autre personnage, un chasseur, murmura en râlant : A boire! à boire!

— Attention! reprit le donneur d'avertissements, faisons le mort! Les voilà! ils descendent de la banquette.

En effet, une douzaine de Russes, conduits par un sergent, arrivèrent aussitôt à la recherche des criards. Je les voyais par une fente de mes paupières; ils passèrent près de moi, et l'un d'eux, qui butta en marchant contre une de mes cuisses et faillit tomber, me donna un grand coup de pied. Je le reçus sans murmurer, je t'assure!

Ils ramassèrent et emportèrent trois pauvres diables qui avaient crié au secours. Je dois avouer qu'ils ne les brutalisèrent pas trop, en les prenant par les pieds et par les épaules.

Le fossé de la courtine était profond; mais ils firent un détour et passèrent dans un endroit où des sacs de terre, des débris de toutes sortes et des morts surtout le comblaient presque en entier.

Les Russes, avant de s'en aller, fouillèrent dans les ha-

bits de quelques morts, principalement de ceux qui avaient des galons ou des épaulettes; ils savaient aussi dépister le *crapaud* des zouaves, caché sous le plastron du gilet, aussi bien que nous dépistions, en pareille occasion, la bourse qu'ils portent attachée au mollet. Ah! les brigands!

Le petit chasseur à pied qui criait de nouveau : A boire! à boire! par pitié, un peu d'eau, rien qu'une goutte! ce petit chasseur avait une montre dont la chaîne reluisait en dehors de sa tunique. Le sergent la décroche, applique cette horloge de gousset à son oreille, et, satisfait du tic-tac de la bassinoire, la fait disparaître dans sa poche.

— A boire! à boire! ne cessait de demander le chasseur. Et ils disparurent que j'entendais encore sa voix de plus en plus éteinte crier toujours : A boire! à boire!

Le fait est que, moi aussi, j'avais grand'soif, aussi grand'soif que toi quand nous rencontrâmes la cantine anglaise, ce soir que ton aileron fut endommagé. Mais pas si bête d'appeler *le garçon!* Je crois cependant que j'aurais cédé à la tentation, si le voisin qui m'avait appris à faire le mort n'eût pas soutenu mon courage par son exemple.

Nous pouvions causer à voix basse sans crainte de nous trahir, mais il ne fallait pas faire le plus petit mouvement et encore moins essayer de nous relever; les factionnaires, qui regardaient à chaque instant par-dessus la banquette de la courtine, nous auraient découverts.

En ce moment, des coups de fusil retentirent du côté de Pérésype. Comme nous étions sur une hauteur par rapport à cette partie du champ de bataille, il nous suffit de cligner de l'œil dans cette direction pour apercevoir de braves troupiers français qui s'élançaient, au pas gymnastique, hors de nos parallèles, et venaient enlever à la barbe des Russes, et sous une pluie de balles, les blessés survivant au carnage du matin [1].

— Il nous faut attendre l'armistice, qui n'aura lieu que demain matin, dit le voisin. Nous sommes trop près de Korniloff pour qu'ils viennent nous chercher.

— Mais n'y aura-t-il pas moyen de rentrer dans nos lignes dès que la nuit sera venue?

— Pour toi, c'est possible; pour moi, non : il me manque un pied.

— Je me sens les quilles en bon état, ajoutai-je, je te porterai sur mon dos.

— Tu as de l'humanité pour moi, quoique nous ne soyons pas du même corps. Merci, j'accepte ton offre, nous essayerons; et tu auras raison d'accoster de nuit les sentinelles de tranchée, car en plein jour tu leur ferais peur.

— Que veux-tu dire?

— Je dis que le factionnaire, en te voyant arriver vers lui, pourrait bien être saisi de terreur et prendre la fuite.

— Pourquoi?

— Parce que si tu te regardais dans un miroir, mon

[1] *Historique.*

pauvre ami, tu croirais que tu n'es plus toi, Berthier. Quelle horrible physionomie! ta tête ressemble à un gros morceau de viande crue qui a le don des langues.

Nous devisions ainsi pour tuer le temps, mais qu'il nous paraissait cruellement long, ce temps! Le soleil descendit enfin du côté de la mer, la chaleur diminua peu à peu, et la fraîcheur du soir apporta un léger soulagement à mes souffrances. N'y aurait-il eu que les mouches de moins, qui s'endormirent à la nuit, que je me serais trouvé relativement à l'aise.

— Allons, camarade! en route! dis-je tout bas au fantassin en me redressant, et en m'étirant les jambes, et en cherchant un point d'appui sur cette litière glissante de cadavres; en route!

— En route! répéta-t-il machinalement et comme s'il sortait d'un long sommeil; en route! Et me tendant les deux mains, que je saisis dans les miennes, en m'arcboutant des pieds contre le dos d'un gros sapeur du génie, j'essayai de le relever. Mais la tête me tourna, et nous retombâmes, moi de nouveau sans connaissance; lui, m'a-t-il assuré depuis, en poussant un cri de douleur si poignant, si aigu, que les Russes l'entendirent et sortirent de la courtine pour le faire prisonnier. Il leur échappa encore une fois, grâce à son sang-froid, en faisant le mort, et moi, je dus ma liberté à mon évanouissement.

J'avais trop préjugé de mes forces : non-seulement il m'était impossible de charger mon camarade sur mes

épaules, mais je ne pouvais même pas me tenir debout; il fallut donc attendre la sonnerie de l'armistice. Quelle nuit! oh! quelle nuit de tortures! Je crois maintenant que j'ai rêvé tout ce que j'ai souffert pendant cette nuit! J'avais raillé les malheureux qui tantôt criaient la soif, et se rendaient prisonniers pour une goutte d'eau. Eh bien! si les Russes fussent revenus cette nuit vers moi, je me serais rendu aussi, tant j'avais soif! Ma main, en tâtonnant, rencontra par hasard une carabine, et je me mis à lécher la rosée qui perlait sur la crosse; la fièvre, heureusement, me libérait de la faim. Si les mouches ne bourdonnaient plus à mes oreilles, j'entendais le vol des oiseaux de proie, les grognements des chiens faisant ripaille, et des bruits de craquements et d'affaissements au milieu de ce charnier humain où j'étais prisonnier. Et quand je me demandais si je ne rêvais pas, si je n'étais pas en proie au délire, les roulements lointains des canons de la gauche, l'éclair d'une bombe dans le ciel, et les dialogues des sentinelles russes, me ramenaient à la réalité.

— Camarade, quelle heure est-il? demandai-je au fantassin.

Il ne me répondit pas.

— La nuit est bien longue, ajoutai-je.

Il ne me répondit pas encore.

— Mon Dieu, quelle nuit d'enfer, pour une nuit d'été! Dis-moi, quelle heure est-il? je t'en conjure.

— *As-tu fini?* répondit brusquement le voisin, va-t'en

demander l'heure au sergent, devenu propriétaire de la bassinoire du chasseur!

Je gardai de nouveau le silence, indigné de la brusquerie du camarade, mais, mon impatience redoublant, je m'écriai de nouveau :

— Quand fera-t-il jour? je t'en prie, dis-le-moi, quand fera-t-il jour?

— Eh! il fait jour depuis une heure.

— Ce n'est pas possible!

— Le ciel est bleu et le soleil brillant.

— Tu me rases.

— Quel beau temps pour l'armistice!

— Tu rêves; il fait nuit encore.

— Es-tu donc aveugle? s'écria-t-il alors d'un ton plein de compassion.

— Aveugle! ah! oui, je suis aveugle : j'ai les yeux ouverts, et il fait nuit encore!

Et je me frottais les paupières, et j'essayais d'enlever de dessus mes yeux la toile, la cloison qui leur cachait la lumière, mais je l'essayais en vain... et sans tenir compte du voisinage des Russes, j'allais m'abandonner au désespoir, j'allais maudire tout haut mon malheureux sort, quand soudain le clairon parlementaire retentit sur nos lignes.

— Ah! enfin! murmura le fantassin.

— Enfin! murmurai-je aussi.

Tu sais comment se passent la conclusion d'un armis-

tice et l'armistice lui-même. Des troupes s'alignèrent en dehors de nos travaux d'attaque. Le plus grand nombre de nos vaillants soldats étaient tombés sur le domaine des assiégés. Les assiégés opérèrent donc la levée des cadavres et les déposèrent, ainsi que les blessés, au milieu du terrain neutre qui s'étend entre nos lignes et les lignes ennemies. C'est là que nos soldats vinrent les chercher; c'est de là que je partis, et guidé, soutenu par deux soldats, je me traînai à l'ambulance.

Il y a trois jours, frère, je pensais à me précautionner d'un caniche, cette providence des aveugles, quand avant-hier matin, en me réveillant, j'eus le bonheur d'y revoir clair, et je pus contempler dans un miroir les nouveaux embellissements de ma physionomie. Les yeux, fort heureusement, étaient sains et saufs; le sang, extravasé par suite de contusions, ne les avait bouchés que provisoirement; ou peut-être bien avais-je été victime d'un accident dont nos médecins ne se rendent pas encore un compte bien exact. Les hommes qui dorment la nuit en plein air sont frappés, à leur réveil, d'une cécité complète qui disparaît heureusement après plusieurs jours, sans aucun traitement. Frère, telle est la cause de ma présence en ces lieux; il est triste pour moi que tu partes quand j'arrive. J'aurais bien voulu rester à l'ambulance du quartier général et rentrer au plus tôt en campagne; car il paraît que nous allons bientôt rebabiller avec ces messieurs de Malakoff; mais le major a prétendu *que la* peau de ma sorbonne ne serait pas rafisto-

lée avant un mois, et il m'a évacué pour faire place aux gens plus gravement blessés que moi.

Et, cela disant, Berthier me quitta pour suivre l'infirmier, qui rentrait dans les salles, après avoir absorbé quelques verres de mastic de Chio à nôtre santé future.

X

Pourquoi je suis clairon.—La gloire du clairon.—L'ouragan de neige.
La nuit du mardi gras.

On m'a demandé souvent pourquoi je m'étais fait clairon; pourquoi, engagé volontaire et possédant ce qu'il faut d'instruction pour devenir officier, je n'avais pas suivi la route que suivent ordinairement les camarades.

Eh! mon Dieu! je répondrai que je l'ignore. Je me suis engagé comme tant d'autres s'engagent, irrésistiblement entraînés à la recherche de l'inconnu. Je partis la joie au cœur et la tête exaltée par les ambitions de la gloire; mais arrivé en Afrique, je me dégoûtai promptement d'être caserné, en qualité d'aspirant caporal-fourrier, dans les bureaux du major. Un jour, en proie à la plus amère nostalgie, le hasard voulut que je fisse confidence de mes chagrins à ce bon Fritcher, déjà clairon depuis un an; il avait l'air si gai, si heureux, que je lui

demandai son procédé pour être heureux et gai comme lui.

— Tout est là, me répondit-il en me montrant son clairon.

— Alors, donne-moi des leçons de clairon.

— Oh! je ne dis pas qu'il suffise de savoir jouer du clairon pour être heureux au régiment.

— Tu m'affirmes cependant que le secret de ton bonheur et de ta gaieté est renfermé dans le cuivre de cet instrument.

— Je dis que le secret est là, non pas dans le clairon seul, mais dans les fonctions qne je remplis avec lui.

— Explique-moi ta théorie.

— A quoi bon? elle ne te servirait de rien.

— Peut-être.

— Tu es trop lettré, et trop Parisien par-dessus le marché.

— Mais je suis malheureux et je cherche à ne plus l'être.

— Prends patience, et, comme tant d'autres, tu finiras par adorer le métier.

— Je ne le crois pas.

— Quand tu auras les galons de laine, tu voudras les galons d'or, et après les galons d'or, tu ambitionneras l'épaulette.

— C'est l'histoire du commun des martyrs.

— *Et ce* sera la tienne.

— *Non,* Fritcher, non; j'éprouve tant de dégoûts sur

cette terre d'Afrique, où la gloire me fait défaut, que je renonce à l'avancement et que je me sens mourir d'ennui.

— Achète un remplaçant.

— Les piastres manquent.

— Tant pis.

— Je te croyais mon ami.

— Je le suis.

— Eh bien! dis-moi pourquoi tout est là.

— Oui, tout est là. As-tu l'intention de devenir maréchal de France?

— Non.

— Général?

— Non.

— Colonel?

— Non.

— Commandant?

— Non.

— Capitaine?

— Non.

— Lieutenant, sous-lieutenant?

— Non! non! non!

— Tu veux donc seulement faire tes sept ans, puisque tu as eu l'idée de te marier pour sept ans.

— Oui!

— Puis rentrer au pays avec tes guêtres blanches, tes jambières jaunes, ta veste de gros drap bleu, ta culotte

rouge à la turque, ton turban vert et ta cechia couleur de sang.

— Mon Dieu, oui !

— Eh bien ! fais-toi clairon, et tu seras heureux et gai comme moi.

— C'est là toute ta théorie? lui dis-je un peu désappointé.

— Mais oui ; et puisque je suis heureux avec elle, elle est bonne.

— Il ne faut pas être sorcier pour la développer.

— Il ne faut pas être sorcier, non plus, pour être heureux.

— Allons, allons, reprit Fritcher après un long instant de silence boudeur, m'accorderas-tu que les rêves d'ambition causent le malheur de la plupart des jeunes troupiers actifs et intelligents comme nous?

— Je te l'accorde.

— Eh bien ! en se faisant clairon, on étouffe à jamais cette ambition.

Et le plus haut grade de notre métier, c'est celui de caporal-clairon. Les funestes rêves d'ambition ne doivent donc plus nous tourmenter, et nous avons le droit d'être heureux.

Fritcher m'avait convaincu, et voilà comment je devins clairon. L'école fut triste et dure ; mais une fois clairon en pied, j'ai joui de plusieurs prérogatives qui ne sont pas à dédaigner, en campagne surtout.

Jamais de cuisine, jamais de corvée, et c'est moi, par

le fait, qui commande. — Que seraient les ordres de nos chefs sans les sonneries?

Quand je pense à tout ce que mon clairon a commandé de grand et d'héroïque, pendant ce siége, j'éprouve un noble orgueil et je suis fier de ma veste galonnée, et je me trouve haut placé dans les humbles fonctions que je remplis; les six cents pièces de canon des Russes tonnant à la fois; leur mousqueterie éclatant par gammes continues sur leurs lignes de défense, et leurs projectiles passant près de moi, au-dessus de moi, à ma droite, à ma gauche; le mugissement des boulets, le sifflement des balles, le fracas des bombes et des obus qui éclatent, tout cela n'a jamais fait taire mon clairon, quand en face d'une batterie ou d'une embuscade ennemie qu'il fallait emporter je sonnais la charge!!!

Oui, ainsi que je le disais, l'autre soir que je n'étais pas de service : quelque modeste que soit la place qu'il occupe dans une armée, tout soldat peut avoir son jour, son heure, où le grand rôle est à lui.

Et comme je m'en donnais de la gloire, de la gloire calme et intime, lorsque, caché la nuit dans mon *gourbi*, dans mon trou, moi, *clairon éclaireur*, je veillais seul en tête des travailleurs, prêt à sonner le *garde à vous!* si l'ennemi paraissait; — le *rappel*, s'il s'avançait; — l'*assemblée*, s'il sortait par milliers de ses places d'armes, et *en avant!* si nous devions l'attaquer et l'anéantir.

Combien de frères, pensais-je, en ces moments solennels, combien de frères abandonnent le soin de veiller

sur eux à ma vigilance et à l'énergie de mon souffle !!! Ils manient la pioche tant que je me tiens en silence; mais ils échangeraient bien vite cette pioche contre le fusil, si je jetais au vent de la nuit les notes aiguës de l'alerte.

Hélas ! j'ai beau veiller, veiller, veiller sans relâche, je ne puis arrêter les balles que le doigt de Dieu conduit dans l'obscurité, et qui frappent et le travailleur s'avançant courbé vers le sol pour poser un gabion ou un sac de terre, et celui qui le suit, et celui qui vient après, et celui qui vient après encore, et tous ceux qui arrivent un à un et qui meurent aussi un à un, jusqu'à ce qu'une muraille de sacs de terre et de gabions s'élève là où le génie en a tracé la base !

Dois-je donc me vanter d'être brave, moi qui frissonne, lorsque, pendant ces longues heures de faction, je compte ces quatre scènes d'un drame qui se joue, qui finit et recommence à chaque minute derrière moi : les coups d'un pic de fer sur la roche, le sifflement d'une balle, puis un cri de douleur, un cri d'agonie, et le silence !

Les campagnes d'Afrique, où pendant trois années j'appris mon métier de soldat, les combats du Jurgura ; les luttes avec les Kabyles et les Flittas, les surprises, les piéges, les marches et contre-marches, les étapes à vol d'oiseau, toute cette guerre de détails, enfin, provoquent *moins* d'émotions, éprouvent moins le courage de *l'homme* et sont moins fertiles en événements qu'une

garde de tranchée devant Sébastopol; cette garde de tranchée ne dure cependant que vingt-quatre heures, et une campagne en Algérie dure plusieurs jours, plusieurs semaines.

Que dis-je? vingt-quatre heures!!! mais il faut ajouter à ces vingt-quatre heures le temps que l'on emploie à s'y rendre, et le temps nécessaire pour *retourner en ville*, c'est-à-dire pour rentrer au campement, éloigné parfois de plusieurs kilomètres; et les tours de garde reviennent si fréquemment, qu'en définitive, depuis le commencement du siége, on passe une *nuit* sur *trois* dans un trou, dans un fossé souvent plein d'eau ou de boue, et où il est défendu d'allumer du feu pour se garantir du froid; où même on n'a pas le droit de fumer sa bouffarde!

Là, dans l'obscurité, le dos appuyé aux gabions ou au parapet, les pieds sur un tas de cailloux en guise de petit banc, la main au fusil, là on lutte contre le sommeil et on se tient prêt à s'élancer au premier avertissement des sentinelles.

Nous avions à lutter cet hiver et contre la pluie, et contre la gelée; malheur quand elles arrivaient coup sur coup! Si la pluie tombait, le froid devenait supportable, la température se radoucissait; mais après la pluie, nous avions de la boue jusqu'aux coudes, et aussitôt le froid piquait dur; cette boue se congelait, et nos jambes se congelaient avec elle, de sorte que l'on a vu des hommes ne pouvoir sortir de cet étui de glace sans l'aide des camarades et de la pioche. Nous étions alors dans une situation semblable à

celle de ces troupiers de la république, dans un croquis de Charlet ou de Raffet : ils sont en embuscade au milieu d'un marais; ils ont de l'eau jusqu'aux genoux, et le sergent leur dit : — Il vous est défendu de fumer, de chanter et de blaguer, mais il vous est permis de vous asseoir.

La plus terrible nuit de cet hiver, je m'en souviens, fut la nuit du mardi gras (20-21 février), une véritable nuit du pôle. Les bataillons qui devaient descendre dans la plaine de la Tchernaïa pour en déloger une division russe, ne purent effectuer cette manœuvre, et plusieurs gardes de tranchées passèrent de là aux ambulances, avec des membres congelés. Je faisais partie de l'expédition conduite par le général Bosquet; notre bataillon tenait la tête de la colonne, et je tenais la tête du bataillon avec mon camarade Fritcher. La prise d'armes devant avoir lieu à minuit, on avait servi la soupe à onze heures et demie; à minuit nous nous ébranlons avec une forte portion de ce qui survivait encore de l'armée anglaise; la nuit était demi-noire, sans lune, mais éclairée par beaucoup d'étoiles, de ces étoiles d'hiver qui brillaient durement sur un fond gros bleu et que menaçaient d'éteindre les grosses masses de nuages noirs que soulevait à l'horizon le vent de galerne. Le froid mordait, et le terrain, conséquemment, était propre à la marche; nous avancions donc de ravins en collines et de collines en ravins, rapides mais bouches closes, et ne faisant pas plus de *bruit* que ne devaient en faire les grands arbres de la *forêt de Traktir* dont la brise secouait les branches. Je

portais le clairon sous l'aisselle gauche, le turban en cache-nez et le capuchon par-dessus la cechia ; et comme moi faisait mon camarade Fritcher.

Tout allait pour le mieux au début de la marche. Mais vers une heure, les étoiles s'éclipsent tout à coup derrière les gros nuages qui montent ; le bleu du ciel disparaît, le vent se prend à souffler en tempête, et une neige menue d'abord et sèche, puis épaisse et lourde, tombe, tombe, et en moins de dix minutes, le sol est nivelé à blanc, et la route à suivre est perdue.

Il n'y avait pas à balancer, à tergiverser, il fallait revenir au plus vite sur nos pas. Les Russes, aussi embarrassés que nous par cet ouragan de neige, ne pouvaient nous poursuivre. Bosquet commanda donc : — Clairon, sonnez la retraite ! et le signal de la retraite retentit par tous les bataillons de la colonne ; mais l'obscurité était si profonde, les tourbillons de neige si aveuglants, qu'il nous était impossible de retrouver nos campements respectifs, et qu'arrivés sur le plateau, on y attendit le jour. Là, sur le plateau, où nous serions tous morts de froid si le général n'eût prohibé le plus petit temps d'arrêt, on nous fit exécuter des marches, des contre-marches en cercles et en demi-cercles, des *par le flanc droit* et *par le flanc gauche*, des courses au pas gymnastique, enfin une série de mouvements continuels, de peur que l'envie de dormir et l'engourdissement ne s'emparassent de chacun de nous. Quel beau linceul de neige eût recouvert au matin les cadavres de dix mille soldats !

Ainsi, l'énergique volonté du général sut nous préserver d'un grand désastre; il y eut bien quelques accidents, quelques fractions de troupes qui restèrent égarées jusqu'au grand jour et perdirent quelques traînards endormis de froid, mais ce n'était rien auprès de la catastrophe dont nous étions menacés!

A six heures, la colonne rentrait au camp.

Quand j'arrivai devant ma tente, je dis au camarade Fritcher : — Passe le premier; il refusa ma politesse et voulut me la faire, mais je la refusai aussi; il est vrai que la politesse était un peu intéressée, il fallait déblayer trois pieds de neige amoncelée devant la porte du boudoir. Nous réunîmes nos efforts, et tout fut bientôt enlevé... Mais voyez un peu où était descendu le thermomètre du Clocheton! la toile de portière, ficelée à l'aide de nœuds et d'œillets avec la toile d'entourage, cette toile de portière était gelée ainsi que l'autre, et tellement gelée, qu'elle aurait pu renvoyer une balle de pistolet comme la renvoie une plaque de tir. Alexandre Fritcher, mon camarade, trancha avec son sabre les nœuds gordiens et la portière s'ouvrit.

Cette nuit de neige et de froid fut suivie d'une autre un peu plus chaude.

Mille hommes de notre régiment, deux bataillons, alors campés au Moulin, reçurent l'ordre de marcher à onze heures du soir. Le colonel nous commandait; nous étions divisés en douze pelotons, et nous allâmes nous réunir à cinq cents hommes d'infanterie de marine qui

nous attendaient dans la place d'armes anglo-française.

Il s'agissait de détruire un ouvrage de défense exécuté par le Russes en avant du port du Carénage. Le général de Monet dirigeait l'opération.

A minuit, on quitta la place d'armes pour la deuxième parallèle, et les deux bataillons prirent place en arrière de deux larges coupures faites à la parallèle, l'un à droite, l'autre à gauche, et les fantassins de marine au centre.

Vers une heure et demie du matin, ordre de quitter la parallèle; nous sortons en deux colonnes et par sections; je marche auprès du colonel Cler, qui conduit la colonne de droite ainsi disposée :

Une compagnie d'avant-garde à cent pas en avant; une seconde compagnie cinquante pas en arrière de la première, et les autres compagnies formant réserve.

La colonne de gauche, pareillement organisée, s'avançait sous les ordres du commandant Darbois; mais elle fit d'abord fausse route et ne nous rejoignit que plus tard.

La nuit était des plus obscures, aussi obscure que la précédente, quand l'ouragan de neige nous enveloppait.

Les Russes se tenaient sur la défensive. De nombreuses embuscades protégeaient le mur qui en cet endroit longe la route de Sébastopol, et des troupes massées par carrés stationnaient entre le mur et une forte batterie dernièrement construite.

Nous arrivons sur la ligne des embuscades sans recevoir un seul coup de fusil; nos compagnies d'avant-garde les traversent paisiblement, et nous nous demandions

déjà si ces messieurs étaient endormis ou rentrés au quartier, quand, sur nos flancs et sur notre front, une fusillade presque à bout portant... éclate... éclate au milieu d'une splendide illumination et des rayonnements des feux de Bengale.

Quelle fête! les réflecteurs et les pots à feu des Russes nous éclairent; tant mieux! nous y verrons clair en combattant; nous saurons d'où partent les coups, et nous rendrons coups pour coups!

Ici, à gauche, la fusillade est plus intense que partout ailleurs; — tombons sur la gauche, et que la fusillade se taise.

Le colonel n'eut pas même besoin de nous commander de charger à gauche; d'elle-même notre colonne opéra ce mouvement, et en quelques secondes il ne restait plus un seul Russe dans les embuscades.

A droite, les autres embuscades tenaient encore.

Notre autre colonne, qui, ainsi que je vous l'ai dit, avait fait fausse route au départ, entra alors bravement en ligne.

Mais tandis que nous écrasons les embuscades, les compagnies d'avant-garde, que les Russes ont laissé passer sans leur tirer un coup de fusil, continuent de marcher et arrivent sur les carrés de troupes massées en avant et sur les flancs des ouvrages de défense que nous voulions détruire.

Là, un combat silencieux s'engage; un combat où l'on *se transperce* à la baïonnette, où l'on s'assomme à coups

de crosse; mais nos compagnies vont toujours de l'avant.

Le général de Monet, avec son infanterie de marine, arrivait pendant ce temps-là à la tête des embuscades que nous n'avions pas détruites, et il y recevait cinq blessures.

Ce fut alors qu'il remit le commandement aux mains de notre colonel, le colonel Cler.

Le colonel, débarrassé des embuscades, résolut de tâter l'ouvrage de front. Il confie l'attaque de droite au commandant Lacretelle, celle de gauche au commandant Darbois, et, à la tête de quelques compagnies, il se précipite vers le fossé du retranchement, le traverse, escalade le parapet et saute dans l'intérieur de l'ouvrage!

Je le suivais, en ma qualité de clairon, et je vous promets que nous y allions de bon cœur. Les camarades de gauche et de droite ne boudèrent pas non plus, et ils entrèrent, chacun de leur côté, comme nous au milieu.

Mais le feu des bataillons russes établis en rangs serrés sur la gorge du retranchement. écrase nos têtes d'attaque... Sept officiers, deux adjudants et de nombreux sous-officiers et soldats tombent, et notre position devient tout à coup des plus critiques; le colonel nous ordonne alors de nous placer sur la berge entre le fossé et le talus du parapet.

Pourquoi, aussitôt que nous eûmes si vaillamment emporté ce retranchement, pourquoi quelques bataillons de troupes fraîches ne vinrent-ils pas soutenir et consolider notre victoire? Les Russes reprirent bientôt leur sang-

froid, en s'apercevant que le 2e de zouaves était décimé et privé de la moitié de ses officiers et de ses meilleurs soldats; ils nous comptèrent, et au lieu de fuir par les pentes du côté de la ville, ils sortirent de l'ouvrage par la droite et par la gauche pour former l'investissement complet.

Cernés!!! nous étions cernés!

Le colonel nous fit tous entrer dans le fossé de l'ouvrage, fossé qui n'avait pas plus d'un mètre de profondeur, et qu'une rangée de gabions bordait le long de la campagne.

Ce fossé, c'était notre tombeau creusé à l'avance. — Nous y mourrons tous jusqu'au dernier plutôt que de nous rendre.

Mais on ne fit pas ce serment de mourir plutôt que de se rendre : ce serment était inutile. — Est-ce qu'il n'est pas toujours sous-entendu, chez nous, les zouaves, qu'on ne se rend jamais. Pourquoi donc en faire le serment?

Nous voilà donc réfugiés dans ce fossé, et les bataillons russes nous y canardent à leur aise. Nous ne ripostons que très-peu, car l'obscurité est complète, et nous attendons les lueurs de leurs coups de feu pour tirer en visant bien et descendre les plus hardis qui viennent jeter sur noùs des gabions et des pierres.

Cependant la retraite sonnait pour la seconde fois du côté de notre parallèle, et notre colonel se décide enfin *à sortir* de ce fossé. Il nous fait signe de la main qu'il *veut parler*, nous tendons l'oreille vers lui et il s'écrie

— Je ne veux pas donner à des brigands de Russes la satisfaction de promener un colonel de zouaves par toute la Russie : mieux vaut mourir! suivez-moi...

Et nous nous élançons hors des fossés, et protégés par Dieu, nous traversons la ligne des Russes, nous échappons à une pluie de mitraille, et nous rentrons dans nos tranchées.

Je crois vraiment que les Russes, stupéfaits de tant d'audace, nous laissèrent passer.

Voyez la chance! cette nuit-là j'ai vu tomber autour de moi des centaines d'hommes et n'ai pas reçu une égratignure, et une autre fois, dans une méchante escarmouche, je suis dangereusement blessé!

XI

Les tranchées.—La maison du Clocheton.—La chatte de Mademoiselle.

— Je reviens aux tranchées :

J'ai ouï dire que ceux-là même qui connaissent l'art des siéges ne peuvent se faire une idée de ce que sont nos batteries, nos tranchées et nos parallèles, cette œuvre de géants et de fourmis que nous avons exécutée, pas à pas, millimètre par millimètre, devant Sébastopol.

Je n'avais encore assisté qu'à une seule opération de ce genre dans ma carrière militaire, — le siége de Zaat-

cha; — et quelle différence! Je doute même que de tous les siéges modernes et anciens, depuis celui de Troie jusqu'à celui de Silistrie, l'histoire des guerres ait jamais rien raconté de pareil au siége de la seconde forteresse de l'empire russe.

Je n'ai appris à connaître les sinuosités, les détours, les labyrinthes compliqués des sillons creusés autour de la place par la pioche de nos travailleurs, qu'après les avoir maintes fois parcourus en allant aux embuscades, et longtemps étudiés chaque fois que j'étais de garde aux parallèles ou de planton à la maison du Clocheton, ce chef-lieu de résidence du major de tranchée, ce centre d'où partent tous les ordres relatifs aux travaux, et où convergent tous les renseignements, tous les rapports arrivant des divers points d'attaque.

Mais je suis bien prétentieux d'oser dire que je connais les mailles innombrables de ce réseau qui grandit de jour en jour et emprisonnera bientôt la ville entière!

Le soldat, dans ma situation, ne peut réellement *voir* que ce qu'il touche des yeux. Au général en chef, lui seul, appartient la faculté d'embrasser le tout dans son ensemble; je n'ai donc vu, je ne connais donc que les tronçons de l'œuvre; et les tronçons qui d'heure en heure changeaient d'aspect, alors que je n'étais pas encore invalide, ces tronçons seraient aujourd'hui méconnaissables pour moi; je ne vous parlerai donc que de ce qui existait *de mon* temps et de ce que j'ai pu voir.

Cette maison du Clocheton, où tant de fois, la nuit, j'ai

sonné le *garde à vous!* doit à sa situation de n'avoir pas été démolie en même temps que les nombreuses villas éparses au milieu des jardins et des vignobles du plateau de Kersonèse.

Le feu de la soupe, cet hiver, convoita en vain sa charpente; il fallait un asile, il fallait des bureaux pour l'expédition des ordres, et le logis fut respecté. Mais on rogna le superflu de ses boiseries; les volets furent déclarés inutiles, et on les brûla, ainsi que plusieurs portes d'intérieur. A propos de cette pénurie de combustible, je me souviens que lorsque les ceps de vigne et leurs souches furent épuisés, les zéphirs eurent l'idée lumineuse de faire bouillir le café avec les planches de leur sac. L'armée adopta le procédé, et bientôt nos sacs, n'étant plus maintenus carrément par leur carcasse de bois, ressemblèrent à ces sacs écrasés, à ces vieux *baluchons* en peau de chien des volontaires de 93.

Un prêtre protestant habitait le Clocheton avant la guerre, et y demeurait avec sa fille et sa chatte. Le père et la fille déménagèrent à notre arrivée et emportèrent une partie de leur mobilier. — La chatte resta. — La fille était jeune, grande et très-belle, dit-on, quoique personne d'entre nous ne l'ait vue; la chatte est noire; le bruit de la canonnade, les pantalons garance, tout ce monde et tout ce fracas nouveaux pour elle ne l'ont pas mise en fuite; elle dort au soleil sur le seuil de la porte, elle ravaude sur la gabionnade, elle fait le gros dos sur les genoux du major. Au premier jet de mon clairon, elle

vient fouetter doucement mes guêtres blanches avec sa longue queue noire, en fixant sur mon embouchure ses grands yeux pers; enfin, elle est si aimable et si caressante, qu'aucuns prétendent qu'en ce pays d'enchantements et de sortiléges, c'est la demoiselle de la maison qui, pour ne pas quitter les lieux qui l'ont vue naître, et en même temps échapper aux séductions du major, s'est revêtue ainsi de la robe d'une chatte noire! — Vous croirez ça si ça vous va; quant à moi, je la caressais comme on caresserait un gros paquet de velours, et sans penser à mal.

Que de rêves, que de causeries, que de romans à propos de la princesse invisible du Clocheton! Un fusilier de la ligne l'a reconnue se promenant pendant tout une nuit aux alentours du logis; elle lui a parlé, elle lui a dit :

— Beau factionnaire! donne-moi ta main.

Et lui a répondu :

— Passez au large!

Le zouave achevait à peine cette phrase de son récit, que des rires d'incrédulité firent explosion dans le cercle de ses auditeurs.

Pour la première fois, il racontait quelque chose d'invraisemblable; on s'était trop habitué à la véracité de ses souvenirs, et on ne voulait pas lui permettre la plus petite excursion dans le domaine du fantastique.

Lui, ne se déconcertant pas, allait continuer sans doute *sur le même ton*, quand un brigadier de gendarmerie,

privé d'un œil, hélas! et renvoyé aux Invalides de Paris, intervint en sa faveur, et, fort indigné de pareils rires, s'écria :

— Me croira-t-on, ou ne me croira-t-on pas, moi, qui ai vu aussi une dame errante à la brune du côté du Clocheton?

— Aviez-vous encore *vos deux lampes d'habitacle*, brigadier? demanda le matelot des *schtschegoleffs*.

— J'avais tout ce qu'il faut pour y voir clair ; — et ce que j'ai vu, je l'ai bien vu; et le factionnaire dont parle le clairon n'a certes pas menti plus que je ne mens moi-même.

— A vos souhaits! brigadier, répliqua le matelot; du moment où vous avez relevé la dame à votre compas, c'est que la dame existe.

— Je ne dis pas que ce soit la même, entendons-nous, d'autant plus que l'on se montra moins aimable avec moi qu'avec le factionnaire.

L'auditoire sourit malicieusement à cet aveu du *cognard*, — c'est ainsi que le soldat appelle le gendarme.

— Et vous avez verbalisé contre l'inconnue, n'est-ce pas, brigadier? dit un curieux.

— J'ai fait ce que je devais faire, — mon devoir, — répondit fièrement le brigadier, et, contrairement à ses allures de bon gendarme, il se campait déjà en personnage offensé d'un démenti.

— Personne ne prétend le contraire, insinua quelqu'un.

— Et l'on a raison, reprit le zouave... Vous dites donc, brigadier, qu'à l'instar de mon factionnaire en question, vous avez été interpellé par une inconnue?

— C'est moi qui l'ai interpellée.

— Il lui a demandé ses papiers.

— Je lui ai demandé en vertu de quelle permission elle se trouvait ainsi dans nos lignes. Elle ne répondit pas et alla s'asseoir sur une grosse pierre, à l'entrée d'une caverne ou d'un silo situé à cent cinquante mètres du Clocheton. Je consignai alors un de mes hommes en vue de cette particulière, afin de surveiller sa conduite, et je courus en toute hâte prévenir le major de tranchée. — Le major, qui sait qu'on ne doit rien négliger à la guerre, et que l'œil de la vigilance ne doit jamais se fermer, dans ces contrées surtout où les Grecs qui pullulent à Kamiesh et à Balaklava pratiquent pour le compte du czar un espionnage continuel, et inventent chaque jour de nouveaux expédients de trahison; le major, plein de confiance en mes lumières et en mon expérience, me répondit :

— C'est bien, très-bien, brigadier; retournez au silo; éclaircissez le sexe obscur de ce personnage, et rédigez votre rapport.

Je me transportai donc à cinq heures de relevée à l'entrée de la susdite caverne, après avoir requis l'aide de quatre hommes et un caporal qui m'accompagnèrent.

L'inconnue était toujours là, et les observations du gendarme que j'avais consigné devant elle se réduisaient *à néant.*

— Madame, lui dis-je avec douceur et honnêteté, car l'idée me vint en ce moment qu'elle pouvait être l'épouse d'un grenadier anglais du voisinage, opérant sa promenade du soir; madame... seriez-vous indisposée ?

Sa réponse consista en un gros soupir.

J'étais désarmé, je m'attendrissais; je me convainquais de plus en plus qu'elle était l'épouse, la veuve peut-être d'un de nos alliés, et je ne me sentais pas le courage de lui demander ses papiers.

Elle était pâle, la pauvre dame, pâle comme une morte, pâle comme le chiffon blanc qui enveloppait sa tête.

— Madame, repris-je avec douceur, auriez-vous des besoins ?

Nouveau soupir et pas de réponse.

— Est-ce que la pudeur naturelle à son sexe l'empêcherait de s'ouvrir à moi ? pensai-je. Craindrait-elle de s'engager en demandant quelque chose à un homme ? Ou bien, la présence de mon escouade l'intimide-t-elle au point de lui ravir la parole ?

D'un signe expressif j'ordonnai aux soldats de se retirer à l'écart, et prenant un biais adroit pour lui inspirer de la confiance, et recommencer notre entretien, je posai cette question toute d'humanité :

— Madame, vous avez peut-être faim ?

— Oh ! oui, j'ai faim, s'écria-t-elle d'une voix mourante ; je n'ai pas mangé depuis cinq jours !

— Soyez alors susceptible d'un morceau de biscuit...

Et m'élançant vers l'escouade, je pris un biscuit dans

le sachet d'un des soldats, et prompt comme l'éclair, je revins l'offrir à l'inconnue.

Mais ne voilà-t-il pas qu'elle se redresse fièrement, qu'elle me toise du regard, pleure d'indignation, et que, faisant demi-tour à gauche, elle disparaît impoliment dans la caverne...

— Ah! madame! madame! quelle noire ingratitude! m'écriai-je. Et, à la tête du caporal et de ses hommes, je me précipite dans la caverne, à la poursuite de cette impertinente.

L'obscurité la plus profonde y régnait; la voûte, les parois, le sol, tout y était invisible.

— Halte-là, camarades! ordonnai-je, et attendons un fanal pour tirer cette aventure au clair.

J'expédiai donc mon gendarme au Clocheton, afin qu'il en rapportât de la lumière; pendant son absence, nous nous postâmes de façon que personne ne pouvait entrer dans le silo ni en sortir sans être appréhendé au passage.

Le fanal nous éclaira bientôt. Cette caverne consistait en une espèce de petite salle, taillée dans le roc, profonde, large et haute de quelques mètres seulement, et guère plus spacieuse que les abris que les cantonniers de France se creusent sur le talus de nos grandes routes. Solitude complète, — nulle trace d'être vivant, et encore moins de femme fugitive.

Quelle est donc cette mystérieuse créature? Nous *l'avons tous* vue entrer là, et elle n'est plus là. J'explore

les parois de la caverne à coups de crosse de pistolet, les soldats en font autant, et la résonnance du roc n'indique nulle part la présence d'un asile secret. Le sol fait de même quand nous frappons du pied.

Je déclare que j'étais vexé de m'être laissé aller à des sentiments de compassion pour cette femme suspecte, au lieu de la réintégrer immédiatement au poste du Clocheton, en sa qualité d'inconnue, et comme prévenue de vagabondage.

Cependant je ne renonçais pas à découvrir l'issue secrète par où la colombe s'était envolée, je ne voulais pas avouer qu'elle m'avait *refait;* et je cherchais avec d'autant plus d'intelligence et d'activité, que le caporal venait de dire, ce que je savais déjà, du reste, que la semaine dernière on avait trouvé dans le silo des vêtements de femme, un chapeau blanc de demoiselle, des meubles et des gravures.

Enfin, en promenant le bout de mon fourreau de sabre à l'entour et au bas de l'appartement, je fais tomber une pierre plate qui masquait un trou où l'on pouvait pénétrer en rampant.

— Bravo! m'écriai-je, bravo, camarade, la belette a passé par là, et nous allons l'appréhender. Attention, caporal! veillez bien au dehors.

Immédiatement je me dépouille de ma tunique, et, esclave du devoir, je me glisse insidieusement et à plat ventre dans ce passage souterrain. Je nage en quelque sorte sur le gravier, l'espace de deux mètres, en m'aidant

des genoux et d'une main, tandis que de l'autre main je porte le fanal.

— Ah ! madame ! madame ! murmurais-je, votre impolitesse vous coûtera cher, et vous allez apprendre à vos dépens si l'on se joue impunément de la sensibilité d'un brigadier de gendarmerie !

Je croyais donc tenir déjà la délinquante, quand je m'aperçus que je donnais du front au bout de la grotte. A droite, à gauche, et au-dessus, mêmes obstacles ; j'étais dans un cul-de-sac, dans un bocal de rochers, et il fallait pour en sortir ramper à reculons comme j'y étais entré.

J'exécutai cette manœuvre, mais je ne l'exécutai qu'après avoir levé un plan détaillé des lieux ; désormais il devenait évident pour moi que cette femme s'était évadée par une ouverture pratiquée dans le premier compartiment de la caverne : mes recherches devaient donc se porter là, et elles s'y portèrent en effet. Je renvoyai mon escouade et le fanal, je ne conservai avec moi que mon compagnon le gendarme, et tous deux nous nous plaçâmes en faction à quelques pas en dehors et de chaque côté de l'ouverture du silo.

La nuit se passa sans que rien ne parût.

Le matin, au rapport, le major se moqua de l'apparition de cette dame fantastique, et la traita de fable ; mais je ne lâchai pas prise. Mon camarade et moi, nous veillâmes ainsi sans interruption pendant toute une semaine, en nous relevant de faction de quatre heures en quatre heures.

Rien ne parut, rien... ni dame, ni demoiselle, ni personne, enfin... N'importe, je crois que j'y veillerais encore, si, un matin que le major m'avait envoyé chercher à la tranchée quelques travailleurs indisciplinés, un morceau de caillou brisé par le choc d'un boulet n'était venu me crever un œil.

Croirez-vous maintenant que ce que le zouave raconte puisse être vrai ?

Et le bon gendarme était enchanté de l'effet qu'il venait de produire sur ses auditeurs, qui attendaient en silence, et vivement intéressés, la fin de cette histoire. Le dénoûment leur sembla un peu sec ; mais le gendarme, ami de la vérité quand même, ne voulait pas inventer des péripéties pour plaire aux curieux.

Les relations officielles du siége mentionnent l'apparition d'une femme dans un silo, et la découverte, dans ce même silo, de vêtements et de meubles. On a brodé là-dessus des histoires fantastiques, mais le fond est vrai.

On a aussi prétendu que des passages souterrains faisaient communiquer les campements des alliés avec les caves du monastère de Saint-Georges, et les moines de ce monastère ont reçu parfois la visite de quelques boulets pour les prévenir qu'on ne tolérerait leur présence dans le voisinage des armées, qu'à la condition qu'ils prieraient Dieu et ne s'occuperaient plus des affaires de ce bas monde.

La plupart des passagers du *Nil*, oisifs et curieux, avaient pris l'habitude de venir chaque soir après dîner

écouter les récits de mon clairon, qui, flatté d'un tel honneur, évoquait alors ses plus beaux souvenirs.

Quelques auditeurs, comme moi, ayant peine à comprendre l'ensemble des travaux du siége, lui demandaient des explications, et il s'empressait toujours d'y répondre.

— La parallèle n° 1 est-elle la première construite?

— C'est, au contraire, la dernière ; la première construite devient numériquement la deuxième, la troisième, la quatrième, selon le nombre.

— Et par où commencent-elles? Par quoi communiquent-elles les unes avec les autres?

— Par des boyaux en zigzags qui partent du pied de cette célèbre maison du Clocheton, — et des boyaux semblables les relient entre elles.

— Ainsi, la parallèle dite *première* est la plus rapprochée de Sébastopol?

— Oui.

— Et si l'on en construisait une autre plus près encore de la ville assiégée, elle ne serait plus que la seconde?

— C'est entendu. Aujourd'hui, en juillet, cette première parallèle s'avance sans interruption jusqu'au faubourg de la Quarantaine, et elle déborde la deuxième à gauche. La troisième s'en va aussi à gauche, jusqu'à moins de trois cents mètres du fond de la baie, et déborde à droite la deuxième. Comprenez-vous?

— Pas trop.

— Et cependant c'est ainsi que dans tous les journaux *de Paris* on décrit la position de nos parallèles. Mettez-

en dix à la suite les unes des autres, tirez une ligne imaginaire passant par leur centre ; celles à nombres impairs déborderont à gauche ; celles à nombres pairs déborderont à droite, et l'ensemble formera un zigzag à plus ou moins de branches. Ne vous attendez pas à ce que j'entreprenne une description de nos travaux d'attaque. Je n'en ai vu et parcouru qu'une faible partie, et l'endroit que je connais le mieux appartient à la troisième parallèle, quand elle passe au point d'origine de deux ravins qui se réunissent à trente mètres de profondeur.

Si vous ne comprenez pas ma description, prenez une carte, cherchez-y ce qui est indiqué sous le nom de butte Verte : là se rejoignent ces deux ravins, là aussi se cachent quelques milliers de Russes qu'on peut apercevoir en regardant par-dessus le parapet de la troisième parallèle. Il y a longtemps qu'une batterie, établie entre les attaques anglaises et françaises, les aurait délogés de cette position, si les ondulations du terrain et les sinuosités du ravin ne les protégeaient pas contre nos boulets. Les Russes ont construit des embuscades sur cette butte. C'est aussi de derrière cette butte qu'ils exécutent de fréquentes sorties sur la droite française et sur la gauche anglaise. En avant de la butte Verte, se trouve un petit lac dans lequel débouche un troisième ravin qui descend des attaques anglaises, rejoint les deux premiers et passe par derrière le bastion du Mât.

La butte Verte est assez bien nommée pour le pays

au printemps, seule entre toutes les buttes de cette contrée ravagée par la guerre, labourée par l'artillerie, arrosée par le sang, elle porte à sa base un rideau de peupliers qui se mirent dans les eaux du lac, et des trembles qui chatoieront bientôt, et sur ses pentes des carrés de jardinets entourés de haies vives. Puis on aperçoit, assis sur la dernière chute du ruisseau du ravin, un moulin sans tic-tac, hélas !

Les Russes ont bâti des baraques de campement sur le versant de cette profonde vallée que nous devons franchir un jour. Nous voyons ces baraquements à droite de la troisième parallèle, et à gauche apparaissent une maison et une église de la ville. Le plateau qui sépare le versant que nous voyons des pentes qui, de l'autre côté, descendent jusqu'au port, est protégé par des batteries formidables. Il est échu aux Anglais dans le partage des attaques.

Le bastion du Mât, en avant de notre parallèle, n'est plus qu'une ruine, mais c'est une ruine solide. Six de nos mortiers à éprouvettes l'accablent en vain de grenades et de bombes. Il résiste toujours, il répond toujours, avec ses parapets et ses embrasures raccommodés à grands renforts de madriers, avec son fossé garni de palissades, avec sa contrescarpe, véritable porc-épic hérissé d'abatis et de chevaux de frise.

Les bords extérieurs de nos tranchées sont garnis de *parapets* surmontés de sacs de terre qui, de distance en *distance*, forment des créneaux. Les Russes en ont fait

autant, et les tirailleurs des deux côtés luttent d'adresse. Des gradins de terre remplacent en quelques endroits les parapets et permettent aux bataillons de soutien de sortir du fossé pour repousser les attaques de l'assiégé.

J'essaye de vous donner une idée de ce côté de nos attaques. C'est celui que je connais le mieux, je le répète, et celui où j'ai le plus souffert. Aujourd'hui, la tour Malakoff et le Redan concentrent sur eux l'attention publique.

Les Anglais, cherchant partout le confortable, vivent autrement que nous à la tranchée. Le petit bidon plein d'eau, et le sachet chargé de biscuit pour deux jours ne leur suffisent pas. Tandis que la sentinelle veille, ces gentlemen s'installent dans le fossé comme un bon bourgeois dans son logis. Ils allument du feu, prennent le thé et fument paisiblement leur pipe, sans s'inquiéter de ce qui peut et doit arriver.

La fumée du foyer éveille l'attention des canonniers russes, et une bombe descend au milieu du cercle des frileux. Mais ce n'est rien, ils ne se dérangent pas pour si peu; ils continuent à fumer et à boire le thé, tandis que les hommes de corvée enlèvent, sans rien dire, le camarade écrasé par le projectile, et l'emportent flegmatiquement à l'ambulance ou dans la fosse commune.

Le fait est que ces visites de bombes ou d'obus, qui jetaient tant d'épouvante parmi nos gardes de tranchées aux premiers temps du siége, sont aujourd'hui accueillies avec une parfaite indifférence. Ceux qui se trouvent trop près quand la bombe creuse sa fouille, s'éloignent

ou se prosternent honnêtement devant elle. Ceux qui ont appris à calculer d'un coup d'œil s'ils ne se trouvent pas dans son rayon d'explosion, ne s'en occupent pas plus que si elle décrivait sa parabole à quatre cents pieds au-dessus du soleil levant.

On raconte beaucoup d'histoires de braves fantassins qui ont couru après une bombe pour lui arracher sa mèche. Mais la mèche est chevillée aussi solidement au corps de la bombe que certaine queue, tirée depuis si longtemps par l'humanité, l'est au corps du diable. Les forces d'un homme échoueront donc toujours dans une telle entreprise, et nous le savons si bien que, si on s'élance vers une bombe qui menace de faire explosion, ce n'est pas pour arracher la mèche, mais pour l'éteindre ou pour essayer de rejeter au loin cette terrible visiteuse.

Le seul vrai moyen d'éviter les éclats d'une bombe consiste à pratiquer envers elle le *laisser-passer*. Jamais la bombe n'éclate où elle tombe. Jamais elle ne reste non plus où elle tombe. Il vaut donc mieux se jeter de côté que de fuir devant elle.

Nous avons vu souvent d'intrépides soldats qui se sont élancés sur une bombe pour chercher à en éteindre la mèche. Ils sont ou morts ou décorés de la médaille, ou, ce qui est le plus fréquent, oubliés dans leur compagnie!

Le courage est quelquefois sublime de bêtise!

Un soir que j'étais de tranchée, je faisais une causette avec des voisins du 39e de ligne, et nous parlions des bombes, des obus, des grenades, des *balles musicales*

des Russes, etc., etc.; chacun disait quelle sensation lui causa le tonnerre de l'artillerie, entendu pour la première fois, et quel frémissement provoqua en tout son être le passage à l'air libre des projectiles ennemis sifflant la mort dans le voisinage.

Le sergent de ce poste du 39e avait une idée fixe : il rêvait la médaille et la croix; il les rêvait comme récompense d'une action héroïque, et il espérait à chaque heure, à chaque instant, à chaque minute, qu'une bombe tomberait au milieu de son peloton, et qu'il lui serait permis de s'élancer vers elle, de lui arracher la mèche et de sauver ainsi la vie de ses hommes.

— Mais, lui disais-je, malheureux ! tu te feras tuer pour le roi de Prusse.

— Tu appelles ça mourir pour le roi de Prusse, quand on meurt en sauvant la vie aux autres? s'écria-t-il.

— Mais tu ne sauveras la vie à personne.

— J'empêcherai la bombe d'éclater.

— Non, pauvre fou !

— Je lui arracherai la mèche.

— Impossible.

— Cela s'est fait pourtant.

— Jamais !

— J'en suis certain.

— Je suis certain du contraire.

— Cette mèche peut s'enlever, m'a-t-on dit.

— Cette mèche est rivée au corps de la bombe, comme la lame de ton sabre est rivée à la poignée.

— Bah ! j'ai lu dans l'histoire que ça se faisait, et je veux montrer que le sergent Tourvieux (c'était son nom) peut *tâcher moyen* d'en faire autant. On a de la *poigne*, clairon, et l'on sait s'en servir. Vous verrez comme je manie une *citrouille* russe.

J'ai connu tant de hâbleurs au service, que le brave sergent me semblait être du poil de ces gens-là, et que, malgré le danger que nous pouvions courir, je n'aurais pas été fâché qu'une bombe vînt mettre à l'épreuve ses héroïques mais stupides intentions.

Le hasard s'en mêla.

Tout à coup un *fiou fiou* bien connu retentit derrière le parapet de la tranchée, et une bombe escalade obliquement ce parapet, et arrive en battant de l'aile dans notre couloir, qui, par suite du voisinage d'un zigzag, se trouvait ouvert perpendiculairement aux batteries de la place; la citrouille, comme le sergent l'appelait, laboure le sol en roulant, et sa mèche flamboie.

— Gare les quilles ! s'écrie-t-on, et nous nous couchons tous à plat ventre le long de la muraille de terre, pour laisser passer le projectile, qui s'en ira fort innocemment éclater plus loin. Nous étions déjà prêts à nous relever hors de danger, quand le damné sergent, qui avait son idée fixe, appuie une chasse à la bombe, la rattrape au tournant du zigzag, et, se jetant à genoux, veut lutter avec elle comme en fourbi nous luttons avec un cochon pris par la queue.

— Sergent, lui criai-je en soulevant la tête de son côté

(j'aurais voulu pouvoir dire : imbécile! mais il était mon supérieur), sergent! lâchez tout! vous allez nous faire tuer...

Il ne tint pas compte de mon avertissement; mais fort heureusement sans doute que la mèche lui brûla les mains, et qu'il la laissa partir, car la bombe fit encore deux ou trois tours, et l'explosion eut lieu à plus d'un mètre de l'imprudent... Aussitôt la fumée de ce volcan dissipée et les débris du projectile retombés, nous nous élançâmes vers le sergent, qui gisait étendu comme un cadavre, la face contre terre et les bras étendus... Nous nous attendions à le trouver mort, mais il se relève, se secoue, et nous regarde d'un air hébété.

— Sergent, êtes-vous blessé? — Pas de réponse.

— Sergent, vous en avez une chance! — Pas de réponse encore.

— Sergent, au bidon pour vous remettre. — Rien, il ne dit rien : il cherche autour de lui, il lève la tête en l'air comme pour voir si la bombe était allée se coller au plafond, et il se prend à rire d'un vrai rire d'idiot.

— Mais, sergent, répondez-nous donc!

Et il ne paraissait pas se douter de l'intérêt qu'on lui témoignait. Enfin, il ouvrit la bouche pour parler, mais la parole ne vint pas; et à une nouvelle question qu'on lui adressa, il fit signe qu'il n'entendait plus rien. L'infortuné! il n'avait échappé à la mort que pour vivre sourd et muet. Moins malheureux que lui fut un grenadier, en faction à dix pas de là : un éclat de la bombe l'étendit roide mort.

J'ai ouï dire que ce sergent du 39e était toujours sourd-muet. On l'a expédié aux savants de Paris, comme échantillon des désordres que peut produire dans notre machine humaine une violente commotion.

De même que certaines batteries russes ont été baptisées du nom de Foutriquet, de Gringalet et de Bilboquet (elles n'existaient pas de mon temps), de même aussi chaque projectile a reçu une dénomination nouvelle dans l'argot du troupier.

Je me souviens que Berthier, ce camarade qui me conduisit à l'ambulance provisoire, cherchait à m'égayer dans mon malheur, en me racontant les cancans du siége, et me disait que la veille au soir il avait failli être tué par un *perruquier*.

— Le perruquier de la compagnie? demandai-je, ah! le brigand!

— Eh! non, reprit-il, un boulet russe, qui aurait pu m'emporter la tête, et que j'appelle perruquier, parce qu'il m'a *frisé* de près.

On criait souvent dans les bataillons de tranchée :

Saluez le bouquet! — quand les grenades étincelaient la nuit, au-dessus de nos têtes, — ou bien encore :

Fantassins! ne craignez rien, c'est la cavalerie! lorsque l'on entendait la mitraille pleuvoir sur le sol en dehors de nos positions.

Le fameux cri, à l'approche de la bombe : *Gare la marmite!* est remplacé par celui de : *Gare la citrouille!* *qui lui-*même doit l'être déjà par un autre.

Les balles sont des mouches ou des pruneaux, selon leur calibre.

Les fusées, des papillons de nuit ou des hirondelles de feu, d'après les Turcs.

Les biscaïens, vu la résonnance du mot, des *citoyens*.

Bref, les classifications de projectiles varient et varieront sans cesse; chacun est libre d'inventer un mot selon son caprice, sa fantaisie.

Une chose que je remarquai et que d'autres ont remarquée comme moi et qui m'étonne beaucoup, c'est qu'il y a une différence très-sensible, très-appréciable la nuit, entre les bruits que font les balles; tantôt la balle *siffle* : le ton sec et strident fuit sans diminuer d'intensité, et cesse brusquement d'être entendu sans aucun *smorzendo*; tantôt elle *gémit* : c'est une plainte qui traverse l'espace, c'est un cri de douleur qui va se perdre au loin en mourant... Serait-ce que la balle qui siffle ne tue pas et que celle qui gémit tue toujours un homme?

Il ne suffit pas d'avoir du courage, il faut encore avoir l'habitude du courage; cette habitude s'acquiert assez promptement : deux ou trois tours de garde de tranchée suffisent, et on cesse d'être conscrit quand on ne *salue* plus une balle qui passe et qu'on la laisse émietter la terre du parapet, sans faire instinctivement un mouvement de recul.

Nous avions dans notre compagnie un *faubourien* (de Paris, bien entendu). Chose extraordinaire, ce faubourien n'était rien moins que gai. C'était bien le personnage le

plus nébuleux, le plus silencieux et en même temps le plus mystérieux de toute l'armée.

Bon soldat, bon tireur, rempli de sang-froid et d'intrépidité, il est demeuré simple zouave depuis six ans que sa classe est sous les drapeaux; on dit cependant qu'il a de l'instruction : on le voit lire souvent, et il écrit sa correspondance aux jours de courrier.

Cet original vivait au milieu de nous aussi isolé, aussi solitaire que s'il avait établi son gourbi au centre du Sahara. Nous l'appelions *l'astronome,* car souvent on le rencontrait faisant des mamours aux étoiles, quand les nuages du firmament étaient absents par congé temporaire.

Si je donne une place dans mes souvenirs à ce faubourien dégénéré, c'est que les projectiles et la tranchée me font penser à lui; le hasard nous réunit plusieurs fois de planton au Clocheton : un jour que je m'étais approché de la gabionnade, et que je contemplais, du côté de la ville et de nos attaques, les rayonnements des batteries, il me dit :

— Je viens de voir une drôle de bombe.

J'avoue que j'eus le frisson en l'entendant parler : je ne savais pas qu'il était là, je ne connaissais pas le son de sa voix, je ne l'avais jamais vu ouvrir la bouche que pour manger la soupe, et je crus d'abord que c'était un sac de terre qui m'adressait la parole.

— *Oui,* je viens de voir une drôle de bombe, ou plutôt *deux drôles* de bombes, ajouta-t-il.

— C'est possible, lui répondis-je avec amabilité pour l'engager à continuer, tant j'étais vivement intéressé par ce commencement de confidence; — c'est possible!

— Je viens de voir une bombe russe et une bombe française.

— La chose n'est pas rare.

— Certainement; mais celles que j'ai vues se sont livrées à un genre d'exercice assez curieux.

— Elles ont décrit une parabole plus ou moins longue?

— Vous n'y êtes pas.

— Bien sûr que je n'y suis pas dans leur parabole, et fort heureusement pour moi!

— Elles se sont rencontrées et embrassées.

— Pas possible! ripostai-je en riant de toutes mes forces, au risque de le vexer et de le faire rentrer dans son silence habituel. Pas possible!

— Si ce n'est pas possible, alors n'en parlons plus, répliqua-t-il de mauvaise humeur, et il se confondit de nouveau avec les sacs de terre de la gabionnade.

Je le laissai là sans plus m'inquiéter de ses confidences, et je repris le fil de ma contemplation.

Les Russes étaient cette nuit d'une prodigalité folle; jamais peut-être le feu de la place n'avait été si bien attisé, et le nôtre ne restait pas en arrière; on aurait cru que cent mille tonnerres dégringolaient du ciel dans un même roulement; on aurait cru aussi à la chute des étoiles, tant l'obscurité était sablée d'innombrables étincelles. Cependant ce fracas et ces illuminations se ra-

lentirent un instant, et quelques bombes solitaires et par couples parcoururent encore l'atmosphère.

Les canonniers font relâche, pensai-je; les Russes préparent une sortie, et nous les attendons; cette tactique est connue. — Je me préparais donc à exécuter l'ordre de sonner le *garde à vous!* quand mon attention fut attirée, je ne sais pourquoi, vers une bombe solitaire partie du bastion du Mât; simultanément une autre bombe s'élevait de nos batteries, et je suivis du même coup d'œil leur marche ascendante.

Bizarre coïncidence! originalité du hasard! toutes deux, arrivées à leur point culminant, se rencontrent, s'entre-choquent, se brisent et égrènent dans la nuit un épais bouquet d'artifice!

— Tu avais raison, l'astronome, m'écriai-je, voilà deux bombes qui viennent de s'embrasser.

— Ce n'est pas encore cela, grommela-t-il en se rapprochant de moi; ce n'est rien, cela.

— Mais je gagerais que, sur mille coups, de part et d'autre, cette rencontre n'est pas assurée.

— Je voulais te dire cependant que je viens de voir quelque chose de mieux.

— Tu es difficile.

— Ce soir même, j'ai suivi le trajet lumineux de deux bombes, l'une partie de chez nous, l'autre partie de là-bas : ces deux bombes se sont rencontrées, et rencontrées *si bien* mèche à mèche, que les deux mèches se sont *éteintes*, et que les deux bombes, par conséquent, ont

disparu du ciel instantanément et sans laisser de traces, comme celles de tout à l'heure.

— Clairon, sonnez le *garde à vous!* cria soudain l'officier de service; et je sonnai le *garde à vous!* qui servit de fanfare en l'honneur de la blague de l'astronome.

XII

Le fiévreux affamé. — Les malades, les blessés et les hôpitaux de Constantinople. — Gallipoli.

Un matin, que je passais devant la boxe en faisant ma ronde, je m'entendis interpeller par le clairon.

— Docteur, disait-il, guérissez donc le *pays*.

Le *pays*, c'était ce chasseur à pied dont je vous ai parlé, le colocataire de notre zouave.

J'avais, en effet, remarqué dès le début du voyage l'aspect maladif et presque moribond de ce pauvre soldat que le zouave prenait sous sa tutelle par commisération, et non pour utiliser ses services dans leur association d'intérêts et de vie communs.

Ce chasseur me semblait terrassé, écrasé par de longues souffrances; morne et silencieux, il ne se plaignait jamais, ne demandait jamais rien, et passait ses longues journées, tantôt assis dans son réduit, tantôt accroupi et

adossé au dehors de la boxe, les coudes sur ses genoux, et le menton renfermé dans cette espèce de fronde formée par la réunion de la paume des mains.

La fixité de son regard, le blanc jauni de ses yeux en saillie, que recouvraient à peine ses paupières démesurément agrandies par de longues douleurs; son air de résignation passive, son silence obstiné, tout en lui, tout provoquait, depuis notre départ de Constantinople, mon attention de médecin.

Mais je n'avais pas encore pu lui donner mes soins; il s'y refusait en me répondant : — Ce n'est rien! chaque fois que j'essayais de l'interroger sur les causes de sa maladie.

Ce matin, il se montra moins sauvage, grâce à la provocation de son camarade, et dès que je lui eus dit :

— Avez-vous la fièvre depuis longtemps?

— Oh! que oui, major, répondit-il avec un demi-sourire errant sur ses lèvres bleuâtres.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt? j'aurais pu, sinon vous guérir, du moins calmer votre mal.

— Oh! major, ce n'est pas la peine, ajouta-t-il en se relevant et en transformant en écharpe sa couverture de laine, car les matelots se préparaient à laver le tillac, — ce n'est pas la peine, major!

— Depuis quand êtes-vous malade?

— Depuis la Dobrutschá. — Ma fièvre a duré pendant tout l'hiver et pendant tout le printemps.

Et en prononçant ce nom de Dobrutscha, il frissonna

tout à coup, comme si sa fièvre redoublait au souvenir de cette contrée maudite.

— Ça ne l'a pas empêché, cet hiver, d'administrer pas mal de coups de fusil aux Russes, ajouta le clairon.

Je passai outre. — Mais une heure après, en revenant de ma tournée, et quand le soleil eut séché le tillac, je le retrouvai accroupi à sa même place. On distribuait alors le café du déjeuner, je remarquai qu'il ne faisait partie d'aucune gamelle, et qu'il grignotait un fragment de biscuit.

— Monsieur fait la petite bouche, dit encore le zouave, monsieur a des dégoûts, servez monsieur en vaisselle plate.

De plus en plus intéressé, je ne sais pourquoi, en faveur de ce soldat, que son camarade raillait ainsi, je me pris à penser que sa maigreur, sa faiblesse, son affaissement, provenaient plutôt de privations successives que de la fièvre paludéenne de Bulgarie.

Une longue maladie rend le patient si bizarre, exalte tant les susceptibilités, qu'il serait bien possible que ce jeune homme ne mangeât pas, seulement parce qu'il est obligé de manger à la gamelle. — Actif, bien portant, ayant pour condiment la fatigue d'une étape, d'une longue faction et de la manœuvre, il n'éprouverait peut-être pas de dégoût à plonger sa cuiller dans la soupe commune...

Tandis que je faisais ces réflexions, la cloche du déjeuner tinta, et l'idée me vint que l'ordinaire succulent de

la table de première classe lui serait plus salutaire que les trésors de ma pharmacie !

J'éprouvai donc comme des remords, en énumérant les plats délicats et superflus qui m'attendaient en bas. Et faisant un tour à gauche du côté de la cambuse, j'ordonnai au fournisseur de servir immédiatement à ce pauvre chasseur-fantôme un morceau de pain frais, une côtelette de mouton et une demi-bouteille de notre vin de table, — à mes frais, bien entendu, et avec l'injonction de se taire sur le nom du donateur.

— Ah ! me dit plus tard le zouave, ce fut un coup de théâtre lorsque le cambusier déposa l'assiette à la côtelette sur les genoux du dédaigneux, et plaça près de lui le pain et le vin, puis se retira mystérieusement sans répondre à ses interrogations.

Le chasseur mangea, ou plutôt dévora cette pitance inattendue; le lendemain, même ration; le troisième jour encore. Ses forces lui revenaient à vue d'œil. Le quatrième jour, je supprimai cette subvention, mais il ne jeûna pas pour cela. — Le dégoût avait disparu avec le retour des forces, et je m'aperçus que durant le reste de la traversée, il ne méprisa plus la gamelle. — Ce fait peut prouver qu'on ne guérit pas certains malades en les médicamentant sans cesse.

Mon chasseur, redevenu bien portant, redevint en même temps conteur et joyeux, et se montra capable de *donner* la réplique au clairon.

Je parlai d'une guérison si rapide au commandant du

Nil, et comme nous avions à bord plusieurs malades dans le même cas, il m'autorisa à leur faire suivre la même médication. — Je dois dire ici que jamais la Compagnie n'a refusé de rembourser le prix des rations spéciales ordonnées par le médecin à des soldats passagers malades, et cela à bord de tous les autres bâtiments, comme à bord du *Nil*.

La Compagnie a toujours cherché à adoucir les rigueurs d'une aussi longue traversée en plein air, et si les soldats ne peuvent, la nuit, s'abriter quelque part, c'est que l'espace couvert à bord manque, et que l'impossibilité est matérielle, et non calculée dans le but d'augmenter les bénéfices du fret. — Depuis que je ne navigue plus, on m'a dit que les grands bâtiments de la Compagnie avaient été convertis en hôpitaux de voyage. — Là, rien ne manque aux malades et aux blessés évacués sur France; le médecin est secondé par des infirmiers, et les vastes entre-ponts sont remplis de lits et de cadres, espèce de lits suspendus, conservant leur horizontalité malgré le roulis et le tangage. Ce genre de couchette est le seul qui convienne aux hommes les plus gravement blessés.

Nous sommes heureusement presque débarrassés du fléau qui maltraita, l'an dernier, les armées alliées; le choléra ne règne plus épidémiquement, et il semblerait que la Providence a voulu permettre que les places destinées aux blessés ne fussent désormais occupées que par eux.

Avant de reprendre les récits de notre clairon, permettez-moi de vous dire un mot du matériel médical et chirurgical de l'armée d'Orient.

J'oublie à dessein le personnel, car tout le monde connaît le dévouement et la science des chirurgiens de l'armée de terre et de mer : ils ont largement payé de leur personne. Vingt-cinq d'entre eux, jusqu'en avril dernier, avaient déjà succombé en activité de service. D'autres les ont suivis depuis lors.

En Crimée, après l'ambulance de combat vient l'ambulance divisionnaire, puis l'ambulance du quartier général et l'ambulance des convalescents. Hors de Crimée sont établis les hôpitaux.

A Varna, aujourd'hui, les victimes du siége remplacent les fiévreux et les cholériques de l'an dernier, et le maréchal de Saint-Arnaud se trouve avoir fondé quelque chose de stable en transformant en hôpital provisoire les deux casernes du haut de la ville. Ces vastes bâtiments, dont le fronton est orné d'un volumineux soleil d'or rayonnant sur fond vert, s'emplissent et se désemplissent sans cesse des blessés évacués des ambulances de l'armée. A chaque arrivée d'un paquebot ou d'un navire de transport, les anciens cèdent leurs lits aux nouveaux impotents, et selon l'état de leur santé ou de leurs blessures, appareillent, soit pour Constantinople, soit pour France. Le plus petit nombre, hélas! peut retourner aux tranchées. — Varna est donc la première étape de cette route qui conduit aux Invalides.

Les malades et les blessés ne pouvaient manquer d'être nombreux dans une armée aussi considérable que celle des alliés, armée occupée depuis neuf mois aux travaux d'un siége meurtrier et éprouvée par les rigueurs d'un hiver passé sous la tente, au sortir d'une terrible épidémie.

Cette masse de soldats manquants aux corps se partage en trois catégories :

Les blessés,

Les fiévreux,

Les convalescents.

Par *fiévreux*, on entend les individus alités pour toute autre cause que pour des blessures, et par *convalescents* ceux qui, sans être encore renvoyés comme valides à leurs corps, soit après la cicatrisation des blessures, soit après la guérison d'une affection interne, doivent céder leur place, à l'ambulance ou à l'hôpital, à de nouvelles victimes de la guerre.

L'organisation du service de santé de l'armée française fait aujourd'hui l'admiration de nos alliés. C'est que l'expérience acquise dans la guerre d'Afrique a permis aux chirurgiens militaires de pratiquer en Orient sur une vaste échelle, sans être jamais pris au dépourvu; — sauf au début de la campagne, à Varna, quand, par suite de fausses directions et du retard des navires de transport à voile, les médicaments manquèrent, ainsi que beaucoup d'objets nécessaires à l'installation et à l'entretien des hôpitaux; mais cette crise ne fut que passagère.

plus nébuleux, le plus silencieux et en même temps le plus mystérieux de toute l'armée.

Bon soldat, bon tireur, rempli de sang-froid et d'intrépidité, il est demeuré simple zouave depuis six ans que sa classe est sous les drapeaux; on dit cependant qu'il a de l'instruction : on le voit lire souvent, et il écrit sa correspondance aux jours de courrier.

Cet original vivait au milieu de nous aussi isolé, aussi solitaire que s'il avait établi son gourbi au centre du Sahara. Nous l'appelions *l'astronome,* car souvent on le rencontrait faisant des mamours aux étoiles, quand les nuages du firmament étaient absents par congé temporaire.

Si je donne une place dans mes souvenirs à ce faubourien dégénéré, c'est que les projectiles et la tranchée me font penser à lui; le hasard nous réunit plusieurs fois de planton au Clocheton : un jour que je m'étais approché de la gabionnade, et que je contemplais, du côté de la ville et de nos attaques, les rayonnements des batteries, il me dit :

— Je viens de voir une drôle de bombe.

J'avoue que j'eus le frisson en l'entendant parler : je ne savais pas qu'il était là, je ne connaissais pas le son de sa voix, je ne l'avais jamais vu ouvrir la bouche que pour manger la soupe, et je crus d'abord que c'était un sac de terre qui m'adressait la parole.

— *Oui,* je viens de voir une drôle de bombe, ou plutôt *deux drôles* de bombes, ajouta-t-il.

— C'est possible, lui répondis-je avec amabilité pour l'engager à continuer, tant j'étais vivement intéressé par ce commencement de confidence; — c'est possible !

— Je viens de voir une bombe russe et une bombe française.

— La chose n'est pas rare.

— Certainement; mais celles que j'ai vues se sont livrées à un genre d'exercice assez curieux.

— Elles ont décrit une parabole plus ou moins longue?

— Vous n'y êtes pas.

— Bien sûr que je n'y suis pas dans leur parabole, et fort heureusement pour moi!

— Elles se sont rencontrées et embrassées.

— Pas possible! ripostai-je en riant de toutes mes forces, au risque de le vexer et de le faire rentrer dans son silence habituel. Pas possible!

— Si ce n'est pas possible, alors n'en parlons plus, répliqua-t-il de mauvaise humeur, et il se confondit de nouveau avec les sacs de terre de la gabionnade.

Je le laissai là sans plus m'inquiéter de ses confidences, et je repris le fil de ma contemplation.

Les Russes étaient cette nuit d'une prodigalité folle; jamais peut-être le feu de la place n'avait été si bien attisé, et le nôtre ne restait pas en arrière; on aurait cru que cent mille tonnerres dégringolaient du ciel dans un même roulement; on aurait cru aussi à la chute des étoiles, tant l'obscurité était sablée d'innombrables étincelles. Cependant ce fracas et ces illuminations se ra-

lentirent un instant, et quelques bombes solitaires et par couples parcoururent encore l'atmosphère.

Les canonniers font relâche, pensai-je; les Russes préparent une sortie, et nous les attendons; cette tactique est connue. — Je me préparais donc à exécuter l'ordre de sonner le *garde à vous!* quand mon attention fut attirée, je ne sais pourquoi, vers une bombe solitaire partie du bastion du Mât; simultanément une autre bombe s'élevait de nos batteries, et je suivis du même coup d'œil leur marche ascendante.

Bizarre coïncidence! originalité du hasard! toutes deux, arrivées à leur point culminant, se rencontrent, s'entre-choquent, se brisent et égrènent dans la nuit un épais bouquet d'artifice!

— Tu avais raison, l'astronome, m'écriai-je, voilà deux bombes qui viennent de s'embrasser.

— Ce n'est pas encore cela, grommela-t-il en se rapprochant de moi; ce n'est rien, cela.

— Mais je gagerais que, sur mille coups, de part et d'autre, cette rencontre n'est pas assurée.

— Je voulais te dire cependant que je viens de voir quelque chose de mieux.

— Tu es difficile.

— Ce soir même, j'ai suivi le trajet lumineux de deux bombes, l'une partie de chez nous, l'autre partie de là-bas : ces deux bombes se sont rencontrées, et rencontrées *si bien* mèche à mèche, que les deux mèches se sont *éteintes, et* que les deux bombes, par conséquent, ont

disparu du ciel instantanément et sans laisser de traces, comme celles de tout à l'heure.

— Clairon, sonnez le *garde à vous!* cria soudain l'officier de service; et je sonnai le *garde à vous!* qui servit de fanfare en l'honneur de la blague de l'astronome.

XII

Le fiévreux affamé. — Les malades, les blessés et les hôpitaux de Constantinople. — Gallipoli.

Un matin, que je passais devant la boxe en faisant ma ronde, je m'entendis interpeller par le clairon.

— Docteur, disait-il, guérissez donc le *pays*.

Le *pays*, c'était ce chasseur à pied dont je vous ai parlé, le colocataire de notre zouave.

J'avais, en effet, remarqué dès le début du voyage l'aspect maladif et presque moribond de ce pauvre soldat que le zouave prenait sous sa tutelle par commisération, et non pour utiliser ses services dans leur association d'intérêts et de vie communs.

Ce chasseur me semblait terrassé, écrasé par de longues souffrances; morne et silencieux, il ne se plaignait jamais, ne demandait jamais rien, et passait ses longues journées, tantôt assis dans son réduit, tantôt accroupi et

adossé au dehors de la boxe, les coudes sur ses genoux, et le menton renfermé dans cette espèce de fronde formée par la réunion de la paume des mains.

La fixité de son regard, le blanc jauni de ses yeux en saillie, que recouvraient à peine ses paupières démesurément agrandies par de longues douleurs; son air de résignation passive, son silence obstiné, tout en lui, tout provoquait, depuis notre départ de Constantinople, mon attention de médecin.

Mais je n'avais pas encore pu lui donner mes soins; il s'y refusait en me répondant : — Ce n'est rien! chaque fois que j'essayais de l'interroger sur les causes de sa maladie.

Ce matin, il se montra moins sauvage, grâce à la provocation de son camarade, et dès que je lui eus dit :

— Avez-vous la fièvre depuis longtemps?

— Oh! que oui, major, répondit-il avec un demi-sourire errant sur ses lèvres bleuâtres.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt? j'aurais pu, sinon vous guérir, du moins calmer votre mal.

— Oh! major, ce n'est pas la peine, ajouta-t-il en se relevant et en transformant en écharpe sa couverture de laine, car les matelots se préparaient à laver le tillac, — ce n'est pas la peine, major!

— Depuis quand êtes-vous malade?

— Depuis la Dobrutschá. — Ma fièvre a duré pendant *tout* l'hiver et pendant tout le printemps.

Et en prononçant ce nom de Dobrutscha, il frissonna

tout à coup, comme si sa fièvre redoublait au souvenir de cette contrée maudite.

— Ça ne l'a pas empêché, cet hiver, d'administrer pas mal de coups de fusil aux Russes, ajouta le clairon.

Je passai outre. — Mais une heure après, en revenant de ma tournée, et quand le soleil eut séché le tillac, je le retrouvai accroupi à sa même place. On distribuait alors le café du déjeuner, je remarquai qu'il ne faisait partie d'aucune gamelle, et qu'il grignotait un fragment de biscuit.

— Monsieur fait la petite bouche, dit encore le zouave, monsieur a des dégoûts, servez monsieur en vaisselle plate.

De plus en plus intéressé, je ne sais pourquoi, en faveur de ce soldat, que son camarade raillait ainsi, je me pris à penser que sa maigreur, sa faiblesse, son affaissement, provenaient plutôt de privations successives que de la fièvre paludéenne de Bulgarie.

Une longue maladie rend le patient si bizarre, exalte tant les susceptibilités, qu'il serait bien possible que ce jeune homme ne mangeât pas, seulement parce qu'il est obligé de manger à la gamelle. — Actif, bien portant, ayant pour condiment la fatigue d'une étape, d'une longue faction et de la manœuvre, il n'éprouverait peut-être pas de dégoût à plonger sa cuiller dans la soupe commune...

Tandis que je faisais ces réflexions, la cloche du déjeuner tinta, et l'idée me vint que l'ordinaire succulent de

la table de première classe lui serait plus salutaire que les trésors de ma pharmacie !

J'éprouvai donc comme des remords, en énumérant les plats délicats et superflus qui m'attendaient en bas. Et faisant un tour à gauche du côté de la cambuse, j'ordonnai au fournisseur de servir immédiatement à ce pauvre chasseur-fantôme un morceau de pain frais, une côtelette de mouton et une demi-bouteille de notre vin de table, — à mes frais, bien entendu, et avec l'injonction de se taire sur le nom du donateur.

— Ah ! me dit plus tard le zouave, ce fut un coup de théâtre lorsque le cambusier déposa l'assiette à la côtelette sur les genoux du dédaigneux, et plaça près de lui le pain et le vin, puis se retira mystérieusement sans répondre à ses interrogations.

Le chasseur mangea, ou plutôt dévora cette pitance inattendue; le lendemain, même ration; le troisième jour encore. Ses forces lui revenaient à vue d'œil. Le quatrième jour, je supprimai cette subvention, mais il ne jeûna pas pour cela. — Le dégoût avait disparu avec le retour des forces, et je m'aperçus que durant le reste de la traversée, il ne méprisa plus la gamelle. — Ce fait peut prouver qu'on ne guérit pas certains malades en les médicamentant sans cesse.

Mon chasseur, redevenu bien portant, redevint en même temps conteur et joyeux, et se montra capable de donner la réplique au clairon.

Je parlai d'une guérison si rapide au commandant du

Nil, et comme nous avions à bord plusieurs malades dans le même cas, il m'autorisa à leur faire suivre la même médication. — Je dois dire ici que jamais la Compagnie n'a refusé de rembourser le prix des rations spéciales ordonnées par le médecin à des soldats passagers malades, et cela à bord de tous les autres bâtiments, comme à bord du *Nil*.

La Compagnie a toujours cherché à adoucir les rigueurs d'une aussi longue traversée en plein air, et si les soldats ne peuvent, la nuit, s'abriter quelque part, c'est que l'espace couvert à bord manque, et que l'impossibilité est matérielle, et non calculée dans le but d'augmenter les bénéfices du fret. — Depuis que je ne navigue plus, on m'a dit que les grands bâtiments de la Compagnie avaient été convertis en hôpitaux de voyage. — Là, rien ne manque aux malades et aux blessés évacués sur France ; le médecin est secondé par des infirmiers, et les vastes entre-ponts sont remplis de lits et de cadres, espèce de lits suspendus, conservant leur horizontalité malgré le roulis et le tangage. Ce genre de couchette est le seul qui convienne aux hommes les plus gravement blessés.

Nous sommes heureusement presque débarrassés du fléau qui maltraita, l'an dernier, les armées alliées ; le choléra ne règne plus épidémiquement, et il semblerait que la Providence a voulu permettre que les places destinées aux blessés ne fussent désormais occupées que par

Avant de reprendre les récits de notre clairon, permettez-moi de vous dire un mot du matériel médical et chirurgical de l'armée d'Orient.

J'oublie à dessein le personnel, car tout le monde connaît le dévouement et la science des chirurgiens de l'armée de terre et de mer : ils ont largement payé de leur personne. Vingt-cinq d'entre eux, jusqu'en avril dernier, avaient déjà succombé en activité de service. D'autres les ont suivis depuis lors.

En Crimée, après l'ambulance de combat vient l'ambulance divisionnaire, puis l'ambulance du quartier général et l'ambulance des convalescents. Hors de Crimée sont établis les hôpitaux.

A Varna, aujourd'hui, les victimes du siége remplacent les fiévreux et les cholériques de l'an dernier, et le maréchal de Saint-Arnaud se trouve avoir fondé quelque chose de stable en transformant en hôpital provisoire les deux casernes du haut de la ville. Ces vastes bâtiments, dont le fronton est orné d'un volumineux soleil d'or rayonnant sur fond vert, s'emplissent et se désemplissent sans cesse des blessés évacués des ambulances de l'armée. A chaque arrivée d'un paquebot ou d'un navire de transport, les anciens cèdent leurs lits aux nouveaux impotents, et selon l'état de leur santé ou de leurs blessures, appareillent, soit pour Constantinople, soit pour France. Le plus petit nombre, hélas! peut retourner aux tranchées. — Varna est donc la première étape de cette *route qui conduit* aux Invalides.

Les malades et les blessés ne pouvaient manquer d'être nombreux dans une armée aussi considérable que celle des alliés, armée occupée depuis neuf mois aux travaux d'un siége meurtrier et éprouvée par les rigueurs d'un hiver passé sous la tente, au sortir d'une terrible épidémie.

Cette masse de soldats manquants aux corps se partage en trois catégories :

Les blessés,

Les fiévreux,

Les convalescents.

Par *fiévreux*, on entend les individus alités pour toute autre cause que pour des blessures, et par *convalescents* ceux qui, sans être encore renvoyés comme valides à leurs corps, soit après la cicatrisation des blessures, soit après la guérison d'une affection interne, doivent céder leur place, à l'ambulance ou à l'hôpital, à de nouvelles victimes de la guerre.

L'organisation du service de santé de l'armée française fait aujourd'hui l'admiration de nos alliés. C'est que l'expérience acquise dans la guerre d'Afrique a permis aux chirurgiens militaires de pratiquer en Orient sur une vaste échelle, sans être jamais pris au dépourvu ; — sauf au début de la campagne, à Varna, quand, par suite de fausses directions et du retard des navires de transport à voile, les médicaments manquèrent, ainsi que beaucoup d'objets nécessaires à l'installation et à l'entretien des hôpitaux ; mais cette crise ne fut que passagère.

D'après le rapport d'un médecin en chef au ministre de la guerre, rapport daté du mois de janvier dernier, dix mille blessés et malades pouvaient alors être soignés dans les ambulances de Crimée et dans les hôpitaux fixes de Constantinople, et soignés aussi bien qu'au Gros-Caillou ou au Val-de-Grâce.

Le chiffre de l'armée ayant augmenté depuis lors, on a créé de nouvelles ambulances et de nouveaux hôpitaux. Il était de toute justice que les propriétés du sultan donnassent asile à ceux qui avaient été frappés par les maladies et par les armes de la Russie, en défendant l'intégrité de son empire.

Aussi, son grand hôpital de Péra contient pour nous	1,200 lits.
Dolma-Batché, la caserne de la garde. . .	500
Les vastes bâtiments de Ramish-Tiflish. .	1,000
Ceux de Daoud-Pacha.	800
La Quanledja-Bosphore	200
Les baraques de Gulkané, construites à la Pointe du Sérail.	1,000
L'hôpital de Maltépé	230
L'ancienne école navale de Kalki	250
L'École polytechnique.	1,500
Plus, à Scutari, à Principico et sur de vieux vaisseaux mouillés devant l'arsenal et aux Dardanelles.	5,000

Et enfin, je ne sais combien de lits au milieu des *salons du* palais de l'ambassade russe, où le soldat est si

fier d'entrer, que son énergie dans la souffrance redouble, et qu'il s'y rétablit plus promptement que partout ailleurs.

Il faut avouer que ce palais est admirablement bien situé. Son imposante façade, ses vastes galeries dominant le Bosphore, reçoivent en plein les brises salutaires de la Propontide et de l'Asie Mineure; et le sommet de la colline de Péra, qui monte et s'arrondit par derrière, les protége contre les émanations du grand champ et du petit champ des morts.

Les Anglais, moins nombreux que nous, ont eu moins de malades, mais beaucoup plus de morts. On connaît les plaintes formulées contre l'organisation défectueuse de leur service médical; ils l'ont amélioré depuis en prenant le nôtre pour modèle. Ils ont évacué une partie de leurs invalides sur des îles de l'Archipel grec, à Rhodes principalement.

Dans la nuit du 11 au 12 mars, l'hôpital installé au milieu des immenses bâtiments de l'École polytechnique de Constantinople a été détruit par un incendie.

La populace commençait à piller quand les marins du *Marengo* intervinrent.

Singulière coïncidence! une heure après que les matelots se furent rendus maîtres de l'incendie, et vers une heure du matin, notre paquebot à hélice *l'Euphrate* entrait dans la Corne d'or avec un détachement de cent pompiers venant de Paris.

En décembre, Canrobert annonçait 3,794 malades dans

les hôpitaux de Constantinople, dont 1,387 blessés, et 266 Russes.

Il y a, en Crimée, près la baie de Kamiesh, un dépôt de convalescents. Ce dépôt, parfaitement organisé, permet aux soldats de rentrer de suite à leurs corps après guérison, et diminue de beaucoup les frais de passage.

Il s'est fait, à l'hôpital de Dolma-Bagt-Chi, un millier d'opérations, pendant le trimestre de janvier à avril; presque toutes ont parfaitement réussi.

En Crimée, pendant mars, il est entré aux ambulances françaises 7,585; pendant avril 5,600; les sorties après guérison ont varié de 1,064 à 1,399.

J'ai glissé ces détails, qui sont un véritable hors-d'œuvre dans ce livre, afin que ceux qui pensent en le lisant à quelque frère, à quelque ami, là-bas malade ou blessé, sachent que les soins ne leur manquent pas.

Les soldats congédiés revenant de Crimée, ceux surtout qui appartenaient aux premières troupes envoyées en Orient, ne se regardent comme tout à fait hors du théâtre de la guerre qu'après avoir perdu de vue les ruines du vieux château génois de Gallipoli.

Le *Nil* s'arrête aujourd'hui devant Gallipoli, pour obéir aux lois des quarantaines. La plupart de nos passagers contemplent avec tristesse cette plage où dorment ensevelis tant de braves qui n'ont pas eu la gloire de succomber en combattant les Russes; ils se rappellent que l'an dernier, à cette même époque, les divisions du *corps d'armée*, prêtes à entreprendre la campagne des

Balkans, campaient ici sur les hauteurs des fontaines, et non loin de là, dans la plaine de Boulair, et ils revoient avec orgueil le lieu de leur première halte, le point de départ des étapes qui les conduisirent devant Sébastopol.

Les historiens de la guerre d'Orient n'oublieront pas que les armées alliées ont livré ici leur première et leur plus terrible bataille..., bataille où la résignation devait remplacer les entraînements du courage.

Tout le monde fit son devoir pendant ces douloureuses épreuves : soldats et généraux, infirmiers et médecins; les défaillants soutenaient par leur exemple les plus robustes; les mourants eux-même adjuraient les survivants de se laisser vivre sans crainte, et la panique, dans les ordres du jour, était flétrie comme une lâcheté.

Aussi l'armée, en quittant cette ville-hôpital, en sortit-elle amoindrie, mais non démoralisée.

Autrefois j'aimais beaucoup à m'arrêter à Gallipoli : la misère des Turcs y était gaie; l'Orient s'y révélait sans façons, les turbans y paraissaient moins ridicules qu'ailleurs, et j'eusse volontiers accepté pour lieu d'exil une de ses maisonnettes en torchis, au milieu d'un verger verdoyant à l'ombre des vieilles ruines génoises.

Mais aujourd'hui tout s'y est enlaidi, tout y est mort, et la vie factice, la fiévreuse activité que le séjour d'une armée anglo-française y provoqua au début de la guerre d'Orient, semblent avoir épuisé pour toujours cette malheureuse bourgade.

— Major, me disait le zouave au moment où j'allais

descendre à terre; major, voyez-vous cette maison neuve et peinte en beau blanc, là-bas au pied de cette haute muraille, et devant ce terrain que nous avons travaillé à coups de pioche ?

— Oui, je la vois, et je ne l'avais pas remarquée autrefois.

— Eh bien, c'était de mon temps la maison des zouaves. Si vous y passez, sans vous commander, voyez donc un peu quels personnages y demeurent. Nous l'avons bâtie nous-mêmes, cette maison, pour y loger notre drapeau.

Je suis passé devant cette maison inhabitée, et les vents et les pluies avaient déjà commencé l'œuvre de destruction.

Il en est ainsi de tout ce que les Français et les Anglais ont réparé ou bâti l'an dernier. Leurs créations s'anéantissent, leurs améliorations disparaissent.

Le choléra avait tué la moitié des habitants et chassé l'autre. Nos troupes parties, et le choléra avec elles, les Gallipoliens survivants, émigrés à Lampsaque et dans les vallées de la côte d'Asie, sont revenus dans leurs foyers, et ils semblent n'avoir rien appris, rien oublié; — rien oublié de leur fatalisme habituel, de leur indolence, de leur barbarie native; rien appris au contact de la civilisation de l'Occident.

Le seul souvenir matériel qu'ils conservent de notre séjour parmi eux, ce n'est ni l'organisation de l'édilité, ni le numérotage des maisons, ni le baptême des rues, —

bagatelles dont on a fait si grand bruit en Europe ; c'est ce vaste cimetière où tant de braves se sont couchés avant l'heure.

— Ah ! je n'oublierai jamais mon passage à Gallipoli vers la fin de juillet 1854 ; le choléra y sévissait alors.

Le débarcadère, si bruyant d'ordinaire, est désert et silencieux ; un pâle factionnaire, dont le fusil semble être un fardeau trop lourd à porter, s'adosse immobile à la clôture en planches du corps de garde ; un carré d'ombre, projetée sur le warf par l'auvent de la clôture, lui sert de guérite, et le sergent du poste, qui fait respecter la quarantaine, ne répond à nos questions que par monosyllabes. On croirait qu'il n'a plus assez de force pour parler, et que son intelligence et sa mémoire se sont atrophiées, ainsi que son corps, ballottant amaigri dans sa capote grise maculée et fripée par l'usure. Il sait que nous arrivons de France, que nous avons dit adieu à la terre de France voilà huit jours à peine, et que nous la reverrons bientôt, et il ne nous parle pas de la France ; il ne s'informe pas si, en France, l'on pense à ceux qui sont venus ici pour se battre avec les Russes, et qui ne se battent encore qu'avec le choléra.

Nous lui demandons ce qu'il y a de nouveau à Gallipoli.

— Rien.

— Meurt-il beaucoup de monde du choléra ?

— Oui.

— Combien de soldats par jour ?

— Je ne sais pas.

— L'hôpital est-il plein?

— Je ne sais pas.

— Est-il vrai que deux généraux sont morts?

— Oui.

— Quand sont-ils morts?

— Je ne sais pas.

— Comment les nommez-vous?

Et il fait un grand effort d'aspiration pour prononcer les noms de Carbuccia et d'Elchingen.

Je voyais à travers la porte entre-bâillée du poste les quatre autres soldats de l'escouade, assis, muets et isolés, chacun dans un coin. Nul ne fumait. Frappés de stupeur, hâves et décharnés, ils me rappelaient ces soldats d'infanterie de marine en garnison dans une colonie que ravage la fièvre jaune.

Ce jour-là, nous ne communiquâmes avec Gallipoli que par entretien, de peur que le lendemain, on ne nous admît pas en libre pratique à Constantinople.

Le duc d'Elchingen, second fils du maréchal Ney, était décédé la veille. Il ressentait depuis quelques jours ce malaise que nous ressentons tous en temps d'épidémie, quand il apprit, le 14 au matin, la mort de sa mère, la maréchale Ney. Cette triste nouvelle lui causa une telle émotion que, presque instantanément, des symptômes de choléra foudroyants se manifestèrent en lui, et qu'il mourut le jour même, à quatre heures de l'après-midi.

Huit jours plus tard, je m'arrêtai encore devant Galli-

poli, et cette fois je pus errer dans la Thébaïde de ses rues, car nous ne redoutions plus la quarantaine de Constantinople.

Un gendarme en grande tenue, un vrai gendarme, comme ceux de France, promenait son œil vigilant d'une extrémité du bazar à l'autre. Avait-il mission d'appréhender au corps les malfaiteurs, les perturbateurs, les voleurs? Hélas! il n'y avait plus là ni chalands, ni marchands, et des quelques centaines de boutiques du bazar, trois ou quatre peut-être avaient descellé leur devanture, hermétiquement close et cadenassée depuis l'invasion du fléau. L'honnête gendarme, fidèle à la consigne, esclave du devoir, astiqué comme aux beaux jours, se tenait, majestueux, sur le seuil de cette baraque de bois, de ce château tremblant, qu'un écriteau en grosses lettres noires dénommait : *Gendarmerie impériale*. De temps en temps, son talon de botte troublait le silence du marché, et sur le cailloutis de la chaussée ricochait le fourreau de fer de son sabre, et tintaient comme des clochettes les molettes de ses éperons. Un certain moment, je le vis seul, tout seul, dans la grande allée du bazar. Il venait de se mettre en mouvement pour progresser du côté d'un gamin levantin qui, portant sur sa tête un panier de fruits, débouchait d'une des ruelles latérales. C'est que le général Levaillant, commandant alors les troupes de la presqu'île, avait prohibé, sous des peines sévères, la vente des fruits, que, dans ces contrées, on a la mauvaise habitude de cueillir avant leur maturité.

Certes, l'usage des fruits verts ne donne pas le choléra, mais en temps d'épidémie, il peut provoquer de funestes accidents.

Le brave gendarme, sauvegarde de la santé publique ainsi que de l'ordre, s'en allait donc vérifier la maturité des prunes du Levantin, quand, passant près de moi :

— Eh! parbleu! c'est vous, monsieur le docteur, me dit-il, *l'auteur de la naissance de mon fils* (textuel)?

Quelques mois auparavant, dans une petite ville où j'étais allé voir ma famille, j'avais, en l'absence du médecin ordinaire, pratiqué l'accouchement de madame..., et comme, dans son puritanisme de langage, le digne mari n'osait pas me dire : *Vous avez accouché ma femme*, il employait cette ingénieuse périphrase.

Ce brave militaire, jeune encore, et travaillé par l'ambition, avait demandé à échanger le calme d'une résidence de chef-lieu de canton contre le service actif de la gendarmerie d'élite de Paris, et une fois rendu à Paris, on lui avait fait l'honneur de lui *confier une mission en Orient*. Telles sont ses propres expressions.

Vertueux et stoïque personnage! quand tous se laissaient aller au découragement et ne prenaient plus nul souci du fourniment, du bon ordre et de la France, lui, le gendarme, toujours en tenue irréprochable, calme, énergique et rasé de frais comme aux beaux jours des dimanches, dans le chef-lieu de sa brigade, avait à cœur, *me disait-il*, de représenter dignement le corps de la gendarmerie en général et sa légion en particulier!

On peut affirmer que sans l'intervention du gendarme français, l'Occident échouerait dans tous ses plans de réforme en Orient. Le gendarme déblaye le terrain et inspire aux masses populaires le respect de l'ordre. Depuis qu'il excerce sa magistrature dans les quartiers européens de Péra, dans le labyrinthe des rues de Stamboul, et dans les villes turques où les armées alliées ont séjourné, le nombre des crimes et des délits a déjà diminué des deux tiers, et la sécurité publique n'est plus ce qu'elle était jadis, — un vain mot. Cette canaille cosmopolite, le rebut de l'Europe occidentale, qui s'est réfugiée en Turquie, tremble aujourd'hui devant la buffleterie jaune, et se prépare à aller chercher une nouvelle impunité sur le littoral asiatique.

Gallipoli est donc redevenu ce qu'il était avant la formation du camp de *Boulair*; mais j'ai foi en son avenir. La paix ou la guerre lui seront tôt ou tard favorables. La guerre l'utilisera comme place d'armes, si l'on attaque jamais la Russie ailleurs qu'en Crimée; la paix en fera le port marchand le plus riche et le plus fréquenté des échelles du Levant, si un jour les populations de la Thrace, de la Roumélie et des provinces danubiennes se réunissent en confédération.

La dernière fois que j'ai quitté Paris, une jeune femme qui pleure encore et qui pleurera toujours son bien-aimé, mort du choléra au camp de Boulair et enterré au cimetière de Gallipoli, m'a donné une petite boîte remplie de graines de fleurs, et je lui ai promis de semer ces

graines autour de la tombe de l'absent. Ces graines provenaient de fleurs qu'ils avaient cultivées ensemble. Mais l'absent, où est-il enseveli? quel est le monceau de terre qui le recouvre parmi tous ceux que j'enjambe? En voilà des centaines à la suite les uns des autres, tous pareils, tous égaux et tous sans noms... Çà et là, se gauchissent au-dessus des herbes quelques petites croix de bois, et les pluies de l'hiver ont séparé les quatre gros cailloux posés en croix par le fossoyeur à la tête de chaque fosse; ils sont tous là, confondus dans le même champ, et sans prérogatives, et couchés, comme ils vécurent, rang par rang. On reconnaît seulement, à la forme des tertres, que tel ou tel jour le fléau a moissonné plus ou moins de victimes. Aux premiers temps de l'épidémie, les fosses sont petites et ne recèlent qu'un cadavre. Bientôt l'épidémie augmente d'intensité, et les fosses s'élargissent et deviennent de véritables tranchées, où on accumule les morts. Puis les tertres s'isolent peu à peu, à mesure que le fléau moissonne moins de victimes.

Je confie au hasard le soin de remplir la pieuse mission dont je suis chargé, j'ouvre la boîte, et je jette au vent les graines de fleurs. L'une d'elles, je l'espère, germera où la pauvre femme voudrait qu'elles germassent toutes.

Le cimetière de Gallipoli est encore plus triste, plus désolé que celui de Varna, que j'ai vu inaugurer et remplir...

Mais oublions ces lugubres souvenirs; qu'ils s'éloignent

de notre pensée à mesure que nous nous éloignons de ce rivage maudit!

XIII

L'incendie.—Le combat du 23 mars.—Le commandant Dumas.—L'armistice. — Les vautours. — La fosse commune.

Le voyage de Constantinople à Marseille est scindé par plusieurs temps d'arrêt : à Gallipoli, aux Dardanelles, à Métélens, à Smyrne, à Syra et à Malte. Des navires suivent encore une autre route en quittant les Dardanelles : ils passent par le Pirée et par Messine. Ce dernier trajet est le plus court, et c'est celui que nous effectuons.

A Messine, on se croit déjà en France. Le bateau se repose bord à bord avec un vapeur arrivant de Marseille, et l'on reçoit des nouvelles toutes fraîches de la patrie bien-aimée.

A peine étions-nous mouillés devant le lazaret de Messine, que des journaux de Paris arrivèrent à bord. Ils contenaient des détails circonstanciés sur l'affaire Malakoff, du 18 juin, et des rapports sur les opérations de la mer d'Azof.

Les passagers des premières et des deuxièmes, ainsi que les soldats, tous veulent connaître les nouvelles, et des groupes d'auditeurs s'organisent à l'entour des lec-

teurs à haute voix, qui échangent entre eux les numéros des gazettes.

Le zouave conteur fut un moment délaissé ; mais on retourna bien vite près de lui, dès que la *Presse* et le *Siècle* eurent été dévorés jusqu'aux affiches.

Nous étions, au contraire, plus que jamais affamés des détails que nous donnait si libéralement le clairon, et nous l'obligeâmes à faire l'histoire rétrospective de plus d'une péripétie de ce siége à jamais mémorable.

Il fut amené, je ne sais comment, à parler des incendies que nos bombes et nos fusées allumaient dans Sébastopol, et à ce propos il nous raconta le combat sanglant qui suivit celui de la nuit du 22 au 23 mars dernier.

Nous sortions alors du canal de Messine, et bientôt allaient apparaître à l'horizon les flammes du volcan de Stromboli.

Je n'oublierai jamais les sensations que j'éprouvai durant cette soirée, en écoutant au pied d'un volcan en fureur le récit des fureurs insensées des hommes.

— Les Anglais, dit le zouave, faisaient pleuvoir sur la ville autant de fusées à la congrève que nous autres de bombes, et un incendie, un incendie aussi violent que celui qui rougit là-bas le sommet de Stromboli, dévora bientôt cette partie de la ville située derrière le bastion Central.

J'étais alors avec les troupes de garde au mamelon *Vert*.

Nous ne pouvions apercevoir le foyer du feu de joie;

mais sa position nous était indiquée et par les réverbérations au ciel et par le trajet lumineux de nos bombes et de nos fusées, qui, pour attiser ce brasier, convergeaient toutes sur lui.

Tandis qu'à notre gauche une fusillade incessante s'échangeait entre nos parallèles extrêmes et les embuscades russes, tout était tranquille à notre droite, et le bataillon de garde protégeait l'arme au bras les travailleurs qui cheminaient à la sape volante du côté de Malakoff.

Tant que la lune brilla, on nous laissa en paix; mais la lune absente, les Russes arrivèrent par masses épaisses et nous attaquèrent de face avec un aplomb et un entrain vraiment extraordinaires.

Comme d'habitude, on leur souhaita la bienvenue, et de si bon cœur encore, que leurs premiers rangs restèrent sur notre terrain. Nous espérions déjà que le reste de la bande allait faire volte-face, quand tout à coup une autre colonne, forte de dix à douze bataillons, après avoir tourné le ravin de Karabelnaïa, nous aborda par le flanc et se précipita en même temps sur les lignes anglaises du voisinage.

Nous leur résistâmes d'abord en compagnie du 7e et du 11e léger; mais les Anglais, qui n'étaient pas en force, évacuèrent leurs tranchées; les Russes s'installèrent sur les parapets, et de là nous fusillèrent largement.

Ça ne pouvait pas durer!

Quoi! se laisser tuer ainsi à l'instar d'une compagnie de perdreaux! Allons donc! jamais! Si nous sommes per-

dus, si nous devons mourir, tous mourir jusqu'au dernier, mourir écrasés dans cette basse-fosse que domine l'ennemi, marchandons au moins notre mort, vidons nos cartouchières, ébréchons le fil de nos sabres!

Le colonel des zouaves, déjà blessé à la tête, n'eut pas besoin de nous crier, à moi et à mon camarade Fritcher : Clairons, sonnez la charge! — Nous avions déjà le cuivre aux lèvres, et notre bataillon de garde, lui aussi, eut si peu besoin de nous entendre, que même avant la sonnerie, et comme si chaque homme l'eût instinctivement devinée et entendue sans qu'elle retentît, notre bataillon de garde bondit baïonnette en avant sur les talus d'où partait la mort.

Là il y eut des hauts et des bas. Là, notre bataillon arriva sur les pentes de la tranchée comme la marée montante arrive sur les pentes de la côte, et, comme la marée qui se retire et qui revient tour à tour, apportant et abandonnant chaque fois de nouveaux galets sur le sable, notre bataillon se retira et revint abandonnant toujours de nouveaux morts sur cette falaise du combat; — et ce flux et reflux de combattants dura deux heures! deux grandes heures! jusqu'à ce qu'enfin, à marée haute, la pleine mer, une pleine mer de braves, eut envahi et dominé les parapets d'où les Russes, terrifiés et décimés, s'échappèrent en désordre!

Et cependant, tandis que zouaves et fantassins se battaient ainsi, face contre face, sabre contre sabre, avec *les survenants* de la Karabelnaïa, la fusillade du début

ne se ralentissait pas; — au contraire, elle s'étendait, elle se reliait à la lutte de la parallèle anglaise; elle nous enveloppait dans ses feux convergents, et elle nous eût tous abattus jusqu'au dernier, sans la sublime initiative de notre charge à la baïonnette, et en même temps, avouons-le, sans le retour offensif de nos alliés, que leurs compagnies de soutien ramenèrent dans la tranchée.

Aux lueurs du feu, je le voyais debout sur un gabion et combattant au premier rang, quand il tomba frappé de deux balles, le commandant du génie Dumas! — et à ma droite et à ma gauche, tombèrent aussi mon capitaine et mon lieutenant! La balle qui tua mon capitaine provenait de la fusillade latérale; la baïonnette qui embrocha la poitrine de mon lieutenant était une de celles qui hérissaient le talus de la tranchée. Je l'aperçois encore, cette baïonnette s'enfonçant et disparaissant à travers la tunique du lieutenant; je voulais la détourner avec mes mains, mais j'avais besoin de mes mains pour manier mon mousqueton et mon clairon, et détourner celles qui me menaçaient moi-même!

Et d'ailleurs, ce n'étaient pas les Russes qui projetaient sur nous leurs baïonnettes; ils les tenaient seulement en arrêt, et une force aveugle, cette force de marée montante, ces flots d'hommes, comme je l'ai déjà dit, qui s'élevaient derrière nous, nous poussaient irrésistiblement sur elles.

Pauvre lieutenant! — Renversé en arrière, il ne peut

tomber; ceux qui le suivent l'en empêchent et le soutiennent par pression; même obstacle à ses côtés; il s'affaisse donc sur lui-même en se cramponnant de la main au bas de mon capuchon, et quand il s'est affaissé, les genoux des arrivants le repoussent et lui font courber la tête et les épaules en avant, et les arrivants passent outre en marchant sur son dos! Quand je pense à lui, je crois ressentir au gosier le serrement saccadé qu'y produisit la boutonnière de mon capuchon, alors que sa main fit un dernier effort pour ne pas l'abandonner, comme si, en se rattachant à lui, il se rattachait encore à la vie!

Une demi-compagnie de notre régiment se distingua entre tous les combattants : sur cinquante hommes elle en perdit vingt-cinq, mais aussi combien de Russes abattit-elle pendant cette nuit terrible?

Un instant, en revenant d'escorter un officier général, elle se trouva isolée sur la droite et tomba au milieu d'un bataillon ennemi en voulant rejoindre le gros de notre division. Nos zouaves se hâtaient et marchaient trois par trois, le fusil sur l'épaule; tout à coup ils reçoivent, à bout portant, une mousquetade des plus furieuses, et ceux qui ne tombent pas s'arrêtent... non pas de peur, mais parce qu'il est impossible d'aller plus loin, et parce qu'ils se trouvent face à face, poitrine à poitrine avec une muraille de Russes, que les lueurs de *la poudre* leur montrent épaisse et s'étendant à perte de *vue des deux côtés.*

Que faire?

Le coup de fusil?

Mais après trois décharges ils seront tous à bas.

Tourner les talons?

Fi donc! ils n'y pensèrent même pas.

Trouer ce bataillon et rejoindre le régiment dont ils reconnurent les sonneries retentissant non loin de là, sur la hauteur, derrière et un peu à gauche des Russes?

Oui! c'est cela! il faut donner tête baissée au milieu des Moscovites comme un troupeau de moutons donne tête baissée dans les broussailles qui le séparent du pâturage... il faut traverser ce fourré de chasseurs d'Otkotsch, il le faut... ou bien mourir!

Et mourir pour mourir, mieux vaut encore mourir en le traversant.

Oh! ils ne se réunirent pas en conseil pour décider cette audacieuse manœuvre; ils ne délibérèrent pas sur les chances de succès ou de défaite : ils agirent spontanément, simultanément et surtout héroïquement.

François Péron, cet Hercule à large poitrine, au col de taureau, et qui porte son mousquet sur l'épaule comme un enfant porterait un fétu de paille, François Péron relève audacieusement la tête, la retourne vers les siens, étend le bras de leur côté, et s'écrie en marchant sur un Russe qu'il vient d'abattre du genou :

— Enfants! pas de coups de fusil! à coups de pied, à coups de poing et à coups de crosse, et en avant!

Et il s'élance de nouveau, et tous le suivent, et les

Russes tombent! A la droite de François, un camarade aplatit sous sa crosse un chasseur qui résiste. — A gauche, un autre qui a déjà écrasé deux ou trois opposants s'arrête, respire, et, se plaçant la main en visière sur les yeux, mesure quelle est encore l'épaisseur du parti ennemi. Puis, aux pieds de François, un Mosco coiffé du casque à paratonnerre se relève sournoisement sur le coude, et cherche à faire trébucher notre brave en lui insinuant son bois de fusil entre les jambes.

L'officier qui commandait ces zouaves héroïques se trouvait alors au milieu du groupe. Il obéit à François comme si François eût répété ses ordres, et un quart d'heure après, les vingt-cinq survivants de la demi-compagnie rejoignaient le régiment.

Brave François! il serait officier aujourd'hui s'il avait su lire et écrire. L'ordre du jour, la médaille et l'admiration de tous, telles furent ses récompenses.

Le combat, commencé à onze heures, cessa vers une heure. Nous demeurâmes maîtres de la position, et les travailleurs reprirent stoïquement leurs outils. Les nuits n'étant déjà plus si longues, il fallait en utiliser tous les instants pour mener à bonne fin les travaux de cheminements, travaux impossibles de jour.

L'affaire ayant eu lieu dans nos ouvrages et à côté, il nous était possible d'enlever au plus vite nos blessés et de les transporter aux ambulances. Quelle triste manœuvre! Pas de fanal pour aller en quête de ces malheureux, car un fanal eût servi de cible aux canons de la place.

Les gens de l'intendance, chargés ordinairement de pareilles corvées, vaguèrent donc au milieu des morts et des mourants, cherchant dans l'obscurité tout ce qui n'était pas cadavre.

Ils allaient là où un gémissement les mandait, là où un dernier cri de douleur implorait un dernier secours. Les blessés russes étant plus nombreux que les blessés anglais et français, il arrivait parfois qu'au moment de partir avec le brancard chargé d'un mutilé ramassé au hasard, on s'apercevait, au dialecte de son agonie, que le mutilé était Russe; alors on le replaçait à terre, et le brancard servait à un allié ou à un compatriote.

Cela est affreux, mais cela devait être... N'est-il pas de bonne justice de secourir les siens avant les étrangers, les ennemis surtout? Le tour des prisonniers blessés viendra, et une fois entrés à l'ambulance, ils seront traités et soignés comme nos frères.

Quand le jour se leva, nous jetâmes un rapide coup d'œil sur le théâtre du carnage avant de rentrer à l'abri dans nos tranchées. Le canon de la place nous souhaitait déjà le bonjour. Çà et là des entassements de morts indiquaient qu'en tel ou tel endroit il avait fait plus chaud qu'en tel ou tel autre. Je cherchai à m'orienter, à reconnaître jusqu'où nous nous étions avancés sur le parapet de la tranchée anglaise; mais je ne pouvais retrouver mes traces; tout se ressemblait au milieu de ces abatis d'hommes. Je crus cependant deviner la position du gabion sur lequel était mort le commandant Du-

mas, que les soldats du génie avaient enlevé aussitôt sa chute. La gabionnade, en cet endroit, était blindée de cadavres russes; ils avaient chèrement payé le trépas de ce brave officier. On me dit alors que j'avais mal vu en le voyant tomber frappé par les balles. Il était mort comme mon lieutenant, la poitrine traversée d'un coup de baïonnette.

Vous vous souvenez que mon capitaine tomba à ma droite presque au même instant où mon lieutenant expirait à ma gauche. J'appris le matin que le régiment perdait un autre capitaine qui avait dû mourir mille fois au lieu d'une.

Ce héros se battait avec enthousiasme, et déjà, tout ciselé de blessures à l'arme blanche, il luttait corps à corps avec un géant moscovite, et il luttait avec avantage, lui, frêle officier, miniature d'homme de guerre, type élégant de ces élégants capitaines de voltigeurs qui déploient autant de courage aux combats que de grâces aux revues : tandis que, plus agile et plus libre que mon lieutenant, il écartait la baïonnette qui effleurait déjà sa peau, et renversait son adversaire d'un coup de sabre en travers du cou, un autre Russe lui appliquait le canon de son fusil sur la tempe. — Miracle! le coup partit, mais la balle, au lieu d'aller chercher la cervelle en droite ligne, s'engaîna dans le cuir chevelu, et fit presque à moitié le tour de la tête.

Cette blessure n'était pas mortelle; mais, terrassé par *la commotion* de la décharge, il tomba évanoui au mi-

lieu des Russes, qui essayèrent de l'achever à coups de baïonnettes.

Le malheureux! il respirait encore quand la bataille cessa; mais les gens de l'intendance ne le retrouvèrent pas. Brave entre tous les braves, c'était bien en avant de nos premiers rangs que son courage l'avait conduit. Peut-être eût-on pu le sauver, si le soleil eût éclairé ces scènes de carnage!

Le lendemain, on ramassa son cadavre assez loin de là, sur le bord des tranchées anglaises; il s'y était traîné dans l'obscurité et gisait au milieu des sacs de terre et des gabions bouleversés par l'artillerie de la place.

Le général russe fit demander un armistice pour recueillir ses morts. On en trouva quatre cents dans nos lignes.

Je suis un de ceux qui, ce jour-là, ont sonné : *Cessez le feu!* et à midi, le drapeau blanc, le drapeau neutre, se déploya du côté de la France et de la Russie. L'armistice dura jusqu'à cinq heures.

Quelle triste cérémonie!

Les officiers russes et leurs soldats descendent du mamelon Vert... Ils approchent sans armes et s'arrêtent sur le bord du champ de bataille. Nos officiers et nos soldats escaladent le revers des tranchées, s'avancent aussi sans armes et s'arrêtent comme eux à vingt ou trente pas de nos cheminements; on se salue, du moins officiers entre officiers, et le *triage* des morts commence... Alors, les Russes prennent ce qui leur appar-

tient, et nous aussi. — Mais nous avons fini avant eux, et nous leur donnons un coup de main.

C'était là notre genre de politesse, à nous autres soldats, tandis que les épaulettes se disaient des douceurs. Nous avons rapporté nos morts dans la tranchée, et les Russes ont entassé les leurs derrière une embuscade.

Aujourd'hui, la tenue de nos officiers, tenue sévère et plus que simple, contraste avec celle des officiers russes, qui semblent s'être habillés comme pour une revue de leur empereur. Autrefois, les officiers russes étaient revêtus de la capote grossière des soldats; malgré cela, ils avaient meilleure tenue que les officiers anglais, vêtus à *la Balaklava*, c'est-à-dire en paletots de fantaisie, et coiffés de coiffures indescriptibles.

La plupart d'entre eux ont les mains gantées beurre frais ou les doigts chargés de bagues.

Les uns causent en français et offrent des cigares à nos officiers; les autres, plus réservés, surveillent en silence l'enlèvement des cadavres.

Ils paraissent avoir plus de sympathie pour nous que pour les Anglais.

J'entends un Anglais, jaloux sans doute de ce qu'un officier russe vient d'offrir un cigare à un capitaine de la ligne, sans faire attention à lui, je l'entends dire à haute voix :

— Nous ne partirons pas d'ici sans avoir démoli *Sébastopol.*

— Alors, vous y resterez bien longtemps, répliqua le Russe.

Les soldats russes étaient mal vêtus et très-sales, mais, en revanche, jeunes et robustes.

Leurs brancards, leurs litières, paraissent avoir beaucoup d'usage. Les courroies, les toiles de garnitures, étaient noires de sang caillé. J'ai remarqué un Grec, un géant; ses pieds et sa tête dépassaient en longueur le brancard sur lequel on l'emportait; il avait encore à sa ceinture un gros marteau à long manche. Ce marteau devait sans doute lui servir à enclouer nos canons.

J'ai remarqué aussi parmi les morts trois hommes vêtus en bourgeois.

Pourquoi se trouvaient-ils là? Comme volontaires? Je ne le pense pas. Comme maraudeurs, peut-être; et d'autres maraudeurs les auront poignardés la nuit dernière.

On avait formé un tas de plus de quatre cents Russes tombés au bord de nos ouvrages; on les croyait tous défunts, quand on vit tout à coup un bras qui s'agitait au milieu d'un fouillis de bras immobiles.

Retirer aussitôt hors du tas celui auquel appartenait ce bras, impossible; il fallut enlever un à un les plans de cadavres, et on rendit ainsi à la vie un pauvre diable qui sortait fort à propos d'un long évanouissement. Un instant de plus, et il suivait les camarades dans la fosse commune.

Les sous-officiers russes chargés de faire enlever les morts se disputaient souvent la possession de tel ou tel

corps de soldat : c'est que chacun avait à cœur de rendre les derniers devoirs au camarade de sa compagnie que la mort rendait parfois méconnaissable.

Cette émulation a quelque chose de saint et de touchant.

Je sais bien qu'on a dit qu'ils ne se disputaient ainsi que dans le but d'amoindrir leur corvée, et que les sous-officiers rivalisaient à qui aurait le moins de morts à emporter et à enterrer, car chaque régiment envoie un détachement pour remplir ce funèbre devoir; mais j'ai suivi attentivement les phases diverses de ces altercations; j'ai compris aussi quelques mots de leur langage, et je puis affirmer que jamais un sous-officier ne souffrira qu'un autre que lui relève du champ de bataille un soldat de sa compagnie.

Le terrain sera donc bientôt déblayé, car les troupes de garde ont envoyé là une centaine d'hommes, et la besogne marche plus vite que si elle était faite par les seuls employés de l'intendance. Nos zouaves mettent le plus d'ardeur et d'activité à rechercher les morts qui nous appartiennent. C'est qu'il s'agit de retrouver le commandant Banon, qui a disparu, et que les Russes affirment n'être pas prisonnier à Sébastopol. On finit par le découvrir entièrement caché sous trois ou quatre plans de cadavres ennemis, le dernier tas restant encore à enlever.

— *Salut*, commandant! vous avez toujours votre croix, *votre épée* et votre uniforme; car vous avez fait les pa-

rois de votre tombeau si épaisses, en tuant beaucoup de ceux qui voulaient vous tuer, que les vautours n'ont pu vous dépouiller comme ils ont dépouillé mon pauvre lieutenant, que nous retrouvons tout nu !

Oui, profitant des dernières heures de la nuit, des vautours envolés à la fois des lignes de défense et des lignes d'attaque, s'étaient déjà abattus sur le charnier... Aux Russes, il manquait ces bottes que vous savez, et le petit sachet de cuir qui renferme leur argent, et qu'ils portent à la jarretière; aux Français manquait aussi le *crapaud*, le coffre-fort pendu au cou, et flottant sur la poitrine; — manquaient encore les montres et les bijoux, et, profanation! de quelque *étoile de bazar sans doute*, ceux dont les vêtements n'étaient endommagés ni par l'usage, ni par la lutte; nous les retrouvions, ceux là, tout nus, et seulement revêtus d'une couche de sang.

Le pillage des morts ennemis a quelque chose de barbare, d'odieux et de sacrilége; le pillage des morts amis est un crime, et je crois que nous applaudirions, si on passait par les armes quiconque s'en rend coupable.

Il ne serait pas difficile de découvrir les coupables; ils n'attendent pas leur retour dans une garnison de France ou d'Algérie, ou leur passage dans une ville européenne, pour trafiquer de leur butin.

Ils cherchent à réaliser des bénéfices, même pendant la campagne.

Ainsi, dans les bataillons de turcos, nous avons des Mores d'Alger, d'Oran ou de Constantine qui font un

véritable commerce de lapidaires, de bijoutiers et de changeurs.

A-t-on quelque chose à *bazarder*, on s'adresse à eux; quelque chose à acheter, ils vous le vendront; un emprunt à contracter, sur nantissement, bien entendu, leurs capitaux sont toujours disponibles. Ils sont donc devenus les entrepositaires, ou plutôt les recéleurs de tous les fripons et de tous les maraudeurs de l'armée, et même ils maraudent et friponnent pour leur propre compte.

Il y a loin de ce glanage de nuit sur des cadavres abandonnés, au *fourbi*, à notre fourbi de zouaves, qui consiste la plupart du temps à tordre gratuitement le cou aux volailles du bourgeois débonnaire, à boire son vin, et à caresser le menton de sa femme ou de sa fille quand elles en valent la peine.

Ces vautours, ces rôdeurs de nuit ont-ils donc une langue à eux, une télégraphie spéciale qui leur permet de se reconnaître la nuit, et de ne pas s'attaquer mutuellement lorsqu'ils passent l'inspection des morts? Ont-ils donc des conventions, des traités d'après lesquels ils se partagent en paix cette proie commune, le Russe abandonnant le Russe au Français et à l'Anglais, et l'Anglais et le Français abandonnant leurs camarades aux Russes? Depuis que nous assiégeons Sébastopol, les victimes de la guerre n'ont pas passé une seule nuit hors de la fosse commune, sans que les maraudeurs ne soient venus les *dépouiller*, et jamais les maraudeurs n'ont éveillé l'attention de nos sentinelles en se disputant le butin.

Mais le temps de l'armistice s'est écoulé. La fosse commune a été creusée, les héros y descendent tout habillés, l'aumônier de service les bénit, et la terre s'amoncelle sur eux... Adieu! Notre tour viendra demain, peut-être. — Puis le drapeau parlementaire disparaît, et chacun retourne aux embuscades, aux bastions, aux tranchées, aux batteries, et la voix de la poudre recommence à mugir...

XIV

Le repos. — La couture. — La lecture. — L'ennui.

Durant quinze jours après cette terrible affaire de nuit, nous nous sommes reposés. Que dis-je! reposés! Non! nous avons travaillé comme nous travaillons depuis six mois, travaillé à piocher le roc, à élever des batteries, à les armer et à nous avancer pas à pas, pouce à pouce, ligne à ligne, vers ces embuscades que nous anéantissons, et qui renaissent aussitôt; vers ces lignes de défenses qui grandissent sans cesse à mesure que notre artillerie les ébrèche.

Mais qu'importe! la victoire nous restera! car entre tous ceux qui combattent encore devant Sébastopol, il n'en est pas un seul qui ne prenne pour modèle le courage héroïque de ceux qui déjà sont morts à la tâche.

Tout pénible, tout dangereux qu'il est, le travail des tranchées, nous le préférons encore à la vie monotone du camp.

Vous ne sauriez croire combien l'ennui et l'impatience nous rongent, lorsqu'il nous faut passer une longue journée d'oisiveté sous le *bonnet de police*, cette tente que vous connaissez et qui, semblable à la nôtre, ne peut abriter que deux ermites à la fois.

Fritcher et moi, nous avions heureusement l'amour du travail, je m'en flatte, et les heures de notre solitude s'écoulaient plus rapidement.

Ces jours-là les clairons sont de véritables sinécuristes. Sonner aux manœuvres, aux corvées, à l'exercice, etc.; voilà tout le travail.

Le soir seulement on se visite de tente en tente, on va aux nouvelles, et l'on rentrerait joyeux dans sa *turne* si on ne venait pas d'entendre l'oraison funèbre de quelque vieux camarade.

Le troupier français appelle se reposer, ne pas faire le coup de fusil; nous nous reposâmes ainsi jusqu'après Pâques. Le jour de Pâques, les Russes, qui sont grecs de religion, c'est-à-dire qui ne reconnaissent pas le même pape que celui chez lequel nous tenons garnison; les Russes nous demandèrent une trêve de vingt-quatre heures, afin de pouvoir chanter messe et vêpres tout à leur aise.

Canrobert refusa : nos aumôniers officiaient bien avec la fumée de la poudre pour encens, et le roulement des

canons pour sonneries de cloches; les aumôniers russes ne pouvaient-ils en faire autant ?

Ce même jour de Pâques, on dit que le nombre des hommes blessés dans les tranchées par l'artillerie de la place se réduisit à zéro. Zéro aussi pour les entrants aux ambulances, comme les fiévreux, cholériques et malades de toute espèce. Zéro encore pour les morts...

Ça ne dura pas. — Le 9 avril, le lundi de ce même jour de Pâques, à cinq heures du matin, plus de cinq cents pièces de canon entonnèrent toutes à la fois une gamme continue et sans pauses de décharges furibondes.

Je n'étais pas de service alors, et je dormais côte à côte avec mon camarade Fritcher sur notre tapis moquette, quand le réveille-matin m'arracha aux douceurs d'un rêve que je n'ai pu recommencer depuis. Je rêvais à la nymphe du Clocheton : je la voyais, vêtue d'une robe blanche, passer et repasser devant notre tente comme si elle attendait que j'en sortisse, et au moment où j'allais lui dire : — Belle demoiselle ! donnez-vous la peine d'entrer, voilà que ce fracas épouvantable me décolle les paupières, et que je sens la terre qui tremble sous moi, et que dans l'air en vibration la toile de notre abri se met aussi à vibrer, et que ses supports se déplantent, et que je crois voir l'édifice dégringoler sur notre tête.

— Holà ! hé, vieux ! m'écriai-je en même temps que Fritcher m'interpellait aussi, est-ce que le vrai *chambardement* commence ?

Et nous nous élançons tous deux au dehors, comme si nous devions assister à la représentation du drame qui se jouait à grand orchestre. Mais le jour était blafard et sombre; la pluie tombait et masquait l'horizon. Pas d'animation, pas de mouvement sur notre front de bandière; seulement des groupes de curieux s'interrogeant d'une tente à l'autre; rien enfin, rien qui annonçât une prise d'armes du régiment.

Évidemment nous n'étions pas de la partie, et nous rentrâmes très-vexés sous notre parapluie.

Le bataillon ne devait prendre la garde de tranchée que le lendemain mardi, on nous laissa tranquilles sous la tente; tranquilles au début d'un bombardement général!

Et cependant je vous affirme que, malgré notre contrariété de ne rien voir et de ne rien faire, jamais, depuis le commencement du siége, Fritcher et moi nous n'employâmes plus fructueusement les loisirs d'une journée de paix forcée.

L'aubade du dehors nous tenait en haleine. Le *crescendo* de la symphonie atteignait un développement incommensurable; et notre oreille reconnaissait sur l'ensemble des basses fournies par les pièces de gros calibres, les paixhans et les cohorns, le ricochement par intonations diverses des batteries ordinaires.

Quel fracas! grand Dieu! Les falaises du cap Kersonèse s'effondrent, la Crimée se déchire; la mer engloutit ses plaines et ses montagnes...

Et pourquoi? pour éventrer les murailles de Sébastopol!

Travaillez! travaillez dur; canonniers, à vos pièces! Faites-nous brèche, et tant petite soit-elle, les zouaves y passeront des premiers!

Et pendant cet ouragan, que faisons-nous, moi et mon camarade Fritcher? — Nous réparons le ménage, nous rafistolons la garde-robe, nous lisons, nous préparons nos lettres pour le jour du courrier, et nous regardons de temps en temps au dehors, pour voir si la pluie cesse de nous bloquer, si l'on peut aller aux nouvelles, ou rendre une visite de politesse à nos voisins les Englishmen.

Pas moyen de sortir. On dit que le canon chasse la pluie. — Aujourd'hui, c'est le contraire.

J'ai promis à Fritcher de lui lire à haute voix un chapitre de *la Case de l'oncle Tom,* ainsi que la correspondance d'Orient d'un vieux journal parisien que nous a prêtés le vaguemestre.

Mais je veux d'abord réparer ma pauvre tenue, que le temps et la guerre ont rudement outragée.

Vous ne sauriez croire, citadins, combien le soldat en campagne aime et respecte ses vêtements. En paix, en garnison, il n'en prend soin que réglementairement et par ordre; à la guerre, c'est autre chose. Il les considère comme étant sa seconde peau, et il panse leurs blessures avec une pieuse sollicitude.

Chaque trou, chaque accroc lui rappelle le sabre et le coup de feu d'un ennemi; chaque tache de sang, le ca-

marade qu'il a soutenu mourant au milieu du carnage, ou le Russe qu'il a vaincu en se battant corps à corps !... et quand ces pauvres habits,

> Ces habits bleus par la victoire usés,

comme dit Béranger, deviennent des haillons et sont réformés par l'intendance, il en conserve un lambeau, précieuse relique qu'il enfouit dans son sac et de laquelle sa famille s'enorgueillira un jour !

Je déroule donc ma petite trousse pas plus grande qu'une blague à tabac, et je l'étends sur ce banc de terre que vous connaissez à l'intérieur de la *turne*.

Voici du fil noir, du fil blanc, du fil rouge que m'a donnés la jolie mercière de Philippeville quand je lui dis adieu, en partant pour l'Orient.

A vous mes souvenirs d'aujourd'hui pendant que le canon gronde, jolie mercière ! Vous aviez bien raison de dire que ce fil me rattacherait à vous ! mais à chaque instant il peut se casser. — Et tenez ! en réunissant les deux bouts de l'aiguillée pour la promener sur une boule de cire, j'ai failli rompre le fil, tant le fracas de la canonnade vient tout à coup de me faire brusquement tressaillir !

Vraiment, je suis honteux de me transformer ainsi en paisible couturière, tandis que la grande bataille se *prépare*.

Voici un dé! un dé à coudre. — Mais vous avez voulu

rire en me donnant ce dé! — il ne pourrait servir de casque qu'à votre doigt mignon. Et d'ailleurs, mon doigt calleux s'en passe; l'aiguille se briserait plutôt que de le piquer jusqu'au sang, — et si mon sang doit couler, ce sera par une autre blessure.

Voici l'étui que vous avez rempli d'aiguilles, comme on remplit de flèches un carquois!.

Voici les ciseaux. Ah! pour les ciseaux, ils ne me viennent pas de vous: c'est un cadeau qui porte malheur, m'avez-vous dit...

Et c'est ainsi que s'écoulait cette journée sous la tente... Je rêvais, et je cousais comme un vieux portier dans sa loge, tandis que la tempête de feu se déchaînait aux alentours.

Et j'écoutais, mais sans chercher à deviner qui parlait le plus fort de l'assiégeant ou de l'assiégé, dans ce dialogue d'artillerie, où la bombe répondait à la bombe, l'obus à l'obus, le boulet au boulet, la fusée à la fusée; et je ne m'inquiétais guère des victimes... Ce n'était pas mon tour d'être blessé... d'être tué... Mais je cousais, je cousais avec l'entrain d'un tailleur à ses pièces, et comme si dès demain il ne me serait plus possible de manier encore l'aiguille.

En effet, je travaillais d'inspiration! Je n'avais aucun pressentiment de ce qui devait m'arriver, mais j'agissais comme si l'on m'en eût prévenu.

Je remettais à ma culotte un nouveau fond en drap anglais, drap lord Raglan, cuir-laine première qualité,

nuance parfaitement assimilable à la nuance réglementaire. Bref, pour une pièce de ce genre, le morceau anglais valait dix morceaux de drap français.

Je conservais soigneusement ce morceau dans mon sac depuis l'affaire d'Inkermann. Il provenait d'une moitié de veste d'officier anglais, fragment que je ramassai pendant l'armistice, dans une boue sanglante, et que je fis sécher et que je nettoyai à cause de ses bonnes qualités. Moi, je n'ai jamais dépouillé un mort! cela me répugne, et cela n'est pas honnête; mais ici le cas était différent. Je ramassais ce morceau de drap comme une épave, et loin peut-être du cadavre dont il dépendait; et puis je me doutais déjà que nous étions campés pour plus d'un jour devant Sébastopol, et que nos fonds de culottes auraient le temps de s'user avant la prise de la ville... Ajoutez à ces considérations l'absence du maître tailleur, resté au dépôt du régiment : chacun devait donc se préparer à rafistoler de lui-même sa tenue.

Ce sont des hâbleurs parisiens qui prétendent que nos uniformes sont raccommodés en jeu de dames ou en maillot d'arlequin. — Parbleu non ! on se procure, hélas ! trop facilement des pièces de nuances assorties ; il y a chaque jour trop de pantalons et de vestes réduits en lambeaux, pour qu'on soit obligé de mettre du rouge sur du bleu et du bleu sur du rouge. En Afrique, c'était différent : chacun avait le temps d'user son uniforme ; ici *l'on s'use* avant lui !

Fritcher, lui, se livrait à un autre genre de travail, il

restaurait notre quatrième paire de chaussures. Nous n'usions pas de la botte russe, nous conservions la guêtre, que nous blanchissions à fond, avec une espèce de terre de pipe, recueillie du côté d'Inkermann.

J'avais fini de coudre, que Fritcher travaillait toujours, et pour le désennuyer je lui donnai le choix entre un chapitre de *Tom* et le journal.

— Va pour le journal, dit-il.

— Tu as tort, répliquai-je. Nous en sommes restés au chapitre de la maman qui s'enfuit en bateau sur des glaçons flottants, et c'est bien plus intéressant que la correspondance de ces messieurs...

—Certainement, que c'est plus intéressant, et que je veux savoir où elle abordera, cette pauvre femme. Mais en attendant, dis-moi ce qu'il y a de nouveau *dans les papiers*.

Je déployai le journal, et cherchai le titre Correspondance d'Orient, zéro.

Dépêches télégraphiques, zéro.

Nouvelles de la guerre, zéro.

Nouvelles de Russie, zéro.

Nouvelles de la Baltique, zéro.

— Eh bien! en voilà du nouveau, s'écria Fritcher.

— Patience, repris-je un peu désappointé, je n'ai peut-être pas bien cherché. Ah! voilà, voilà où l'on parle des zouaves, et je lus ces quelques mots, et Fritcher écouta:

«Un monsieur rencontre des zouaves et leur dit: Vous avez de bien belles moustaches.

» — Certainement, qu'elles sont belles nos moustaches! Et heureusement, nous les avons encore, répondit un zouave.

» — Et pourquoi ne les auriez-vous plus? ajoute le monsieur!

» — C'est qu'il y a eu un serment solennel de fait le jour du débarquement en Crimée : les Irlandais des régiments d'élite de l'armée anglaise ont juré de défricher leurs magnifiques favoris en crosse de revolvers, si les zouaves montaient à l'assaut avant eux, et les zouaves ont juré, de leur côté, qu'ils sacrifieraient leurs moustaches si les Irlandais parvenaient à les devancer. »

Fritcher et moi nous nous regardâmes en silence, et simultanément affilâmes nos moustaches.

Après une bonne minute de contemplation mutuelle, Fritcher se prit à rire, et me demanda si j'avais entendu parler de ce serment solennel.

— Non, répondis-je, et toi?

— Pas plus que toi.

— En as-tu assez maintenant, du journal?

— Oh! oui, et ne me parle plus de correspondance d'Orient.

— A la bonne heure.

— Entends-tu, entends-tu comme ça chauffe du côté *de la Karabelnaïa*?...

En effet, le feu redoublait de violence au moment où je recommençais la lecture de *l'Oncle Tom*.

N'est-ce pas un singulier hasard que l'idée me soit venue d'utiliser ainsi mon dernier jour de repos au camp? Je devais être blessé le lendemain soir; je devais recevoir dans l'épaule cette même balle cylindro-conique dont je vous ai raconté l'histoire, et désormais il m'eût été impossible de réparer les avaries du ménage.

Autre coïncidence! tandis que, le fond raccommodé, je replaçais des genoux neufs à ma culotte, je me disais, par suite des souvenirs de la mercière :

— Ah! combien je serais heureux d'aller en congé pendant un mois seulement, puis je reviendrais gaiement me faire tuer! Quelle chance si un Russe m'avarie la peau! Pas trop cependant, et surtout pas de façon à ce que je tourne de l'œil, mais seulement dans des proportions raisonnables et susceptibles de me faire obtenir un congé de convalescence. Quel *bono beseff!*

Vingt-quatre heures après ce rêve de *bono beseff*, je tombais, vous le savez, je tombais en sonnant la charge.

Mais, hélas! Dieu m'a puni d'avoir osé limiter dans mes désirs et la force du coup et l'étendue de la plaie.

J'espérais n'être invalide que pour un temps, je le suis pour toujours; ma carrière militaire est finie.

Dieu l'a voulu; *béni soit-il.*

XV

Post-face. — Retour en France. — La Joliette. — Chute de Sébastopol. — Rencontre du clairon manchot. — L'abnégation du soldat. — Sa promesse.

Ainsi, l'humble clairon des zouaves nous raconta ses souvenirs du grand siége, et nous l'écoutâmes jusqu'au moment où la patrie bien-aimée apparut à l'horizon.

Moi qui, par métier, quittais et revoyais la France régulièrement une fois le mois, j'aurais dû, blasé par l'habitude, accoster les côtes de Provence, comme l'ouvrier au sortir de l'atelier accoste le soir la porte de sa demeure, fatigué et seulement envieux de repos...

Non! ces longues journées de navigation passées au milieu des martyrs de la guerre, cette existence commune sur un même radeau avec de glorieux invalides, pour lesquels la patrie, pendant bien longtemps, ne fut plus qu'un rêve!... cette responsabilité que j'avais prise de les ramener tous vivants sur le sol natal, sans abandonner aux vagues un seul cadavre, toutes ces causes et bien d'autres encore me firent saluer la France comme la saluèrent mes passagers, bataillon de héros inconnus et mutilés... avec amour, avec enthousiasme!

Gens de loisirs et de richesses, qui chaque année conduisez *en* voyage vos satiétés et vos ennuis, et demandez *au Rhin*, aux Alpes ou aux Pyrénées quelque chose de

nouveau, d'imprévu, d'émouvant, le quai de la Joliette, tant que durera la guerre, vous offrira ce quelque chose d'émouvant, d'imprévu et de nouveau que vous refusent les Pyrénées, les Alpes et le Rhin.

Allez donc vous y installer, sur ce quai, à l'heure où le sémaphore de Notre-Dame de la Garde signale l'arrivée d'un paquebot-poste du Levant. Ce ne sont plus des ballots de laine de Smyrne, des baquets de sangsues du Danube et de Caramanie, des colis de soies du Liban, des greniers d'alizaris de Syrie, des *groups* de vieilles monnaies d'argent et de cuivre, qui composent le fret du pyroscaphe, comme aux beaux jours de la paix.— Les facteurs des Échelles ont fermé leurs comptoirs, et les intendants militaires sont devenus les courtiers de la cargaison.

Aussi, voyez-la apparaître, la cargaison : même avant que le navire soit venu s'amarrer aux flancs du débarcadère, elle se presse, elle s'agite sur le tillac, elle tressaille d'impatience et de bonheur, elle pousse un long cri de joie, elle lève les bras au ciel, et, en agitant ses képis décolorés, flétris, malaxés et troués par les balles, elle salue la foule de terre qui la salue...

Ah! c'est un beau spectacle que l'arrivée d'un convoi de blessés, d'invalides et de convalescents militaires ; c'est une des scènes les plus pathétiques du drame de la guerre ; c'est un tableau où l'histoire du passé, du présent et de l'avenir se lit d'un seul regard!... Et on les contemple avec une respectueuse émotion, ces reliques vivantes, ces débris effleurés par la mort, ces miettes

héroïques de l'armée victorieuse qui est encore là-bas, bien loin... trop loin!!!

Vous comprendrez sans peine de quel stimulant délicieux ils se sentent caressés, tous ces troupiers, tous, jusqu'aux plus abandonnés et aux plus abruptes, quand ils revoient cette terre de France qu'ils ont quittée voilà plus d'une année, le fusil dans la main et l'ivresse dans la tête, le sac au dos et l'indifférence au cœur, allant, sans penser outre, là où on leur commandait d'aller... Depuis lors, ils ont combattu et ils ont souffert; ils ont vu leurs rangs s'éclaircir et les camarades tomber pour ne plus se relever; ils sont tombés eux-mêmes; mais Dieu les a relevés, et ils viennent demander au soleil de leur enfance les forces et la santé qu'ils ont perdues au service de leur patrie.

Ils comprennent maintenant ce que c'est que la patrie!

En voici parmi eux qui, pendant toute notre traversée, sont demeurés accroupis au fond de la cale, et ne remuant pas plus que si un boulet russe leur eût enlevé le deux jambes... Eh bien! à peine a-t-on signalé les mo tagnes de la patrie dans les brumes de l'horizon, que, no veaux Lazares, ils ressuscitent, se redressent et s'éla cent aux panneaux pour la saluer, cette chère patrie

Tous sont joyeux! tous sont heureux!... Celui q une famille et que sa famille attend, et celui qui n'a de famille et dont personne ne s'inquiète, et le rich *le pauvre,* et le soldat qui n'a pas encore fini son t *de service,* aussi bien que le soldat libéré. Le

du régiment ou l'hôtel des Invalides recevront l'orphelin et le pauvre, qu'il soit mutilé ou fiévreux convalescent : ce sont deux paradis terrestres auprès du camp de Kersonèse; la cité, le bourg, le village salueront comme un triomphateur le glorieux enfant qui rentre dans ses foyers !

J'éprouvai donc un indicible bonheur en remettant intact aux mains de l'intendance de Marseille ce dépôt que l'intendance de Constantinople m'avait confié. Désormais je ne voulais plus avoir charge de pareilles existences, et en disant adieu à mon zouave clairon, qui se préparait à répondre à l'appel et à descendre sur le quai, suivi de son protégé le chasseur à pied, je dis adieu en même temps au *Nil*, au port de Joliette et aux fonctions de médecin sanitaire.

Depuis lors, les jours et les semaines ont succédé aux semaines et aux jours, les événements ont marché, et j'ai dû, privé que j'étais des récits des acteurs du grand siége, rechercher dans les journaux l'histoire de cette lutte de géants. Les journaux me l'ont donnée; mais après chacun de leurs paragraphes, j'ai regretté mon poste d'auditeur près de la boxe du zouave; j'ai regretté aussi mon métier de conservateur d'invalides sur mer, métier qui m'eût permis de retrouver à bord quelque nouveau conteur dans le genre de mon clairon, et pour endormir ces regrets, je me suis mis à écrire, à verbaliser sur les causeries de cet intrépide manchot.

J'avais déjà clos ce livre, lorsque deux faits, presque

inespérés pour moi, m'ont engagé à le rouvrir un instant : — la chute de la forteresse russe et la rencontre de notre zouave.

La grande nouvelle venant de se répandre sur Paris, j'errais avec la foule en quête des on dit.

Partout, sur les boulevards et aux coins des rues, des groupes se formaient pour écouter les communications de hâbleurs impudents, mieux informés que le télégraphe lui-même. La prise de Malakoff et l'évacuation du sud de Sébastopol ne les contentaient déjà plus ; — selon eux, l'armée russe au grand complet avait mordu la poussière, et de Pérécop à Balaklava, d'Eupatoria à Kertch, du nord au sud et de l'est à l'ouest, la Crimée, ce joyau le plus brillant de tous les joyaux de la couronne des czars, la Crimée entière nous appartenait comme l'Algérie nous appartient.

Je passais outre et m'éloignais de ces badauds ébahis et stupéfaits ; mais dix pas plus loin, j'en retrouvais d'autres plus stupéfaits, plus ébahis encore, écoutan d'autres orateurs de plus en plus hyperboliques.

Crétinisme insatiable des masses !... N'était-ce donc p assez de gloire pour les survivants de nos frères q d'avoir, en trois heures de combat, arraché des mains l'assiégé cette clef d'une ville que l'artillerie foudro en vain depuis une année ? Et n'est-ce pas amoindri triomphe des vainqueurs que de diminuer la résist *des vaincus ?*

Nos soldats seront d'autant plus grands, que les

dats du czar se seront plus énergiquement défendus!

Et depuis lors, j'ai réellement compris l'étendue de notre victoire, en apprenant que l'armée russe, après six assauts consécutifs, s'était retirée pas à pas, détruisant elle-même ses forts et ses murailles, incendiant les reliquats de sa flotte et mettant entre elle et nous un bras de mer. Certes, il fallait qu'ils eussent une bien haute opinion de notre intrépidité et de notre persistance, les généraux d'Alexandre, pour nous abandonner ainsi une place où ils possédaient encore cinquante mille boulets et cinq cents bouches à feu!

Je m'étais donc mis en quête de renseignements comme tout le monde, alors que Paris tressaillait au contact de l'étincelle électrique annonçant la prise de la tour Malakoff, quand mes regards furent attirés par la cechia d'un zouave qu'un ruban de curieux suivait pas à pas. Je n'y pris pas garde d'abord, croyant être pour la millième fois témoin d'une de ces ovations banales qui attendent depuis le début de la guerre d'Orient le premier soldat venu, apparaissant au grand jour, — car il est admis aujourd'hui que tout soldat infirme qui traverse les rues de Paris arrive de Crimée. — En voilà un, je suppose, qui, pâle et amaigri, s'avance péniblement, soutenu d'un côté par un bâton et de l'autre rasant du coude les maisons du trottoir; il sort d'un hôpital où le conduisirent des blessures reçues ailleurs que dans un combat... N'importe! c'est une victime de Menschikoff, de Gortschakoff! c'est un revenant d'Orient! et la foule

de s'attendrir sur son sort, les badauds de lui faire escorte, et certains flâneurs toujours altérés, mais Français avant tout, de le circonvenir, de l'embrasser et de le trôler de comptoir en comptoir de marchands de vin pour arroser le récit de ses batailles.

La cechia du zouave s'effaçait donc déjà de devant mes yeux, quand j'entendis plusieurs passant murmurer : Il est blessé ! Cette indication réveilla mon attention ; je prêtai de nouveau l'oreille à d'autres voix qui ajoutaient : Il est manchot ! Puis, saisi d'une inspiration soudaine et comme assuré que j'allais revoir mon brave et joyeux passager du *Nil*, je m'élançai à travers son cortége, et usurpant de force la place de celui qui le coudoyait de plus près, je m'écriai, même avant d'avoir reconnu sa face :

— Eh ! comment va le clairon du deuxième ?

C'était bien lui ! lui mon héros des embuscades, mon homme au chef-d'œuvre de résection, mon invalide portant toujours l'avant-bras gauche en écharpe et coll sur son plastron rouge.

Et nous nous embrassâmes des mains, moi serra dans les deux miennes la seule qui lui restât, vigoure et libre encore.

Le soldat, le franc soldat sans reproches aussi bien sans peur, n'usera pas de circonlocution et d'amb vernis de politesse pour exprimer ce qu'il éprouve rencontre imprévue d'un individu ; rondement et l quement il témoigne son déplaisir comme sa joie ;

pouvais-je lire dans ses yeux petillants de bien aise ce qu'il pouvait lire dans les miens, — notre mutuelle satisfaction de nous rencontrer.

— Ah çà! camarade, lui dis-je, j'espère que vous allez vous pendre!

— Le fait est, major, que j'aurais donné mon bras tout entier pour sonner la charge... et quelle charge!...

— Le camarade Fritcher l'a sonnée à votre intention.

— Pauvre Fritcher! ne vous souvient-il plus qu'il a quitté la partie avant que Pélissier ne jouât le grand jeu?...

— C'est vrai!

— Mais le tremblement a été si fort et le tonnerre a si bien grondé, qu'il a dû se réveiller là-haut, et applaudir comme moi à nos successeurs.

La foule grossissait sous nos pas; une tourbe d'envieux penchaient l'oreille sur nos paroles. On nous serrait de plus en plus près, comme si le zouave arrivait de Sébastopol sur les fils du télégraphe, et nous nous trouvâmes forcés, pour continuer notre conversation, d'abandonner le trottoir et de nous remiser subitement dans un coupé de passage qui nous emporta bien loin, à l'abri des fâcheux.

Je subissais moi-même l'influence générale, et j'étais si heureux de ma rencontre, qu'il me semblait que le conteur du *Nil* arrivait aujourd'hui de Kamiesh et devait me donner des nouvelles inédites du 8 septembre.

Le brave garçon, il n'en savait pas plus long que moi!...

— Ah! major, répondit-il à une de mes questions, je suis un ancien de la troisième parallèle, et depuis mon départ, ils ont pioché la quatrième et la cinquième; ce que je sais de plus, je l'ai appris comme vous en lisant les journaux.

— Le dernier fait d'armes que vous nous avez raconté se passait devant le mamelon Vert, vous y étiez; vous connaissez le terrain, et vous pouvez vous rendre compte mieux que personne de la marche victorieuse des colonnes d'assaut le 8 septembre.

— Pour ça, oui, je comprends que nos colonnes, après le prolongement de la dernière parallèle, n'ayant plus à parcourir un aussi long espace pour atteindre le bastion Korniloff, que la tour Malakoff surmonte, ont dû arriver sur l'ennemi, bien moins écrasées, bien moins écharpée qu'au 18 juin. Je comprends aussi qu'elles ont pu s maintenir sur la tour, la redoute du mamelon Vert c du Kamshatka n'étant plus armée contre nous, le basti du grand Redan s'occupant à repousser nos bons an les Anglais, et les navires russes embossés dans le p militaire ayant assez affaire à se garer de nos mortie longue portée.

— Je comprends aussi tout cela; mais que cette toire a dû coûter cher!

— *N'importe!* j'aurais voulu faire partie de l'ap *dont on l'a* soldée.

— Consolez-vous ; vous avez payé par avance.

— Et j'espère bien pouvoir recommencer encore.

— Quoi! vous n'êtes pas libéré du service?

— Eh! non! je compte toujours sur les cadres du régiment et je jouis seulement d'un congé temporaire en ma qualité de blessé convalescent. Tenez, major, je vais vous avouer tout ce que je désire, tout ce que j'ambitionne : le régiment est encore là-bas, eh Dieu! je n'ai qu'une ambition, qu'un désir, c'est d'y retourner, et j'espère que si je suis encore blessé, je le serai en plein jour.

— Folie! votre bras est toujours en écharpe.

— Oui, mais il reprend peu à peu son ancienne vigueur; et puis, d'ailleurs, mon mauvais bras est le bras gauche, et le droit est solide pour deux.

— Votre place, selon moi, est aux Invalides.

— Je ne veux pas d'Invalides à vingt-deux ans.

— Ce serait bien triste, il est vrai.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, je veux revoir Sébastopol. Je veux redescendre les ravins du Carénage, de Karabelnaïa, des Anglais et des Boulets, et me promener en liberté dans cette cité orgueilleuse, devant laquelle j'ai si longtemps donné du cor, pour qu'on m'ouvre les portes. Je veux revoir le faubourg où j'allais en fourbi et découvrir les ruines du logis où je m'approvisionnais d'un tapis moquette et de meubles débités en fagots; je veux enfin, depuis la pointe extrême du fort de la Quarantaine jusqu'aux redoutes extrêmes de la baie

du Carénage, souhaiter le bonjour à tous les bastions et à toutes les batteries: bastion de Quarantaine, bastion Central, bastion du Mât, batterie du Jardin, bastion du grand Redan, bastion Korniloff, redoute de Kamshatka, batterie de la Pointe, batterie du Mât, redoute Selinski, redoute de Volhynie, et terminer ma promenade en prenant un bain de pied à l'embouchure de la Tchernaïa. Je veux enfin sonner un nouveau pas de charge sur les talus du fort Constantin, et faire la conduite à Gortschafioff jusque par delà les fossés de Pérécop.

Je laissais dire le brave jeune homme, et à mesure qu'il me déroulait ses plans d'avenir, l'enthousiasme rayonnait sur sa mâle figure; et quand il sortit son bras mutilé de son écharpe et qu'il l'étendit vers le sud comme pour me montrer qu'il pouvait encore s'en servir, je sentis brûler et tressaillir d'impatience son autre main, que je tenais pressée entre les miennes...

— Adieu, major, me dit-il après un instant de silence, adieu.

— Non, repris-je, au revoir.

— Au revoir, soit.

— C'est que j'ai raconté au public l'épopée que vo nous racontiez sur le *Nil*, et puisque vous en recon mencez une nouvelle, je voudrais la raconter encor promettez-moi donc le récit de vos futures aventures guerre.

— Je vous le promets.

— *Promettez*-moi aussi de m'adresser le pre

zouave que vous rencontrerez arrivant de Crimée, et blessé dans cette glorieuse journée du 8 septembre.

— Je vous le promets aussi.

— Au revoir donc, et bonne chance !

— Au revoir et à la garde de Dieu !

FIN